Université de Montréal

Étude comparative de quelques connecteurs pragmatiques dans des textes écrits en français avec leur traduction en portugais brésilien

par

Suzete Silve

Département de linguistique et traduction

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.) en linguistique option traduction

Juin, 1999

© Suzete Silve, 1999

National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services
395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale du Canada
Acquisitions et services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-51975-9

Canada

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Étude comparative de quelques connecteurs pragmatiques dans des textes écrits en français avec leur traduction en portugais brésilien

présentée par

Suzete Silve

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Bélanger
Président-rapporteur

Jean-Claude Gémar
Directeur de recherche

Richard Patry
Codirecteur

John Reighard
Membre du jury

Marty Laforest
Examinatrice externe

Philippe Faucher
Représentant du doyen de la FES

Thèse acceptée le.....26 août 1999.....

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce projet n'aurait pas été possible sans le concours de gens remarquables qui m'ont soutenue tout au long de ce travail.

Je tiens à remercier Monsieur Richard Patry d'avoir apporté la lumière dans mes obscurités, de m'avoir épaulée, de ses nombreux mots d'encouragement, lesquels m'ont redonné courage et espoir lorsque j'étais affaiblie par mes pertes irremplaçables.

Je remercie Monsieur Jean-Claude Gémar pour ses conseils éclairants, pour nos nombreuses rencontres à la cafétéria pendant lesquelles nos discussions autour des *sourciers* et *ciblistes* m'ont assurée quant à la pertinence de mon choix de faire une étude concernant la linguistique du texte et la traduction.

Un merci spécial à Monsieur John Reighard qui a guidé mes premiers pas à Montréal et à l'Université de Montréal pendant mes cours préparatoires. Également pour nos discussions profitables et pour ses conseils précieux.

Je suis très reconnaissante à l'Université Fédérale de Viçosa, MG, et à CAPES (organisme du gouvernement brésilien de soutien au perfectionnement des professeurs) qui

m'ont assurée la sécurité matérielle, ce qui m'a permis de travailler en paix. Et à l'Université de Montréal de m'avoir accueillie pour faire ce doctorat.

Je tiens à remercier ma famille qui m'a prodiguée la tranquillité affective, Maria Aparecida Sanches Coelho (soeur Emilienne), Beatriz Vaz Leão, mes amies depuis toujours, mes nouveaux amis de Montréal, et Maria da Dores Rezende Raggi pour sa lourde tâche de s'occuper de mes affaires à Viçosa.

Un grand merci à tous ceux qui, à des degrés divers, m'ont apportée connaissances et chaleur humaine.

À Leon et Ditinho

SOMMAIRE

Le but de cette étude est multiple : comparer le fonctionnement du connecteur pragmatique dans le texte de la langue de départ avec sa traduction dans la langue d'arrivée; appliquer un *plan d'interprétation du texte* de Gémar (1995 a b) afin de faire ressortir qu'une interprétation guidée est possible, et que celle-ci facilite la compréhension du message du texte original ainsi que sa restitution dans une deuxième langue.

La présente étude s'appuie sur un corpus constitué de cinq premiers chapitres d'ouvrages sélectionnés dans les domaines de la philosophie du langage, de la traduction, de la linguistique, de la sémiologie, et d'un texte littéraire écrits en français, et de cinq traductions respectives écrites en portugais brésilien. Le choix du corpus des quatre premiers domaines est lié au fait que ce sont des textes argumentatifs par excellence. Car le but de leurs auteurs est de persuader le lecteur de leurs positions concernant les domaines précités. Le texte littéraire en fait partie comme témoin de la présence des connecteurs pragmatiques, et de l'applicabilité du *plan d'interprétation du texte* aussi bien dans des textes *utilitaires* que dans des textes littéraires.

Pour faire ressortir l'importance du connecteur pragmatique dans les textes choisis, nous avons été conduite à limiter la portée de notre étude à quelques connecteurs pragmatiques, en l'occurrence *mais*, *enfin*, *donc*. Le premier parce que le plus fréquent,

donc celui qui pouvait nous fournir des données intéressantes et diversifiées, le deuxième à cause de sa forme morphologique semblable à celle du connecteur *enfim* en portugais, et le troisième pour la variété de connecteurs pour qui le traduit.

Cette étude qualitative nous a fait constater qu'effectivement l'interprétation partant du *niveau de la syntaxe*, puis *de la stylistique* et enfin *de la sémantique* - comprenant l'usage des expressions langagières dans un contexte socio-culturel -, nous permet de déceler non seulement les aspects linguistiques du texte, mais aussi ses aspects extra-linguistiques dont les premiers sont porteurs d'indices. Outre le fait de faire constater que seule une *autre* linguistique, une linguistique qui va au-delà des phénomènes intra-phrastiques, peut rendre compte des phénomènes de la traductologie.

TABLE DE MATIÈRES

REMERCIEMENTS iii

SOMMAIRE vi

TABLE DE MATIÈRES viii

LISTE DE TABLEAUX xviii

LISTE DE FIGURES xix

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER 6

1. LES GRANDS COURANTS DE LA LINGUISTIQUE CONTEMPORAINE . 7

1.1. Historique de la linguistique structurale 7

1.2. Historique de la linguistique du texte 10

1.2.1. L'énonciation 11

1.2.2. La problématique de la cohérence 13

1.2.3. La spécificité de la cohésion 17

1.3. Historique de la pragmatique 20

1.3.1. La pragmatique intégrée 23

1.3.2. La pragmatique cognitive 23

1.3.3. Les connecteurs pragmatiques 24

2. LES FONDEMENTS DE L'ARGUMENTATION 31

2.1. La rhétorique classique 31

2.1.1. La contribution d'Aristote 32

2.1.2. La contribution de Platon 34

2.1.3. Les continuateurs de la rhétorique classique 35

2.2. L'émergence de la rhétorique contemporaine 36
2.2.1. La contribution de Perelman 36
2.2.2. La contribution de Toulmin 39

3. ÉTUDE DE L'ARGUMENTATION DANS LA LINGUISTIQUE CONTEMPORAINE 43
3.1. L' École de Paris 43
3.1.1. L'argumentation dans la langue 43
3.1.1.1. La notion de polyphonie 46
3.1.1.1.1. Les types de négation 48
3.1.1.1.2. Les cas d'ironie 49
3.1.1.1.3. Le discours rapporté 50
3.1.1.2. La notion de topos 50
3.1.1.3. Les *instructeurs* d'orientation argumentative 51
3.1.1.3.1. Le connecteur argumentatif *même* 52
3.1.1.3.2. Le connecteur argumentatif *mais* 53
3.1.1.4. Discussion autour de l'ADL 56
3.2. L'école de Genève 58
3.2.1. L'argumentation dans le discours authentique 58
3.2.1.1. Le concept de négociation 60
3.2.1.2. Les marques linguistiques du discours 61
3.2.1.3. Discussion autour du *modèle genevois* 62

4. LES THÉORIES INTERPRÉTATIVES DE LA TRADUCTION 64
4.1. Les notions d'interprétation 64
4.2. La deverbalisation selon Seleskovitch et Lederer 67
4.3. Le rapport entre interprétation et pertinence 68
4.4. Historique de la théorie de la pertinence 68
4.5. La formule d'une interprétation adéquate 71
4.5.1. *De la sémantique* 71
4.5.2. *De la syntaxe* 72
4.5.3. *De la grammaire du texte* 74
4.5.4. *Du mot au terme* 75

4.5.5. *Du style, de la forme et du sens* 76
4.6. L'application des niveaux d'interprétation du texte 78

CHAPITRE DEUXIÈME 85

1. MÉTHODOLOGIE 86
1.1. Le choix d'un corpus 86
1.2. Le traitement du corpus sélectionné 90
1.2.1. *Le lecteur ordinaire* 90
1.2.2. *Le lecteur professionnel* 92
1.2.3. Les outils informatiques 93
1.3. Modèles descriptifs du connecteur pragmatique 94
1.4. Les analyses envisagées 96
1.5. Les hypothèses de cette étude 97

CHAPITRE TROISIÈME 101

1. ANALYSE DESCRIPTIVE DE CONNECTEURS PRAGMATIQUES 102
1.1. Introduction 102

2. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *MAIS* 107
2.1. Le connecteur *mais* traduit par la forme canonique *mas* 110
2.1.1. Le connecteur *mais* PA entre propositions 111
2.1.2. Le connecteur *mais* PA en tête de proposition 115
2.1.3. Le connecteur *mais* SN entre propositions 118
2.2. Le connecteur *mais* traduit par d'autres connecteurs que *mas* 119
2.2.1. Le connecteur pragmatique *antes* 120
2.2.1.1. Le connecteur *antes PA* en tête de proposition 121
2.2.1.2. Le connecteur *antes* SN entre propositions 122
2.2.2. Le connecteur pragmatique *contudo* 126
2.2.2.1. Le connecteur *contudo* PA entre propositions 127
2.2.2.2. Le connecteur *contudo PA* en tête de proposition 127
2.2.3. Le connecteur pragmatique *entretanto* 131

2.2.3.1. Le connecteur *entretanto* PA entre propositions ... 132
2.2.4. Le connecteur pragmatique *porém* ... 136
2.2.4.1. Le connecteur *porém* PA entre propositions ... 137
2.2.4.2. Le connecteur *porém* PA en tête de proposition ... 140
2.2.5. Le syntagme pragmatique *como também* ... 142
2.2.5.1. Le syntagme *como também* PA entre propositions ... 143
2.2.6. Le syntagme pragmatique *e sim* ... 145
2.2.6.1. Le syntagme *e sim SN* entre propositions ... 147
2.2.7. Le connecteur pragmatique *apenas* ... 149
2.2.7.1. Le syntagme *mais seulement* SN traduit par *apenas* ... 151

3. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *ENFIN* ... 153
3.1. Le connecteur *enfin* traduit par la forme canonique *enfim* ... 153
3.1.1. Le connecteur *enfim* en tête de proposition ... 155
3.1.2. Le connecteur *enfim* entre propositions ... 157
3.2. Le connecteur *enfin* traduit par d'autres connecteurs que *enfim* ... 159
3.2.1. Le connecteur *por fim* en tête de proposition ... 159
3.2.2. Le connecteur *finalmente* en tête de proposition ... 161
3.2.3. Le connecteur *enfin* n'est pas traduit ... 163

4. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *DONC* ... 164
4.1. Le connecteur pragmatique *portanto* ... 165
4.1.1. Le connecteur *portanto* entre propositions ... 165
4.2. Le connecteur pragmatique *pois* ... 167
4.2.1. Le connecteur *pois* entre propositions ... 167
4.3. Le connecteur pragmatique *então* ... 169
4.3.1. Le connecteur *então* entre propositions ... 170
4.4. Le connecteur pragmatique *por conseguinte* ... 171
4.4.1. Le connecteur *por conseguinte* entre propositions ... 172
4.4.2. Le connecteur *por conseguinte* en tête de proposition ... 174

CHAPITRE QUATRIÈME ... 177

1. SYNTHÈSE GÉNÉRALE DE NOTRE RECHERCHE 178
1.1. Introduction 178
1.2. Les perspectives de notre étude 181
1.2.1. Une contribution du point de vue linguistique 184
1.2.2. Une contribution du point de vue traductologique 185

CONCLUSION 190

BIBLIOGRAPHIE 193

ANNEXE 206

I Un exemple du corpus en français 207

II Un exemple du texte en portugais 212

LISTE DE TABLEAUX

Tableau I : *Les méta-règles de cohérence de Charolles (1978)* 15

Tableau II : La modélisation des degrés de cohérence 16

Tableau III : La cohésion grammaticale 18

Tableau IV : La cohésion lexicale 19

Tableau V : Les relations lexico-sémantiques 19

Tableau VI : Occurrences du connecteur *mais* en français 102

Tableau VII : Occurrences des connecteurs *enfin* et *donc* 103

Tableau VIII : Occurrences de traductions du connecteur *mais* 103

Tableau IX : Occurrences de traductions du connecteur *enfin* 104

Tableau X : Occurrences de traductions du connecteur *donc* 104

Tableau XI : Grille d'interprétation du texte selon Gémar (1995 a) 188

LISTE DE FIGURES

Figure I : Le schéma argumentatif de *même* 52

figure II : Le schéma argumentatif de *mais* 53

Figure III : Le schéma *sémasiologique* et *onomasiologique* d'après Pottier (1991) .. 91

Figure IV : Les éléments de l'acte traductif d'après Pergnier (1993) 92

Figure V : Carré argumentatif d'après Moeschler (1989) 94

INTRODUCTION

Introduction

La présente recherche a été rédigée dans l'intention de répondre à notre questionnement de longue date : comment traduire de façon à ce que le texte traduit produise chez le *lecteur final* les mêmes effets que le texte original produit chez son lecteur. Le traducteur, étant le lecteur premier, doit procéder de façon systématique pour ne pas se laisser emporter par ses interprétations. Alors, comment doit-il faire pour interpréter *objectivement* le texte à traduire? La traductologie actuelle pose que pour bien traduire, le traducteur doit tenir compte à la fois des aspects linguistiques et non linguistiques du texte. C'est en comparant des textes écrits en français avec leurs traductions en portugais du Brésil que nous avons mis en évidence certaines de nos hypothèses telles qu'une interprétation *objective* signifie un gain de temps et de qualité pour le travail du traducteur, qu'une interprétation unique, par exemple, du rôle des connecteurs pragmatiques, permet de rendre de façon univoque le message dont ils sont l'un des porteurs.

Étant donné l'extension très ouverte de cette perspective, nous avons choisi d'analyser d'une façon ponctuelle les connecteurs pragmatiques, car ceux-ci nous semblaient rendre compte à la fois de ces deux dimensions du langage : dimension linguistique et non linguistique. En analysant comment s'articulent certains connecteurs pragmatiques dans le texte de départ, et comment cette articulation est traduite dans le

texte d'arrivée, nous croyons avoir démontré qu'ils ne sont pas que des *mots vides* comme l'affirmaient certains linguistes dans le passé.

L'étude des connecteurs pragmatiques *mais*, *enfin*, *donc* nous a révélé que leur présence dans l'énoncé est doublement significative. D'un côté, pour le locuteur qui les utilise pour signaler à son interlocuteur ses intentions, et de l'autre côté, pour ce dernier qui reconnaît cette intention comme étant une *orientation argumentative* de la part du locuteur.

Pour mettre en relief que l'interprétation *objective* est la meilleure solution pour comprendre le *vouloir dire de l'auteur*, et pour restituer *l'avoir compris* du traducteur, nous avons appliqué le *plan d'interprétation du texte* proposé par Gémar (1995 a b). Ce plan permet de déceler à la fois des aspects linguistiques et non linguistiques du texte. Car, en proposant d'aborder en premier lieu les aspects linguistiques comme ceux de *la syntaxe, de la grammaire, du lexique*, l'interprétant analyse les aspects matériels du texte, puis en analysant les *aspects stylistiques*, le traducteur va au-delà des aspects proprement linguistiques. L'analyse au *niveau de la stylistique* du texte révèle l'aspect culturel qui dicte le choix de l'auteur, par exemple, pour tel mot, telle expression. C'est sa façon personnelle de mettre en forme son énonciation. En dernier lieu, le traducteur analyse *les aspects sémantiques* du texte tout en considérant les données déjà identifiées dans les étapes précédentes. C'est à ce moment-là qu'il va pouvoir décider si un énoncé, par exemple, « *la mejor película* » « *'le meilleur film'* » est un texte persuasif qui veut

simplement inciter les cinéphiles à voir le film, ou s'il s'agit d'un texte informatif fiable sur le film (Reiss et Vermeer 1996 : 166).

Notre recherche a été de vérifier la relation *P, connecteur Q* dans le texte de la langue de départ, puis de la comparer avec sa restitution dans le texte traduit. Examiner pourquoi, malgré la parenté linguistique du portugais et du français, le traducteur n'emploie pas, dans certains cas, le connecteur pragmatique équivalent su le plan linguistique dans le texte traduit. Enfin, nous avons vérifié si le *plan d'interprétation du texte* était également applicable à des textes informatifs et de fiction.

La présente thèse comprend quatre chapitres. Dans le premier, nous présentons l'historique des grands courants de la linguistique structurale depuis Saussure et Chomsky, de l'énonciation, de la pragmatique intégrée et cognitive, de la rhétorique classique et contemporaine, les Écoles de Paris et de Genève, qui traitent de l'étude systématique des connecteurs pragmatiques, et l'approche interprétative de la traduction dont nous avons retenu *la formule d'interprétation du texte* proposée par Gémar (1995 a b). Dans le chapitre deuxième, nous exposons les démarches méthodologiques adoptées pour atteindre nos objectifs de départ : comment traduire de façon à induire chez le lecteur du texte de la langue d'arrivée la « *ressemblance interprétative* » qu'éprouve le lecteur du texte de la langue de départ; comment quelques connecteurs pragmatiques sont traduits en portugais du Brésil. Dans le chapitre troisième, nous effectuons l'analyse des connecteurs pragmatiques *mais*, *enfin*, *donc* en vérifiant à la fois les démarches argumentative de

l'auteur, et interprétative du traducteur. Dans le chapitre quatrième, nous présentons enfin une synthèse générale de notre recherche.

CHAPITRE PREMIER

1. LES GRANDS COURANTS DE LA LINGUISTIQUE CONTEMPORAINE

Le présent chapitre vise à présenter l'état des connaissances relatives aux grands courants de la linguistique contemporaine. Dans la section 1, nous présentons l'historique de la linguistique structurale, de la linguistique du texte et de la pragmatique; dans la section 2, nous présentons l'historique de la rhétorique classique et de la *nouvelle* rhétorique; dans la section 3, nous traitons de l'argumentation dans l'École de Paris et l'École de Genève, et dans la section 4, nous traitons des théories de l'interprétation.

1.1. Historique de la linguistique structurale

La linguistique structurale et la grammaire générative sont les deux grands courants théoriques qui ont dominé tout le XX^{e} siècle dans l'étude du langage. Le premier s'est développé à partir des travaux de Ferdinand de Saussure au début du siècle et le deuxième, à partir des années cinquante, sous l'impulsion des travaux du linguiste américain Noam Chomsky.

Dans la contribution qui a posé les fondements du structuralisme, Saussure affirme que le langage est constitué de deux dimensions fondamentales : la « *langue* » et la «*parole* » : « *La langue est un système de signes et de règles, trésor collectif déposé dans chaque cerveau, code unique appartenant à une communauté distincte* » (Cervoni 1992 :

9). De son côté, la parole consiste en l'emploi, déterminé contextuellement et historiquement, que fait le locuteur de l'ensemble des règles grammaticales qu'il a intégrées dans son apprentissage de la langue.

Une autre dimension qui caractérise la théorie saussurienne est le caractère arbitraire du signe, constitué d'un signifiant (représentation sonore) et d'un signifié (concept). Enfin, le linguiste genevois est en rupture avec la tradition d'étude de la grammaire comparée dans laquelle il avait été formé et dont il était un représentant émérite en postulant que l'étude synchronique prédomine en importance sur la diachronie dans l'étude du langage.

Cette perspective synchronique dans l'étude du langage a eu des conséquences considérables pour l'orientation théorique de la linguistique. De plus, combinée aux notions importantes de « *système* » et de « *valeur* », elle a favorisé le développement de domaines comme la phonologie, qui identifie les unités minimales de phonation faisant partie du système des langues, et la syntaxe, qui a joué un rôle analogue au niveau de la phrase en permettant d'identifier les syntagmes et les niveaux de domination hiérarchique. Cependant, ce courant important du XX^{e} siècle a négligé le rôle du sujet parlant et les différentes facettes de la communication, qui s'intégraient mal dans l'approche très systématique de l'étude du langage développée par le structuralisme.

La grammaire générative transformationnelle de Noam Chomsky s'inscrit, pour l'essentiel, dans le même type de paradigme que le structuralisme : approche systémique

de l'analyse du langage, prépondérance des différents niveaux de structuration de la *langue* et peu d'attention apportée aux dimensions individuelles et historiquement déterminées de la *parole* et de la communication.

Là où le générativisme innove, c'est au niveau des principes qui l'inspirent, ces derniers étant principalement issus de la Grammaire de Port Royal des auteurs Lancelot et Arnault, et des philosophes Leibniz et Descartes. En fonction de cet héritage, l'approche chomskyenne repose sur le principe de l'innéisme, la propriété configurationnelle des représentations syntaxiques, et sur deux oppositions qui sont fondatrices de l'approche : *compétence* versus *performance* et *structure profonde* versus *structure de surface*. Bien que s'étant intéressée à tous les niveaux de structuration de la langue, cette approche du langage est surtout réputée pour ses travaux en syntaxe. La théorie a été marquée par de nombreuses modifications suivantes : la grammaire syntagmatique, la théorie standard, la théorie standard étendue, la théorie des principes et paramètres, le gouvernement et le liage et, dernièrement la théorie minimaliste. Ce qui caractérise encore ce courant est la recherche d'une « *grammaire universelle* », où la structure syntaxique serait applicable à toutes les langues.

En conclusion, le structuralisme linguistique et la grammaire générative se sont occupés essentiellement des phénomènes de *langue*, et les travaux issus de ces deux courants ne sont pas allés au-delà de l'analyse de la structure phrastique, c'est-à-dire de l'analyse des propositions simples ou complexes en l'absence de tout contexte effectif d'énonciation, ne fut-ce que minimal.

En conséquence, de nombreux chercheurs se rendant compte des limites de cette approche structurale de l'étude du langage se sont tournés vers la problématique de la parole, de l'énonciation et de la communication. C'est à l'historique de l'émergence et du développement de cette *autre* linguistique qui nous consacrons les sections suivantes.

1.2. Historique de la linguistique du texte

C'est à partir de la fin des années soixante que la linguistique commence à manifester un intérêt véritable et soutenu pour les dimensions contextuelles et interactionnelles de l'utilisation du langage, principalement sous l'impulsion des travaux de chercheurs allemands dans le cadre du mouvement du *Text Grammar*. Des phénomènes comme la résolution des anaphores pronominales ou des marques déictiques ont été parmi les premiers à orienter la linguistique vers des problématiques de recherche se situant au-delà du cadre phrastique. Ces travaux proposaient une règle de ré-écriture des énoncés, P -> P et P...(N), capable de rendre compte *d'une suite de propositions simples ou complexes (en nombre indéfini)*, opposée à celle de la grammaire générative limitée à la phrase et aux syntagmes nominal et verbal P -> SN SV (Patry 1993 : 113). La contribution de ce courant a été de remettre en question l'approche de la grammaire générative et d'introduire la problématique du discours, mais en ne quittant pas vraiment le domaine de la linguistique structurale (Patry 1993).

À partir de cette impulsion initiale se sont développés les différents domaines de l'analyse du discours dont les principaux sont présentés de façon synthétique dans les développements qui suivent.

1.2.1. L'énonciation

En affirmant qu'avant l'énonciation, la prise de parole n'est qu'une virtualité de la langue, Émile Benveniste a ouvert des horizons aux linguistes qui ne concevaient pas l'étude du langage au-delà de l'étude de la langue en elle-même et pour elle-même. De ce fait, la linguistique s'est scindée en *linguistique non énonciative* et *linguistique de l'énonciation* (Cervoni 1992 : 9). Comme toute nouveauté, cette dernière a attiré dans ses débuts des quantités de recherches disparates qui venaient l'enrichir sans véritablement en préciser les objectifs. C'est pourquoi les premiers travaux dans ce domaine ont donné lieu à une foison terminologique aux contours assez imprécis : *analyse du discours, grammaire du discours, grammaire du texte* et *grammaire communicative* (Charaudeau 1992 : 633).

Des linguistes comme Bakhtine, Ducrot et Culioli ont remarqué que l'énoncé n'avait qu'*un seul sujet de discours* comme le supposait implicitement la linguistique structurale, qui auparavant ne s'était jamais intéressée aux conditions réelles d'actualisation du langage chez le locuteur. Ces chercheurs ont mis en évidence de diverses façons ce que l'on nomme maintenant le caractère polyphonique de l'utilisation du langage qui repose sur l'hypothèse qu'un énoncé prononcé par un locuteur n'est pas nécessairement monologal mais peut exprimer d'autres « *voix* » que celle du sujet parlant et contenir

d'autres énoncés (Maingueneau 1991 : 128). Ce n'est pas seulement dans le discours littéraire où l'auteur fait parler plusieurs personnages que l'on entend d'autres « *voix* ». Pour Bakhtine (1978 : 158), « *dans le parler courant de tout homme vivant en société, la moitié au moins des paroles qu'il prononce sont celles d'autrui (reconnues comme telles) transmises à tous les degrés possibles d'exactitude et d'impartialité (ou plutôt de partialité)* ». Soit par exemple, le discours rapporté *Song m'a dit qu'elle était interprète*. Cet énoncé contient un locuteur (L1) et deux énonciateurs. L'énonciateur (E1), c'est Song qui a dit *je suis interprète* et l'énonciateur (E2), c'est le L1 qui fait des mots de Song les siens. Dans l'occurrence d'une négation, par exemple *Le Sud n'approuve pas les attaques de l'Otan en Yougoslavie*, le locuteur (L1) de l' énoncé se confond avec l'énonciateur (E2) qui s'oppose à l'énonciateur (E1), *Le Nord approuve l'attaque de l'Otan en Yougoslavie*.

L'énonciation se constitue lors de la prise en considération de trois éléments réunis: l'énonciateur, le co-énonciateur ou destinataire et la situation du discours (celle-ci comprenant des dimensions temporelle, spatiale et socio-historique). Le sens de l'énoncé se construit lorsque ces trois conditions sont considérées simultanément. Si le co-énonciateur est présent, et qu'il réagit verbalement à l'énonciation, il s'agit de la conversation; en l'absence du destinataire, il s'agit d'autres formes de discours comme le discours monologal dialogique (Roulet *et al.* 1987 : 60).

À l'heure actuelle, les domaines de l'énonciation et de la pragmatique se chevauchent de plus en plus puisque leur objet est *le discours en situation de communication.* Cependant, quels que soient les domaines, pour que le texte soit

acceptable, il lui faut deux propriétés linguistiques fondamentales présentées ci-dessous, d'abord la cohérence, ensuite la cohésion.

1.2.2. La problématique de la cohérence

Le concept de cohérence est avant tout relationnel et se définit en opposition, ou en complémentarité, avec la cohésion : cette dernière s'intéresse à la continuité sémantique textuelle par le biais des relations inter-phrastiques les plus linguistiques telles que les anaphores, les relations lexico-sémantiques, alors que la cohérence aborde la même problématique de la continuité sémantique sous l'angle des relations plus difficiles à analyser au plan linguistique ou qui sont encore complètement hors de l'ordre de l'analyse langagière. L'étude dont le but était de cerner les critères qui rendent un texte cohérent a eu lieu surtout entre les années 1975 et 1985. Pour certains chercheurs (Carrel 1982, Hasan 1984), la cohérence est synonyme de *textualité*, pour d'autres (Van Dijk 1980, Van Dijk et Kintch 1983) elle est synonyme de cohésion. En fait, avant l'apparition de l'ouvrage *Cohesion in English* de Halliday et Hasan (1976), il n'existait que la cohérence comme le démontre l'exemple 1, ci-dessous, emprunté à Patry (1993 : 116) :

COHÉRENCE LINGUISTIQUE
André est un amateur de musique.
Il va au concert au moins cinq fois par année.
COHÉRENCE PRAGMATIQUE
Est-ce que je peux avoir un café pour apporter?
Crème et sucre?

L'ouvrage de Halliday et Hasan (1976), en isolant ce qui était linguistique pour le domaine de la cohésion, a laissé à la cohérence le champ du non-linguistique, un domaine qui privilégie *le discours en contexte*. En fait, les énoncés, comme ceux présentés dans l'exemple 2 ci-dessous :

> *A Quelle heure est-il?*
> *B Le facteur vient de passer* (Moeschler et Reboul 1994 : 464).

ne sont pas liés par des éléments cohésifs linguistiques, mais par un savoir partagé entre les interlocuteurs: *le facteur passe régulièrement à 10 heures*. L'échec jusqu'à présent des tentatives de formalisation de la cohérence tient au fait que le savoir partagé est restreint et localisé, et il dépend d'informations tellement variables qu'il est très difficile à l'analyste d'en prévoir le contenu ou l'organisation. Le deuxième échange de l'exemple 1 ci-dessus est cohérent pour un francophone, mais bizarre pour un Brésilien qui, le plus souvent, prend son café noir. Si le demandeur voulait du café crème, il aurait demandé «*um pingado* » ou du café au lait.

Bien que le consensus entre chercheurs soit que la cohérence ne se prête pas facilement à une formalisation scientifique, quelques chercheurs ont réussi à en définir un cadre *pré-scientifique* (Patry 1993) tels que *les méta-règles de cohérence* de Charolles (1978), et la *modélisation* de Nevert, Nespoulous et Lecours (1984). Les méta-règles de cohérence proposées par Michel Charolles sont les suivantes :

LES MÉTA-RÈGLES DE CHAROLLES (1978)

Condition de répétition
le discours adéquat doit comporter la répétition de certains éléments.

Condition de progression
le discours adéquat doit comporter une progression sémantique et développer le contenu informatif en harmonie avec les exigences de la condition précédente.

Condition de non-contradiction
le discours adéquat ne doit pas contenir de séquences propositionnelles dont le contenu soit en contradiction avec celui posé ou présupposé par d'autres séquences du même discours.

Condition de congruence
la relation entre les éléments d'information contenus dans un discours adéquat doit être transparente pour l'interlocuteur.

Tableau I : *Les méta-règles de cohérence de Charolles (1978)*

Ces conditions de *bonne formation du texte* ne sont pas du domaine exclusif de la cohérence car la *condition de répétition* appartient aussi au domaine de la cohésion par le biais de la reprise anaphorique, et *la condition de progression* à la progression thématique par l'alternance entre faits nouveaux et faits connus. Ceci démontre une fragmentation de la classification de Charolles. En plus, la distinction entre *cohérence temporelle* et *référentielle*[1] partage encore cette hypothèse dans les domaines de l'énonciation et de la pragmatique. Tout cela représente en véritable chaos pour qui s'aventure à vouloir à tout prix inscrire les travaux sur la cohérence dans une quelconque catégorie précise de contributions. Richard Patry (1993 : 115) formule à cet égard la question suivante: « *Peut-on objectiver les conditions de bonne formation qui gouvernent la production de la performance discursive?* »

---

1 Pour des études approfondies sur la *cohérence temporelle* voir les travaux de Benveniste (1966), Weinrich (1989) et le chapitre 17 de Moeschler et Reboul (1994). Pour la *cohérence référentielle*, voir le chapitre précité, ainsi que les travaux de Patry (1993), Combettes, (1988), Adam (1990), Charolles (1978).

Cependant, les linguistes sont unanimes à admettre que *le savoir partagé des interlocuteurs* compte pour une part appréciable de ce qui rend un texte ou un discours cohérent.

La modélisation proposée par Nevert, Nespoulous et Lecours (1984)

rupture formelle de la cohérence
thème éclaté — hypertème
rhème éclaté
thème linéaire
thème constant — hyper hypertème
litanie
tautologie — incohérence irréductible

Tableau II : La modélisation des degrés de cohérence

Cette modélisation vise à identifier des degrés formels dans la détermination de la cohérence d'un texte. Sa lecture se fait partant du versant gauche du bas en haut, la *tautologie* serait le niveau le plus *cohérent* formellement, et le sommet la rupture de la cohérence formelle. Dans le versant à droite, la lecture se fait du haut en bas, le niveau plus haut serait celui de la cohérence non formelle acceptable, et le niveau le plus bas celui de l'incohérence totale. Cette étude qui s'inscrivait dans la *perspective fonctionnelle* préconisée par les travaux de l'École de Prague visait à *identifier des types de performance discursives textuelles à divers degrés* (Patry 1993 : 122).

1.2.3. La spécificité de la cohésion

L'étude de la cohésion est moins problématique que celle de cohérence car elle est essentiellement linguistique, et repose sur des éléments formels de la performance verbale. En fait, la cohésion consiste en la relation entre deux segments linguistiques de dimensions variables qui désignent, totalement ou partiellement, le même référent. Les éléments cohésifs se situant au niveau du lexique, lorsque l'antécédent est *intra-textuel*, leur *relation* est *endophorique*, mais si l'antécédent est *extra-textuel leur relation est exophorique* (Halliday et Hasan 1976). On dit que la relation est d'ordre grammatical quand l'antécédent est repris par un élément de *classe fermée* de la grammaire (pronom personnel, pronom démonstratif, adjectif possessif...). Si l'antécédent est repris par un autre élément de *classe ouverte*, on dit alors que *la relation est lexicale* (réitération, synonymie, antonymie, partie-tout). L'ouvrage *Cohesion in English* de Halliday et Hasan (1976) est ce qu'il y a de plus complet sur la cohésion, et il a le mérite d'avoir délimité le domaine de la cohésion en langue anglaise (Patry 1993). Pour la langue française, Patry et Ménard (1985) ont mis au point un tableau de *la cohésion grammaticale et lexicale* clair et objectif que nous présentons ci-dessous.

Le tableau III illustre les occurrences des éléments cohésifs de la *classe fermée de la grammaire*.

LA COHÉSION GRAMMATICALE EN FRANÇAIS

PRONOM PERSONNEL
Le loup était caché dans le bois. **Il** voulait manger la petite fille.
PRONOM POSSESSIF
Moi, j'avais **un violon** quand j'étais petite. Le petit gars, **le sien** a l'air d'être brisé.
PRONOM DÉMONSTRATIF
Là, il va falloir que **je prenne ma retraite** parce que je suis trop malade. **Ça** me dérange pas trop parce que j'ai mis pas mal d'argent de côté.
PRONOM INDÉFINI
Il y a **deux petits enfants** dans cette histoire-là. Il y **en** a **un** qui est assis en avant puis **un** qui est penché en arrière.
ADJECTIF POSSESSIF
La femme a pas l'air trop rassurée. **Son** mari a les yeux dans le coin, pas mal.
ADJECTIF DÉMONSTRATIF
Le petit gars et la petite fille sont après faire démarrer l'auto. Ils sont très dissipés **ces** enfants-là.
COMPARATIF
La mère **ne veut pas qu'il fasse entrer le chien dans la maison**. Moi, je fais **la même chose** avec mes enfants.
CERTAINS ADVERBES
Le petit chien est entré dans **le garde-robe**. Bien oui, il est allé se cacher **là**.
ELLIPSE
Le monsieur met son argent, **0** signale son numéro puis il s'en va.
CONJONCTION
La jeune fille qui est en avant, **elle va à l'école**, **mais** je ne sais pas si elle travaille sur la terre.

Tableau III : La cohésion grammaticale

Les tableaux IV et V ci-dessous, aussi empruntés à Patry et Ménard (1985), présentent les éléments cohésifs appartenant à *la classe ouverte de la grammaire*.

LA COHESION LEXICALE
RÉITÉRATION EXPLICITE
Le petit gars regarde **son violon**. **Le violon** a pas l'air de l'inspirer tellement.
RÉITÉRATION NON EXPLICITE
Le petit gars est devant **le violon**. C'est tellement un bel instrument, **le violon**.
ANAPHORE LEXICALE
Le loup était déjà arrivé chez la grand-mère, puis la grosse **bête** voulait manger la petite fille.

Tableau IV : La cohésion lexicale

LES RELATIONS LEXICO-SÉMANTIQUES PARADIGMATIQUES
RELATIONS BINAIRES (N'2)
contraste graduables (chaud, froid)
contrastes non graduables (présent, absent)
contrastes directionnels (aller, venir)
complémentaires (garçon, fille)
prédicats converses (ordonner, obéir)
RELATIONS NON BINAIRES (N>2)
dérivation morphologique (manger, mangeur)
hyponymie (chêne, arbre)
synonymie (haïr, détester)
antonymie (beau, laid)
partie-tout (freins, automobile)
partie-partie (menton/bouche, visage)
sériés (ex. noms de nombres)
cycliques (ex. jours de la semaine)

Tableau V : Les relations lexico-sémantiques

Dans le domaine de la linguistique discursive, la cohésion est l'approche la *mieux fondée théoriquement*. Cependant, sa formulation n'est pas encore tout à fait satisfaisante. Richard Patry (1993) postule qu'il y a au moins *quatre questions théoriques en suspens* : celle de *la collocation paradigmatique, de la collocation syntagmatique, de la notion de force cohésive, et de la cohésion et textualité*. La collocation paradigmatique est analysée par *l'intermédiaire des relations lexico-sémantiques* (voir les exemples dans le tableau V, ci-dessus). De son côté, la collocation syntagmatique se préoccupe de la paire de lexèmes qui montrent une tendance plus ou moins grande à apparaître dans le même environnement. Par exemple, la distribution du terme *grièvement* est à peu près limitée au contexte du seul autre terme « *blessé* ». La notion de force cohésive est liée à la question de proximité des éléments cohésifs. Halliday et Hasan (1976), Gutwinsky (1976) postulent que *plus ces éléments sont rapprochés, plus leur force cohésive est grande* (Patry 1993 : 135). Si la cohésion participe de la *textualité*, et si la *textualité* est synonyme de cohérence, donc la cohérence et la cohésion sont intégrées et complémentaires. Pour éviter ce genre de circularité discursive, les recherches actuelles tendent à faire des couplages des phénomènes linguistiques en les rangeant en *modules intégratifs* (Roulet 1991, 1995, 1996, 1997, Nølke 1994).

1.3. Historique de la pragmatique

Certains chercheurs voient la pragmatique comme un domaine de la linguistique à part entière comme la syntaxe, la phonologie, la morphologie, donc une *pragmatique linguistique* ou *intégrée*. D'autres affirment qu'elle est présente dans tous les domaines des sciences humaines et sociales comme ceux de la sociologie, du droit, de la linguistique,

c'est donc une *pragmatique non intégrée ou cognitive*. Ce qui rendrait la pragmatique distincte fondamentalement de la linguistique serait que celle-ci s'occupe de *l'étude du système linguistique <forme-sens>* alors que la pragmatique aurait pour objet principal *l'étude de l'usage du langage <forme-sens-usage>* (Moeschler et Reboul 1994).

Cette question de savoir si la pragmatique est intégrée ou non à la linguistique est difficile à trancher et en définitive il n'est pas certain qu'elle présente un véritable intérêt. Une chose est cependant certaine, les travaux réalisés en linguistique dans le domaine de la pragmatique ont été grandement influencés par les contributions de deux philosophes anglais de la fin des années 1950 : John Langshaw Austin et Henri Paul Grice.

La thèse principale d'Austin (1970) est que les *énoncés performatifs* accomplissent un acte par le seul fait de les énoncer. Par exemple, lorsque l'on dit, *« je baptise ce bateau La marée bleue »* ou *« je jure que je n'ai pas touché à ton livre »* on ne fait pas que prononcer un énoncé, on pose également l'acte de *baptiser* ou de *jurer*. Dans la théorie d'Austin, ces énoncés performatifs s'opposent aux « *énoncés constatifs* », qui peuvent être vrais ou faux, comme *« j'aime mon pays »* ou *« tu as laissé tes clés sur la table »*. Cette hypothèse de départ a été nuancée par l'auteur dans la deuxième partie de son livre, où il établit, après plusieurs analyses, que tous les énoncés, tant constatifs que performatifs, servent à poser des actes, et que ce qui distingue véritablement les performatifs est que leur *« force illocutoire »* est explicite. La notion de *« force illocutoire »* a été ensuite approfondie et développée dans les travaux des philosophes se situant dans la mouvance

de la pensée d'Austin (philosophes du langage ordinaire) et intégrée aux travaux de pragmatique linguistique.

De son côté, Henri Paul Grice (1979) propose une vision originale de la communication qui, selon lui, est gouvernée par *principes ou règles d'implication et d'inférence raisonnable*s. De plus, il pose comme fondement sociologique et linguistique de la communication que les protagonistes d'un échange langagier *« coopèrent »* durant l'échange conversationnel.

Les deux grands courants de la pragmatique actuelle sont la pragmatique intégrée résultant des courants du structuralisme et de la grammaire générative, et la pragmatique non intégrée ou cognitive, résultant de la prise en considération des aspects cognitif et social du langage, issue des mouvements en sociologie, psychologie, droit, philosophie qui cherchaient une *troisième voix raisonnable*, pour traiter *scientifiquement*[2] les sciences humaines et sociales.

Enfin, il est important de souligner que quelle que soit l'allégeance théorique ou les diverses positions épistémologiques des chercheurs, un seul constat de base réunit toutes les approches existantes de la pragmatique : **les expressions langagières ne font vraiment de sens que dans une situation réelle de communication**.

---

2 Voir le retour de la *Nouvelle Rhétorique* de Perelman dans la section 2 du présent chapitre.

1.3.1. La pragmatique intégrée

La pragmatique intégrée (à la sémantique) se trouve au coeur des nombreux travaux de J-C. Anscombre et d'Oswald Ducrot sur la *théorie de l'argumentation dans la langue*. Moeschler et Reboul (1994) voient certaines similitudes entre cette théorie et celle de *la sémantique générative associée à l'hypothèse performative* selon laquelle tout énoncé, dans sa structure profonde, contient une force illocutionnaire. Par exemple, pour l'énoncé (1), emprunté à Moeschler et Reboul (1994), on aurait en structure profonde l'énonciation (2) :

(1) Les taux d'intérêt grimpent.
(2) J'affirme que les taux d'intérêt grimpent (ib. 31).

1.3.2. La pragmatique cognitive

Ce courant qui considère la pragmatique comme se situant en dehors du champ disciplinaire de la linguistique constitue en fait un élargissement d'un courant antérieur que l'on nommait la pragmatique radicale (Moeschler et Reboul 1994). Les opinions des chercheurs ne sont pas encore unanimes à propos de ce courant cognitif; d'un côté il y a ceux qui croient que *le processus d'interprétation des énoncés est indépendant des autres processus cognitifs*; de l'autre côté, il y a des chercheurs plus modérés, comme Sperber et Wilson (1989), qui considèrent *qu'une partie au moins de l'interprétation des énoncés*

dépend d'autres processus cognitifs. Ces derniers proposent une pragmatique cognitive modulariste et représentative inspirée du principe de *modularité de l'esprit* issu des travaux de Jerry Fodor (1986). Cet auteur pose une distinction fondamentale entre deux systèmes de traitement de l'information chez l'être humain : le *système d'entrées (spécialisé et modulaire)*, et un *système central de la pensée* où les informations sont emmagasinées (Moeschler et Auchlin 1997 : 175).

C'est principalement de ces travaux en neuropsychologie que se sont inspirés Sperber et Wilson dans l'élaboration de *la Théorie de la pertinence*[3] qui prend en compte les dimensions cognitives mises en jeu dans l'actualisation du langage.

1.3.3. Les connecteurs pragmatiques

Dans la documentation disponible, la distinction entre *opérateurs* et *connecteurs des mots du discours* qui servent à articuler deux syntagmes ou deux énoncés est problématique, car cette distinction repose sur certaines nuances de sens qu'il est difficile d'établir dans les corpus de texte. Une approche simple, fréquemment utilisée, est de partir des faits de syntaxe et de faire l'hypothèse qu'un connecteur met en relation deux énoncés, et qu'un opérateur met en relation deux syntagmes dans un même énoncé. Par exemple :

(1) Cette voiture est belle, et j'aimerais bien l'acheter
(2) Cette voiture est belle et chère (Rubattel 1982 : 42).

---

3 Cette théorie est exposée en détail dans la section 4.4. du présent chapitre.

Cependant, Rubattel (1982) admet que cette distinction est complexe et qu'il n'est pas toujours possible de faire correspondre la coordination des phrases aux connecteurs (exemple 1) et celle des constituants aux opérateurs (exemple 2), parce que le deuxième constituant verbal peut être effacé. D'autres chercheurs ont également souligné un autre type de problème concernant des énoncés où l'analyse des connecteurs est problématique sous un angle autre que celui de la syntaxe. Lorsque l'on dit *la voiture est belle et chère*, par exemple, le sens de l'énoncé est que la voiture est entièrement belle et entièrement chère. Le continuum scalaire des propriétés n'est pas limité. Cependant, ce n'est pas le cas, par exemple, avec l'occurrence du connecteur pragmatique *et* dans la phrase *Un drapeau bleu et rouge* (Moeschler et Reboul 1994 : 195). Dans un tel contexte, il est évident pour tout locuteur du français que le drapeau en question ne peut qu'être partiellement bleu et partiellement rouge. La question est de savoir si c'est le connecteur pragmatique *et* qui joue un rôle dans cette nuance de sens, ou si ce sont les suites de mots *chère et belle* (pour l'exemple de Rubattel), et *bleu et rouge* (pour l'exemple de Moeschler et Reboul) qui présentent des propriétés particulières.

Charaudeau (1992) soulève un ordre de question comparable lorsqu'il présente les exemples suivants, où le connecteur *donc* indique soit une relation de cause, soit de conséquence. Il est à noter que ce connecteur peut même être absent de l'énoncé, et la relation de cause ou de conséquence persiste :

Il ne mange pas ***donc*** **(j'en conclus que)**[4] il n'a pas faim (cause).
Il ne mange pas ***donc*** **(j'en conclus que)** il maigrit (conséquence) (ib. 788).

Selon Grevisse (1980 : 1236), depuis le XVII[e] siècle, l'effacement des *mots de liaison* entre énoncés est un aspect stylistique fréquemment utilisé par les auteurs pour donner des effets spéciaux à leurs énoncés. L'effacement de ces mots peut également avoir lieu pour de raisons sémantiques et distributionnelles (Gallagher 1995), comme on le voit dans cet exemple : « *Il avait cru s'assurer, au château de Carisbrooke, un refuge; il y trouva une prison* » (Maurois 1962 : 292).

Peut-on conclure de ces réflexions que le connecteur pragmatique n'est qu'un *instrument* servant à exprimer des relations entre des constituants ou des énoncés? C'est *l'environnement linguistique* qui, en définitive, lui confère un certains sens? Dans l'exemple avec les qualificatifs *belle et chère*, le sens de belle n'exclut pas celui de chère, tandis que dans l'exemple avec *bleu et rouge*, la notion de bleu exclut celle de rouge parce qu'il s'agit de deux couleurs, de deux propriétés qui sont en compétition. Le sens de concession - qui n'est exprimé que par le point-virgule - dans l'exemple ci-dessus, emprunté à Gallagher (1995 : 203), tient à la mise en relation d'opposition entre refuge (un acte volontaire) et prison (un acte imposé).

---

4 Les gras et les parenthèses sont de Charaudeau.

Certains chercheurs traitent cette question sous l'appellation d'*implicatures conventionnelles et conversationnelles* Grice (1979), Karttunen et Peters (1979), Gazdar (1979), et Horn (1984), d'autres comme Anscombre et Ducrot [1983] et (1988) tentent de l'expliquer par la *théorie des topoï*. Ces derniers, dans la reformulation de cette théorie, proposent la distinction entre *topoï intrinsèques* (les mots en relation appartiennent au même entourage sémantique) et *topoï extrinsèques* (la mise en relation est occasionnelle). Ceci leur a permis de cerner les conditions d'emploi ou de non-emploi de certains connecteurs pragmatiques. Par exemple, les connecteurs *mais* et *pourtant* qui peuvent être synonymes dans l'occurrence « *Il y a un problème, mais/pourtant le patron n'est pas là* ». Cependant, l'emploi de *pourtant* n'est pas acceptable dans le cas, par exemple, « *Il y a un problème, mais *pourtant il est facile à résoudre* » (Anscombre 1995 a : 116). L'acceptabilité de *pourtant* est due au topos externe : le lien entre *problème et patron* est passager. Dans le deuxième modèle, le topos est interne, c'est-à-dire qu'il y a un lien permanent entre *problème et résoudre*. Ceci dit, le connecteur pragmatique *mais* est moins problématique car il se prête à l'articulation d'énoncés avec ou sans lien implicite, tandis que le connecteur *pourtant* n'est pas acceptable dans les occurrences avec des liens implicites.

Cependant, cela ne veut pas dire que les connecteurs pragmatiques ne sont que *des mots vides*. Par exemple, le connecteur pragmatique *puisque* a des « *particularités polyphoniques* ». Ducrot (1984) affirme que l'acceptabilité du connecteur pragmatique *puisque* dans un énoncé comme « *il fait beau puisque je te l'assure* » est dû au fait que l'énonciateur E1 est l'allocutaire, c'est-à-dire que ce que le locuteur énonce est connu ou même dit par l'allocutaire. Par contre, un énoncé ayant la conjonction *car* n'est pas

polyphonique car l'énonciateur est différent de l'allocutaire. La conjonction *car* ne peut pas introduire une reprise, comme le fait le connecteur *puisque*, ce que l'on peut voir dans l'énoncé « *Il va faire beau, puisque/*car je te l'assure* » (ib. 162).

L'omission du connecteur pragmatique dans certains contexte peut apporter aussi bien « *des effets stylistiques* » (Grevisse 1980) que « *des effets nuisibles* ». À l'heure actuelle, la polémique et les conséquences néfastes d'un point-virgule à la place du connecteur adversatif sont à la une des journaux dans les discussions autour d'une loi sur la retraite des travailleurs brésiliens. L'article 201 dit :

> "[...] é assegurada a aposentadoria no regime geral da Previdência Social, nos termos da lei, obedecidas as seguintes condições : 35 anos de contribuição, se homem e 30 anos, se mulher ; 65 anos de idade, se homem e 60 anos, se mulher [...]".
>
> 'La pension de retraite est assurée dans le régime général de la sécurité du revenu, aux termes de la loi, en respectant les conditions suivantes : 35 ans de contribution, pour un homme et 30 ans, pour une femme ; être âgé de 65 ans pour un homme et de 60 ans pour une femme'.

Certains intéressés ont interprété que le point- virgule après le mot femme équivaut à la conjonction additive « *et* », et dans ce cas, pour obtenir la retraite le travailleur brésilien devrait remplir les deux conditions : avoir travaillé pendant 35 ans et 30 ans, au moins, et avoir atteint l'âge de 65 ans et 60 ans pour homme et femme respectivement. Cependant, le Congrès National avait approuvé la loi auparavant en proposant soit la retraite après 35 et 30 ans de travail pour homme et femme respectivement, soit avoir atteint l'âge de 65 ans pour homme et 60 ans pour femme. Les linguistes ont tranché là-

dessus, et ont affirmé que le point-virgule dans une énumération porte l'idée d'addition. Tout en admettant que dans un autre contexte, le point-virgule peut être interprété différemment, par exemple « *Si tu conduis, ne bois pas ; si tu bois, ne conduis pas* ». Dans ce cas, il s'agit d'une alternative et le point-virgule a la valeur de « *ou* » (Duarte, *Jornal do Brasil*, section Língua Viva, 23/05/1999).

Nous analysons les connecteurs *mais*, *enfin* et *donc*, en détail, dans le chapitre troisième, concernant l'analyse des quelques connecteurs pragmatiques. La notion de topos est approfondie dans ce chapitre, dans la section 3.1., concernant la théorie de l'argumentation dans la langue.

La définition ci-dessous (Plantin 1996) concernant le connecteur pragmatique semble résoudre la question terminologique entre connecteurs et opérateurs, car elle joint les fonctions du connecteur et de l'opérateur dans la même notion selon laquelle *le connecteur est un mot de liaison et d'orientation* soit de syntagmes, soit d'énoncés :

> *Un connecteur* est *un mot de liaison et d'orientation qui articule les informations et les argumentations d'un texte. Il met notamment l'information du texte au service de l'intention argumentative globale de celui-ci* (ib. 68).

Les connecteurs peuvent être logiques ou non logiques. Les connecteurs logiques sont ceux utilisés pour vérifier la vérité des prédicats, pour le calcul des prédicats. Ce sont ceux représentés par des symboles tels que $\wedge$ (et), $\vee$ (ou), -> (si...alors), <-> (si et seulement si), $\neg$ (négation).

Les connecteurs non logiques ou pragmatiques sont *des conjonctions, locutions, adverbes*, donc *des mots du discours* qui servent *d'instructions* dans la relation entre énoncés. Ils se caractérisent par le fait qu'*un même mot produit des effets de sens différents selon l'environnement linguistique où ils sont insérés* (Moeschler et Reboul 1994 : 23). Ils dépendent de la paire « **conditions d'emploi, conditions d'interprétation**[5] » (ib. 185).

5 Les gras et les chevrons sont des auteurs.

2. LES FONDEMENTS DE L'ARGUMENTATION

2.1. La rhétorique classique

De nombreux chercheurs postulent que la pratique de l'argumentation est née avec la socialisation de l'homme primitif. Cependant, d'après la documentation disponible, en Occident, la branche de l'argumentation rhétorique est issue de *l'épanouissement de la civilisation en Grèce Antique*, qui a donné *le pouvoir à la parole*. Depuis cette période, elle n'a pas cessé d'être étudiée jusqu'à nos jours. Le regain d'intérêt pour la rhétorique à partir de la deuxième moitié de XX[e] siècle est signalé par plusieurs chercheurs comme une conséquence, entre autres, du développement des moyens de communication et de la complexité des rapports sociaux. D'après Plantin (1996 : 10), *« la crise du discours politique avec l'apparition des régimes totalitaires et des formes modernes de propagande»* ont contribué à ce retour en force de la rhétorique.

Les premiers traités d'argumentation datent du V[e] siècle avant J.-C., et l'on attribue à Corax et Tisias la *« première méthode raisonnée »* d'argumentation dont le principe était *« le retournement d'un discours par un autre discours »* (Plantin 1996 : 4). À cette époque, les Sophistes dispensaient leur enseignement surtout aux hommes politiques et aux avocats intéressés à emporter l'adhésion de leur public. Les propriétés fondamentales de l'argumentation, telles que l'antiphonie, le paradoxe, le problable, la dialectique sont issues de leurs travaux (Plantin 1996).

2.1.1. La contribution d'Aristote

La contribution du philosophe Aristote à l'étude de l'argumentation est tellement remarquable qu'il est connu comme le père de la rhétorique classique. En fait, il a distingué les deux dimensions de la pensée : l'une analytique et l'autre dialectique. La première serait celle portée par les choses de la nature, et la deuxième par l'art en général et plus spécifiquement « *l'art de convaincre* ». Ceci va engendrer plus tard la distinction entre l'argumentation rhétorique et l'argumentation scientifique. Dans l'ouvrage les *Analytiques (Premiers et Seconds Analytiques)*, il a étudié les diverses formes d'inférence comme le paralogisme, le syllogisme. Ce dernier consiste à faire certaines hypothèses et d'en « *inférer nécessairement une conclusion* ». L'on pose une prémisse majeure, puis une prémisse mineure, et l'on tire une conclusion logique. Par exemple, « *si tous les A sont B et si tous les B sont C, alors tous les A sont nécessairement des C* ». Aristote a envisagé également le syllogisme incomplet, c'est-à-dire l'enthymème[6] dont il manque une prémisse explicitée. Selon Aristote, l'enthymème est plus intéressant que le syllogisme, car l'enthymème, par sa *flexibilité*, n'impose pas l'absolu sur le relatif, et par son caractère logique, vise à persuader l'auditeur. Le syllogisme portant sur la démonstration serait de *nature contemplative* (Osakabe 1979 : 150). Le paralogisme est un syllogisme "*boiteux*" dont la conclusion ne découle pas des prémisses. Par exemple, « *Quiconque commet des crimes contre l'humanité sera puni* ». Pinochet a commis de crimes contre l'humanité,

---

6 Voir notre analyse de la structure *P, connecteur Q*, dans le chapitre III.

donc il sera puni. Non. Il ne sera pas puni car ses crimes ont eu lieu avant la signature de la convention internationale réglementant les crimes contre l'humanité, tentent argumenter ses partisans.

Dans les *Dialectiques (Topiques)*, Aristote pose que le but ultime de tout raisonnement dialectique est de convaincre, de persuader de ce qui est discordant. Il affirme « *qu'il n'est pas question d'argumenter contre ce qui est évident* » (Perelman 1977: 20). Pour Aristote, le raisonnement analytique est « *démonstratif et impersonnel* », et dans le raisonnement dialectique les prémisses et la conclusion sont constituées « *d'opinions acceptées* ». Le premier, qu'il qualifiait aussi de « *preuve démonstrative* », est à la base de la logique formelle d'aujourd'hui, et le deuxième, qualifié de « *preuve dialectique* », constitue les fondements de la théorie de l'argumentation non logique *ou quasi logique* (Perelman 1977)

Dans l'ouvrage *Rhétorique*, Aristote expose les parties de la rhétorique, qui sont « *l'invention, la disposition et le style* ». La première est liée « *au sujet, à ce dont on parle et aux arguments que l'on emploie* », la deuxième correspond « *aux différentes parties du discours ou des mots* » et la dernière est liée aux caractéristiques individuelles du discours étudié (Moeschler et Reboul 1994 : 399).

2.1.2. La contribution de Platon

La contribution de Platon a moins de notoriété que celle d'Aristote. Platon avait une vision plutôt poétique, plus subjective des choses du monde que ce dernier. Cependant, Aristote lui doit beaucoup, ne serait-ce que par le fait d'avoir été son disciple. Cela lui a permis d'amplifier ses connaissances, comme de son côté, Platon a réfléchi à partir du savoir qui lui avait été transmis par son maître Socrate.

Platon a mis en évidence que « *l'argumentation tire sa force d'une incohérence entre la vie et la doctrine, elle dépend donc, de façon tout a fait essentielle, du caractère et du rôle social de l'interlocuteur* ». Pour Platon, « *la contradiction est entre ce que l'homme croit et ce qu'il est obligé de dire devant son auditoire* » (Khan 1987 : 20).

Le courant pragmatique de nos jours, qui donne une place fondamentale au «*discours en contexte* », découle, à notre sens, de cette constatation de Platon, selon laquelle l'argumentation dépend de l'interprétation des intéressés. À l'heure actuelle, par exemple, nous assistons au paradoxe souligné par Platon. Le Conseil de Lords, à Londres, a décidé que Pinochet n'a pas d'immunité diplomatique. Les adversaires de Pinochet s'en réjouissent, car il peut être condamné pour ses crimes contre l'humanité; ses partisans s'en félicitent aussi, il ne sera pas condamné puisque ses crimes ont eu lieu avant la signature de la convention internationale.

2.1.3. Les continuateurs de la rhétorique classique

Dans la période romaine, Cicéron, Quintilien et Horace sont les noms les plus connus ayant traité de l'argumentation rhétorique. La culture occidentale doit beaucoup à Cicéron qui a su synthétiser la pensée des philosophes grecs (Michel 1987 : 37). Cependant, ce n'est que dans la Renaissance que l'expression *l'argumentation rhétorique* se divise, et ces termes deviennent autonomes, d'un côté l'argumentation et de l'autre la rhétorique. Cette dernière prend la branche littéraire et la première celle d'une méthode déductivo-démonstrative (Lempereur 1987 : 9).

Descartes s'inscrit dans la branche argumentative lorsqu'il construit son *Discours de la méthode* dont les quatre principes sont : « 1) *Il faut bien connaître pour affirmer ce qui est vrai ou faux; 2) Diviser pour examiner les parties; 3) Conduire par ordre, allant du plus simple au complexe; 4) Il ne faut rien omettre* ». Donc, tout ce qui ne pouvait pas être démontré, décortiqué n'était pas valable pour ce grand philosophe (Perelman 1977 : 164). Depuis lors, et jusqu'à nos jours, l'esprit cartésien a occupé l'avant-scène de tous les domaines scientifiques, au détriment de la rhétorique reléguée aux domaines des arts littéraires en développant principalement les figures de rhétorique. « *L'instauration du critère de l'évidence devrait entraîner fatalement l'élimination de l'argumentation comme technique de raisonnement philosophique* » (Gouthier 1955).

2.2. L'émergence de la rhétorique contemporaine

L'émergence d'une *Nouvelle rhétorique* a eu lieu vers la fin des années cinquante dans un moment de grand bouleversement scientifique et social, dont l'apparition de la cybernétique, de la théorie générative, et des mouvements pour une linguistique du texte prenant en compte le « *discours en contexte* ».

Perelman, Toulmin, Grize, Benveniste, Ducrot et nombre d'autres chercheurs avaient remarqué que, dans certains domaines du savoir comme le droit, la linguistique, la philosophie, la psychologie, la démonstration scientifique n'était pas toujours évidente et que la parole avait un rôle fondamental dans ces domaines. Cette constatation les a poussés à se ressourcer chez les anciens théoriciens grecs qui avaient « *reconnu le droit à la parole* ».

2.2.1. La contribution de Perelman

Chaim Perelman est un juriste et philosophe qui cherche dans la rhétorique classique des données pour répondre à ses questionnements concernant les critères de scientificité pour les sciences humaines et sociales. Ce retour à l'ancienne rhétorique est dû au fait que les philosophes en Grèce Antique défendaient déjà à leur époque la thèse selon laquelle il existe dans la nature des éléments qui peuvent être démontrés, vérifiés, et d'autres qui, ne pouvant pas être démontrés, doivent, pour la crédibilité du raisonnement,

s'appuyer sur de solides argumentations capables de convaincre l'autre. C'est l'adhésion du public qui compte pour vrai dans ce cas et non la preuve.

Le retour de la rhétorique est du donc à l'évolution de la pensée vers le *raisonnable*. Cette évolution, qui avait relégué au second plan la dimension non démonstrative de la rhétorique classique, cherche aujourd'hui à la remettre à l'égal de la logique formelle. En fait, cette dernière, qui a largement occupé les recherches en Occident, ne peut pas tout expliquer. Vers le milieu du XX^{e} siècle, l'intégration de la linguistique avec l'informatique en a fait la démonstration. La problématique du discours déterminée par des facteurs individuels, contextuels et temporels ne s'intégrait pas bien aux modèles d'analyses scientifiques courants. En plus, les théories linguistiques prédominantes avaient laissé de côté beaucoup de questions sans réponses, des lacunes à être comblées, du fait que tout ce qui ne pouvait pas être démontré était écarté en linguistique formelle.

Conscient de ce penchant vers la *machine* au détriment de *l'humain*, Perelman se tourna vers les modèles anciens « *le langage formel n'est pas un modèle à suivre* ». Si l'on ne peut pas démontrer, l'on peut convaincre. La *nouvelle rhétorique* qu'il propose est celle qui traite de ce qui est *préférable* et non de ce qui est *démonstratif* dans la foulée de la tradition cartésienne. Dans ce cas, il fallait revoir les principes des théories anciennes, en particulier ceux de l'argumentation-rhétorique, qui s'étaient détachés dans la Renaissance. C'est la technique de l'argumentation commune, celle que l'on utilise dans les relations quotidiennes qu'il fallait ranimer, « *redonner le droit à la parole* ».

L'apparition en 1958 de son ouvrage *Traité de l'argumentation - La Nouvelle Rhétorique*, publié avec L. Olbrechts-Tyteca, est une tentative de réorganisation de la pensée contemporaine quant aux critères de scientificité. Perelman constate qu'il y a une argumentation logique et une argumentation non logique, celle-ci portée sur l'opinion, ou plutôt une *argumentation quasi-logique*. Cette dernière est applicable à plusieurs champs du savoir humain tels que le droit, la philosophie, la linguistique, l'histoire, la pédagogie, la sociologie (Perelman 1970). La problématique de l'argumentation quasi-logique est présentée dans l'ouvrage *L'empire rhétorique* (1977), en particulier dans le chapitre "La signification et interprétation des données". En fait, elle rejoint celle de Platon citée plus haut où l'argumentation et l'interprétation sont étroitement liées, la première concernant l'orateur n'aurait pas de sens sans tenir compte de l'effet qu'elle produit sur l'interprète, l'auditeur. Il s'agit donc d'une relation fondamentalement interactive.

Perelman souligne que l'orateur (au sens large du terme comprenant l'écrivain), pour se faire comprendre, utilise le langage, mais son « *vouloir dire* » dépend essentiellement des manières d'interpréter de l'auditeur (le lecteur). Le problème le plus évident que soulève cette approche est qu'il y a de multiples interprétations qui ne sont pas seulement « *sélectives* » mais qui peuvent aussi être « *créatives* », donc imprévisibles, ce qui n'est pas acceptable dans les sciences formelles dont le fonctionnement est d'abord et avant tout prédictif. Perelman répond partiellement à cette objection en affirmant que le phénomène de « *l'interprétation multiple serait la règle* » dans les langues naturelles, et qu'il ne s'agirait pas d'une dimension spécifique à l'argumentation (ib. 58). Il considère

que « *la clarté d'un texte est une propriété relative aux interprètes* » (ib. 57). En plus, il croit que seule « *une théorie de l'argumentation, philosophiquement élaborée* » permettra l'existence « *d'une troisième voie, le raisonnable* » issue de la confrontation de l'évidence et de l'irrationnel (Perelman 1970 : 23). La définition de ce qui est *raisonnable* dépend de recherches interdisciplinaires à l'intersection des principales disciplines concernée par le langage (ib. 119).

2.2.2. La contribution de Toulmin

L'ouvrage *Les usages de l'argumentation* de Stephen Edelston Toulmin apparaît la même année que celui de Perelman et Olbrechts-Tyteca. Selon Plantin (1996 :10) ce qui les rapproche c'est qu'ils « *se rejoignent dans une référence commune à la pratique juridique* et qu'ils cherchent *dans la pensée argumentative un moyen de fonder une rationalité spécifique, à l'oeuvre dans les affaires humaines* ».

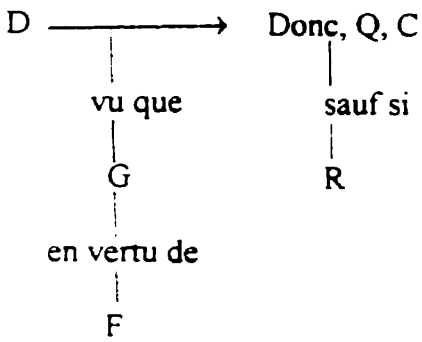
Toulmin (1993) affirme que la question de l'argumentation a peu progressé depuis sa naissance avec Aristote. Est-elle une science? Si oui, quel type de science s'agit-il? Il reconnaît en tout cas qu'elle comprend des *phases* : 1. poser une question; 2. en envisager les possibilités de réponse; 3. en établir une démonstration; 4. en dégager une conclusion. Toulmin propose un rapprochement de la logique avec la science de la connaissance, *une science post-moderne* (Nouss 1995 : 76), et que celle-ci doit se faire en analogie avec le

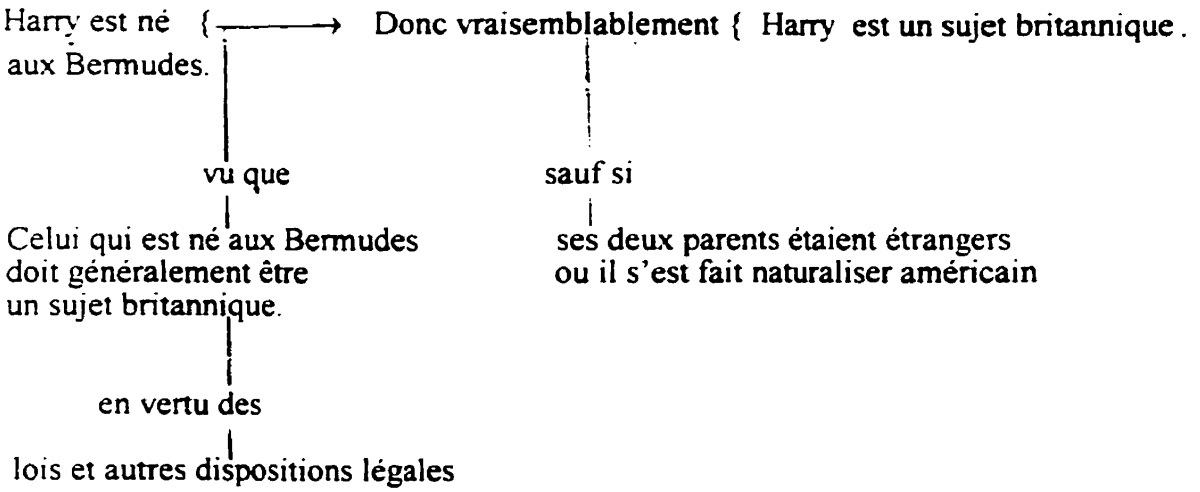
droit, car l'argument juridique est un modèle qui doit être suivi par d'autres sciences. Il affirme également que le schéma traditionnel d'argumentation (*schéma argumentatif minimal* selon Plantin (1996 : 23) :

D (donnée) C (conclusion)

L (loi de passage)

ne rende compte de sa complexité. Il en propose un, plus détaillé, dont nous empruntons les exemples présentés ci-dessous (Toulmin 1993 : 128) :





Les données (D), la proposition (Q), les conclusions (C) sont celles connues depuis le syllogisme d'Aristote. Ce qui est innovateur chez Toulmin est l'inclusion des étapes G et F dont G est la garantie, et F est le fondement de la garantie.

Enfin, ce qui Toulmin propose est une « *logique appliquée, comparative* », sans prétentions à une « *norme universelle de valeur et de validité* ». Il utilise une métaphore de l'espèce animal pour expliquer la spécificité de chaque domaine de la connaissance, en disant qu'un homme avec une main de singe est une anormalité pour l'espèce humaine, mais que cette main n'est pas aberrante pour l'espèce singe. Cela veut dire qu'il pense que les sciences humaines et sociales, y compris la linguistique contemporaine, doivent respectivement développer leurs propres cadres théoriques et interprétatifs, et qu'elles n'ont pas à emprunter celui des sciences exactes.

Les contributions venues d'horizons différents, Grice, Austin (philosophes), Perelman, Toulmin (juristes), Fodor (psychologue), Benveniste, Anscombre et Ducrot (linguistes) et de beaucoup d'autres chercheurs des domaines des sciences humaines et sociales, ont renouvelé l'étude du langage et son entendement comme science. Cependant, la profusion de terminologies différentes dénote la confusion et l'instabilité, problème que la question *du discours en contexte* soulève encore dans la linguistique contemporaine. Le discours est l'objet des courants *de l'énonciation, de l'argumentation, de la pragmatique, de l'analyse du discours* et dernièrement *de la théorie de la pertinence* où chaque domaine tente le définir à sa façon.

Dans notre étude, la question du discours est traitée dans une double perspective: celle de l'argumentation et celle de l'interprétation de l'énoncé, parce que nous croyons

ces deux dimensions du langage indissociables. Notre but est la comparaison de quelques connecteurs pragmatiques dans les textes écrits en français et traduits en portugais du Brésil, où vient s'ajouter la double problématique de l'agencement argumentatif par l'auteur du texte, et celle de son appréhension par le traducteur.

3. ÉTUDE DE L'ARGUMENTATION DANS LA LINGUISTIQUE CONTEMPORAINE

La présente section portant sur l'étude de *l'argumentation dans la langue* et de sa relation avec la linguistique contemporaine vise à mettre en relief deux mouvements importants en Europe, lesquels sont connus comme l'École de Paris et l'École de Genève. Ces deux écoles, qui traitent de l'analyse du discours et de l'étude des connecteurs pragmatiques, nous intéressent particulièrement du fait que notre recherche porte sur la comparaison de quelques connecteurs pragmatiques dans des textes originaux et traduits.

3.1. L' École de Paris

3.1.1. L'argumentation dans la langue

La théorie de l'argumentation dans la langue (ADL) développée par Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot s'inscrit « *dans le cadre de la linguistique de la phrase, tant par ses méthodes que par ses problèmes et buts* »". Elle se caractérise par l'analyse de «*mots vides* », c'est-à-dire des connecteurs argumentatifs, et de « *mots pleins* » qui orientent le discours (Plantin 1996 : 66).

Pour Ducrot (1982), l'argumentation a lieu « *chaque fois qu'un même locuteur prend en charge deux énoncés*, A et C », en présentant l'un comme pour *faire admettre*

l'autre. Il nomme A, l'argument et C, la conclusion. Ducrot fait trois remarques à propos de cette définition : d'abord, il explicite que la « *visée argumentative* » est la propriété qu'a l'énoncé de « *faire admettre un acte illocutoire exprimé en C* ». Par exemple, en énonçant A « *Tu es en retard* », le locuteur indique que C peut être une question « *Que faisais-tu?* », ou un ordre « *Excuse-toi!* » ou encore une assertion « *J'étais inquiet* » (ib. 144). Ensuite, il affirme que l'ensemble d'énoncés A et C peut avoir d'autres formes que celle de l'assertion. Un argument peut être interrogatif, comme dans les énoncés suivants : « *Je ne veux pas acheter cette voiture* (C), *Elle consomme trop d'essence* (A_1), *Est-ce qu'elle est d'ailleurs dans mes prix?* » (A_2). Enfin, il affirme que « *l'orientation argumentative* » peut être implicite. Par exemple, dans l'énoncé (A) « *Il fait beau*, (C) *je vais aller à la plage* », le connecteur argumentatif *donc*, qui oriente la conclusion, est implicite. Il postule encore que l'argumentation a lieu même lorsque l'un des composants A ou C est absent. Par exemple, dans une phrase « *X mais Y* », l'interlocuteur doit *imaginer* une conclusion r pour X, et une conclusion non r pour Y.

Pour Anscombre et Ducrot, l'acte d'argumenter est distinct de la relation argumentative entre énoncés A et C. Pour obtenir une « *séquence argumentative entre A et C, il faut que l'énoncé A accomplisse un acte d'argumenter (semblable aux actes illocutoires), compatible avec le mouvement de la pensée amenant à C* » (Ducrot 1982 : 144).

Selon Ducrot (1982), il existe un rapport nécessaire et probable de cause à conséquence entre A et C tant dans l'argumentation au sens *habituel* du terme, que dans l'argumentation au sens étroit du terme[7] à laquelle lui et Anscombre s'intéressent particulièrement. Ce rapport, qui est « *emmagasiné, sous la forme de lieu commun, dans la sagesse collective, ce topos, selon Aristote, est utilisé chaque fois que l'on argumente*» (ib. 147). Le topos comprend une échelle graduée des faits ● P et ± Q. Par exemple, « *Plus on a d'expérience, plus on est raisonnable* ». Cette notion de gradation est précisée par quelques marqueurs argumentatifs tels que *bien, presque, encore, déjà.* En énonçant « *Il fait bien 15°* », l'on conclut qu'une promenade serait agréable, car la *sagesse collective* pose qu'il est agréable de se promener avec une température autour de 15^0. Ducrot postule que « *dès qu'on interprète une argumentation, on est conduit à "relire" l'argument de façon à lui attribuer l'acte d'argumenter nécessaire à l'argumentation* » (ib. 157). Par exemple, en énonçant « *Le train est encore là* », le locuteur incite son interlocuteur à se dépêcher, car il a du temps pour prendre son train, que ce dernier croyait déjà parti. Donc, c'est le départ du train, dans ce cas, qui est en cause. Cependant, le sens argumentatif est différent, par exemple, en énonçant, « *Le train est déjà là* », car le locuteur signale alors à son interlocuteur qu'il faut se dépêcher, qu'il a du temps pour prendre ce train, et ce dernier sait que le train n'est pas parti. Dans ce cas, ce qui est en question, c'est donc l'arrivée du train. Ducrot admet que les connecteurs argumentatifs peuvent se trouver dans

---

7 Moeschler (1989) distingue l'argumentation au sens ordinaire de l'argumentation au sens technique, cette dernière étant celle de Ducrot.

des énoncés non argumentatifs, par exemple, si quelqu'un lui demande si le train est en gare, il peut répondre : « *Oui il est encore (déjà) là* » sans que cela implique une argumentation pour faire agir l'autre. Ducrot avoue qu'il ne peut pas, pour le moment, démontrer pourquoi il en est ainsi, dans un article publié en 1982.

La théorie de l'argumentation dans la langue a mis en évidence un certain nombre de principes dont les plus importants sont la polyphonie et les topoï qui nous exposons ci-dessous, ainsi que celui d'instruction porté surtout par les connecteurs argumentatifs, que nous présentons plus loin.

3.1.1.1. La notion de polyphonie

La notion de polyphonie, qui est au coeur de la conception de l'argumentation chez Anscombre et Ducrot, s'oppose à la conception « *unicitaire* » du sujet du discours. Pour ces auteurs, l'idée fondamentale de polyphonie tient au fait que lorsqu'un locuteur produit un énoncé, il n'exprime pas seulement sa pensée, mais il peut également être le porte-parole de celle d'autres énonciateurs, soit pour s'identifier à leurs positions, soit pour s'en distancier.

Pour faire comprendre la théorie de l'énonciation, Ducrot (1980) trouve pertinent de distinguer la « *phrase* de l'*énoncé*, et le *sens* de la *signification* ». Pour lui, « *la phrase est une suite de mots combinés selon les règles de la grammaire* ». Elle est abstraite et non

observable. Par contre, « *l'énoncé est l'énonciation particulière de la phrase et il est observable* ». Cependant, dans l'article paru en 1984, Ducrot ajoute à cette définition d'énoncé le critère de *l'autonomie relative* constitué par les notions de cohésion et d'indépendance. La cohésion est due au fait que chaque constituant de l'énoncé est choisi en fonction de l'ensemble de l'énoncé, et la notion d'indépendance tient au fait que « *le choix de l'énoncé ne dépend pas du choix d'un ensemble plus vaste dont il serait un élément* » (Moeschler et Reboul 1994 : 325). Ducrot mentionne comme exemple de distinction entre phrase et énoncé la suite des mots, « *il fait beau* ». C'est une phrase unique prononcée par des locuteurs différents ou par le même locuteur en des moments différents, constitue des énoncés différents chaque fois qu'elle est émise. Le sens appartient au domaine de l'observable, donc de l'énoncé, et la signification au domaine de la phrase. Ducrot n'accepte pas l'hypothèse selon laquelle le sens est constitué de la signification plus des données discursives et situationnelles. Pour lui, la signification est un ensemble d'instructions qui permet à l'interprète de comprendre *le vouloir dire* du locuteur. Par exemple, la phrase « *J'ai cessé de fumer* » comprend deux énoncés ou deux actes illocutoires : « *je fumais auparavant* et *je ne fume plus actuellement* ». À notre sens, ces instructions sont données par le temps passé et par le lexème *cesser*. La première instruction indique que le fait narré n'a plus lieu d'être, et la deuxième est indiquée par la portée du sens du SV *cesser*, « *mettre fin à un acte* ».

Dans le cadre de la polyphonie, Ducrot distingue les concepts de sujet parlant, de locuteur et d'énonciateur de la part des producteurs d'énoncé, et d'allocutaire et de destinataire de la part des récepteurs. Il rejette le principe que dans le discours il n'y a que le sujet parlant, ou le sujet de conscience selon Banfield (1982), c'est-à-dire, le sujet qui

produit un énoncé tout seul. Selon Ducrot, dans un discours il y a un locuteur qui est responsable de l'énonciation, un allocutaire à qui il s'adresse, un énonciateur responsable des actes illocutionnaires et un destinataire à qui les actes illocutionnaires sont adressés. L'énonciation est le fait *historique* constituant la production de l'énoncé, et, d'après le *Glossaire de Pragmatique* de Moeschler et Reboul (1994 : 523) « *Un acte illocutionnaire correspond à l'acte que le locuteur entendait accomplir en utilisant telle ou telle phrase: la promesse, la menace, le baptême, la déclaration de guerre etc* ».

Ducrot met en évidence plusieurs formes d'occurrences de polyphonie dans la négation, dans l'ironie et dans le discours rapporté, lesquelles sont exposées dans les sections suivantes :

3.1.1.1.1. Les types de négation

Selon Ducrot (1984), Moeschler (1982, 1992), Moeschler et Reboul (1994), il y a trois types de négations. 1). La négation métalinguistique est celle qui contredit un énoncé **effectivement**[8] **prononcé**, qui annule **explicitement** les présupposés de l'énoncé positif et qui possède un *effet majorant*, comme dans l'énoncé, « *Jean n'est pas riche, il est milliardaire* ». Dans l'exemple « *Pierre n'a jamais cessé de fumer; en fait, il n'a jamais*

8 Les gras sont de Moeschler et Reboul (1994).

fumé de sa vie », le premier énoncé contredit l'énoncé prononcé « *Pierre a cessé de fumer* » et le deuxième contredit le présupposé « *Pierre fumait* » (Moeschler et Reboul 1994 : 328). 2) La négation polémique met en scène deux énonciateurs : l'énonciateur E2 qui s'identifie avec le locuteur et dit « *Pierre n'a pas cessé de fumer* », et l'énonciateur E1 qui a prononcé l'énoncé positif, « *Pierre a cessé de fumer* ». La négation polémique se distingue de la négation métalinguistique par le fait qu'elle ne contredit pas un présupposé ni ne possède d'*effet majorant*, mais plutôt un *effet abaissant*. Par exemple, « *Pierre n'est pas intelligent* » signifie que « *Pierre est moins qu'intelligent* ». 3) Selon Ducrot, la négation descriptive est « *un dérivé délocutif de la négation polémique* ». Dans la phrase « *Pierre n'est pas intelligent* » il n'y aurait pas deux énonciateurs, mais un seul locuteur. Selon Moeschler et Reboul (1994 : 285), « *la négation descriptive correspond à la simple description d'un état de fait négatif* ».

3.1.1.1.2. Les cas d'ironie

L'ironie, selon Ducrot (1984), Sperber et Wilson (1978) et Berrendonner (1981), correspond à une antiphrase : on dit A pour faire comprendre non-A. Le locuteur présente un énoncé qui exprime le point de vue d'un énonciateur E avec qui il n'est pas d'accord. Par exemple, si quelqu'un a énoncé : « *C'est un film intéressant* », l'interlocuteur peut à la fin du film exprimer son désaccord en énonçant « *Effectivement, c'est un film très intéressant, tu es un vrai cinéphile*! ». Le cas d'auto-ironie serait celui où le locuteur redit

ses propres mots pour se moquer de lui-même, par exemple, « *Je disais à mon directeur de recherche que la phase de synthèse des lectures était simple!* ». Un troisième cas d'ironie serait l'un de ces deux cas mentionnés, combiné avec la négation.

3.1.1.1.3. Le discours rapporté

Dans la grammaire traditionnelle l'on trouve trois types de discours rapporté : le discours rapporté au style direct, au style indirect, et au style indirect libre. Pour Ducrot, dans une phrase comme « *Pierre : Marie m'a dit : "je viendrai demain"* », il y aurait deux locuteurs et un seul énoncé. Le locuteur 1, responsable de l'énoncé complet, est, dans ce cas, Pierre, et le locuteur 2, responsable du discours rapporté, est Marie.

3.1.1.2. La notion de topos

Pour Anscombre (1995 a) le topos est le *garant* [9]dans la terminologie de Toulmin, c'est-à-dire un élément du discours qui assure la plausibilité d'une inférence que l'on tire d'un énoncé. Il est représenté par la formule (± P, ● Q). Par exemple, en énonçant « *Pierre est malade, il ne pourra pas travailler* », le topos qui met en relation ces deux énoncés est le suivant (+malade, -travail). Ce qui permet à l'interlocuteur de conclure « *Pierre étant malade, il ne travaille pas* » (ib. 115).

---

9 Dans une interview accordée à Moura (1997) Ducrot avoue avoir abandonné depuis quelque temps la définition de topos comme *garant* d'inférence ou *troisième terme*, car il entend aujourd'hui les topoï comme des *sources de discours*. Il dit que la notion de topos comme inférence est insuffisante et que c'était une équivoque qu'il a fait en les rapprochant du sens du topos d'Aristote.

Anscombre et Ducrot distinguent deux types de topoï, l'un interne et l'autre externe à l'énoncé. Les topoï internes sont ceux qui reposent sur le contenu lexico-sémantique de l'environnement verbal énonciatif immédiat. Par exemple, *être riche* implique de façon immédiate le fait d'avoir la capacité *d'un grand pouvoir d'achat* dans la phrase « *Pierre est très riche, il peut s'offrir n'importe quoi* » (Anscombre 1995 a : 126). En contrepartie, les topoï externes sont ceux dont le contenu ne peut être inféré de façon nécessaire de l'environnement lexical immédiat. Par exemple, être évalué comme étant un *génie* n'implique pas nécessairement le fait d'être *invivable* dans la phrase « *Albert est un génie, il est donc invivable* » (ib. 126).

Anscombre (1995 a) trouve que dans certains cas, les topoï n'ont pas un intérêt seulement linguistique, mais aussi sociologique et qu'ils seraient en rapport avec la culture. Par exemple dans la phrase, « *Dans la soirée, il y avait des femmes, mais belles* », un topos intrinsèque lierait à la femme l'idée de beauté (ib. 130). Il postule aussi que les topoï intrinsèques peuvent se trouver dans la relation interne qu'entretiennent certains verbes avec un nom, par exemple, le nom *maison* contient le sens du verbe *habiter*, ou encore comme le verbe *dormir* contient le sens de *sommeil*, parce qu'il y a *des concepts communs* entre ces notions.

3.1.1.3. Les *instructeurs* d'orientation argumentative

Les *instructions* de la signification des phrases sont mises en évidence par ce qu'Anscombre et Ducrot nomment des *variables argumentatives*, en particulier par les

morphèmes argumentatifs. Certains morphèmes, tels que *presque, à peine, un peu, peu* et beaucoup d'autres, imposent des contraintes sur « *le potentiel argumentatif des éventuels énoncés* ». Ils indiquent une gradation de sens entre les termes, par exemple, dans la phrase « *l'eau est presque froide* ». C'est le connecteur *presque* qui précise la différence de température de l'eau, qui n'est pas tout à fait froide, ni tout à fait fraîche non plus. Quelques autres indiquent que l'énoncé a une force argumentative par rapport à un autre, comme le connecteur *même*, ou s'oppose à un autre comme le connecteur *mais*. Ces deux connecteurs possèdent quelques particularités qui méritent d'être explicitées plus en détail ci-dessous.

3.1.1.3.1. Le connecteur argumentatif *même*

Selon Ducrot, le connecteur *même* indique que la proposition Q est plus forte argumentativement que la proposition P, comme indiqué dans la figure I, ci-dessous, empruntée à Moeschler et Reboul (1994 : 283) :

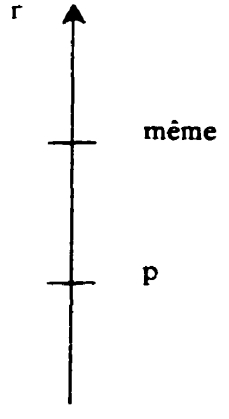


Figure I : Le schéma argumentatif de *même*

Dans une échelle de valeurs avec le morphème *même*[10] dans la phrase « *Marie est une secrétaire trilingue : elle parle anglais, allemand et même l'hébreu* », connaître l'hébreu indique une gradation qualitative, mais connaître *l'italien*, par exemple, indiquerait une gradation quantitative, parce que connaître l'italien est plus prévisible, pour nous qui sommes de langue romane, que connaître une langue sémitique.

3.1.1.3.2. Le connecteur argumentatif *mais*

La relation de force argumentative indiquée par le connecteur *mais* est de contradiction, entre la proposition P qui entraîne la conclusion r et une proposition P' qui entraîne la conclusion non r, comme le montre la figure II, ci-dessous, empruntée à Moeschler et Reboul (1994 : 283).

Figure II : Le schéma argumentatif de *mais*

10 Fauconnier (1976) critique l'emploi argumentatif du morphème ***même***. Selon lui, dans *P et même P'*, P' implique P et ce n'est pas un argument de P, c'est une information totalisant P et P', ce qu'il illustre l'exemple *"Il a la licence, le 3e cycle, le doctorat d'état, et même le certificat d'étude"* (Anscombre et Ducrot 1988 : 58). La conclusion que l'interlocuteur tire dans ce cas serait informative et non appréciative comme ce serait dans le cas de ***même*** argumentatif.

D'après Anscombre et Ducrot (1977), « *le mais français possède des propriétés syntaxiques spécifiques selon qu'il remplit la fonction PA ou la fonction SN* ». C'est ce que l'on voit dans l'exemple : « *Il est intelligent, mais PA il ne travaille pas assez* » (ib. 318). En annonçant *il est intelligent* dans un contexte spécifique, la conclusion r que l'interlocuteur tire est que l'*on va l'engager*. Le locuteur le détourne de cette conclusion en introduisant la proposition Q, *mais il ne travaille pas*, la conclusion non r étant *qu'il ne faut pas l'engager* (Anscombre et Ducrot 1977 : 29).

Le connecteur *mais* PA est l'équivalent du connecteur *pero* en espagnol et *aber* en allemand, et le connecteur *mais* SN correspond aux connecteurs *sino* en espagnol et *sondern* en allemand.

En ce qui concerne le connecteur *mais* SN, Anscombre et Ducrot (1977 : 35) postulent qu'il ne peut être que dans une structure négative, - « *la négation lexicale ne suffit pas* » - et que sa fonction est celle de rectification de la proposition P. À titre d'exemple, citons : « *Il n'est pas intelligent mais SN seulement astucieux* » (Ducrot et Vogt 1979 : 317). Ces auteurs ont vu dans le cas de *mais* SN un héritage du comparatif > *Magis* du latin. C'est l'intelligence et l'astuce qui sont mises en contraste et l'astuce l'emporte sur l'intelligence. Le fait d'être astucieux prédomine sur le fait d'être intelligent, il y a donc une gradation de valeurs, mais l'intelligence n'est pas niée. Cependant, dans «*Il ne fume pas de cigarettes, mais SN des cigares* », la proposition non P du locuteur est rectifiée par lui-même. Il y a remplacement d'un objet par un autre. L'idée n'est plus de comparaison mais de substitution d'objets.

Les auteurs précités n'affirment pas que le *mais* PA est issu du latin. Ils parlent d'une influence indirecte, bien qu'ils argumentent que le français, l'italien et le portugais utilisent largement les conjonctions adversatives *mais*, *ma*, *mas* respectivement, toutes originaires de *magis*. Ils posent comme contre-argument que même dans le groupe des langues romanes, l'espagnol utilise, comme équivalent de *mais* PA, le connecteur *pero* PA qui n'est pas issu de *magis* - bien que cette langue possède le connecteur *mas* équivalent de *sino* SN et de *pero* PA, mais son usage est désuet.

> *Es inteligente, pero no trabaja* (Anscombre et Ducrot 1977 : 28).
> 'Il est intelligent, mais il ne travaille pas'.

Le morphème *mais* PA dénote l'opposition entre un premier argument P et un deuxième argument Q. Il introduit la proposition Q qui explicite les intentions du locuteur en limitant ainsi l'extension des inférences que l'interlocuteur peut tirer de P. Donc, *l'orientation argumentative* qu'il donne est, en raison du contraste entre P (moins) et Q (plus), significative.

Anscombre et Ducrot (1977 : 28) posent que la structure négative du *mais* SN est toujours *polémique* et que l'éventuelle structure négative du *mais* PA n'est que *descriptive*. La première, qu'ils nomment aussi *négation argumentative*, appartient au locuteur qui rectifie ses mots, et la deuxième, nommée également *négation logique*, appartient au discours rapporté par celui-ci.

3.1.1.4. Discussion autour de l'ADL

Faire l'historique d'un mouvement dont les membres les plus représentatifs avouent s'être trompés dans la portée de leurs recherches n'est manifestement pas une mince tâche. En fait, Ducrot (1993 : 233) affirme :

> Nous nous sommes trompés dans la mesure où nous pensions montrer comment et pourquoi il est possible "d'argumenter" avec les mots du discours. Ce que nous avons montré en fait, selon moi, c'est qu'il est impossible d'argumenter avec ces mots, c'est que nos discours, même si souvent on les qualifie d'argumentatifs, ne correspondent à rien à de ce que l'on entend par argumentation, ou encore que l'argumentation est un mirage. Bien souvent on a remarqué que les discours concernant la vie quotidienne ne peuvent pas constituer des "démonstrations", en un sens tant soit peu logique du terme. Aristote l'a dit, en opposant à la démonstration nécessaire du syllogisme, l'argumentation incomplète et seulement probable de l'enthymème. Perelman, Grize, Eggs ont insisté sur cette idée. [...] Non seulement les mots ne permettent pas la démonstration, mais ils permettent aussi peu cette forme dégradée de la démonstration que serait l'argumentation. Celle-ci aussi n'est qu'un rêve du discours et notre théorie devrait plutôt s'appeler "théorie de la non-argumentation".

Peut-on conclure de ce discours de Ducrot qu'il fait référence à l'argumentation à visée formelle, à la démonstration de valeur universelle et applicable en toutes circonstances? Est-t-il enfin convaincu par les arguments de la *Nouvelle Rhétorique* de Perelman ou par ceux de la pragmatique cognitive? La question que nous nous posons ici, d'après sa déclaration que l'on n'argumente pas avec les *mots du discours*, est la suivante: peut-on argumenter sans mots? Certes, l'argumentation est un processus mental mais qui est représenté par des mots.

Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot sont les chercheurs les plus importants de L'École de Paris. Le courant ADL porte sur leur ouvrage *L'argumentation dans la langue* publié en 1983. Ces auteurs avouent que ce courant s'inscrit dans leur « *théorie générale de l'énonciation* ». Pour eux, l'énonciation est une « *activité langagière exercée*

par quelqu'un qui parle au moment où il parle, dans un contexte historique et événementiel déterminé qui ne se reproduit jamais d'une façon identique ». Si l'on prend pour de bon cette définition de l'énonciation, l'on comprend bien pourquoi Ducrot a mentionné plus haut que leur théorie devrait s'appeler « *théorie de la non-argumentation* », car si cette activité langagière dépend d'une situation socio-contextuelle qui ne se reproduit pas, elle ne peut pas être exclusivement du domaine de la langue puisque celle-ci est un système formalisé. En fait, Ducrot (1982) avait déjà souligné qu'il ne pouvait pas *démontrer* pourquoi certains connecteurs *argumentatifs* pouvaient être employés dans des énoncés non argumentatifs. Par exemple, si quelqu'un lui demandait si le train était en gare, il pouvait bien dire « *Oui il est encore(déjà) là* » sans pour autant vouloir dire autre chose que cela. À notre sens, ce qui manquait dans cette occurrence, c'était un contexte plus étendu qui permettrait de savoir si la demande du passant est liée à un vouloir prendre le train, ou à une autre motivation quelconque. En fait, Moeschler (1996 : 39) affirme : « *la théorie topique de l'argumentation est une théorie non contextuelle* ».

La théorie d'Anscombre et Ducrot a progressivement évolué, tout d'abord en raison des modifications apportées par ses penseurs principaux au fil des découvertes et également, sous l'effet de la pression des nombreuses critiques qui sont venues de l'extérieur. Anscombre (1995 a) admet que la théorie des topoï n'appartient pas exclusivement au domaine de la linguistique, et la notion de polyphonie est remise en cause surtout quant à la question du discours rapporté au style indirect libre[11]. Ducrot (1995) admet que les noms et les verbes peuvent être décrits comme des « *paquets de*

11 Banfield (1982) affirme que le discours rapporté indirect libre appartient au discours narratif, donc il n'est pas communicatif.

topoï», et qu'ils peuvent être employés avec plus au moins de force selon certains types de discours. Dans l'article de 1995, il les nomme de MD (modificateurs déréalisants) ou MR (modificateurs réalisants) selon le cas.

Enfin, la théorie de l'énonciation d'Anscombre et Ducrot, en portant essentiellement sur la description des constituants du *discours idéal*, ne s'est pas intéressée à la macro-structure du discours ni aux analyses de textes authentiques (Roulet *et al.* 1987).

3.2. L'école de Genève

3.2.1. L'argumentation dans le discours authentique

L'école de Genève, selon Eddy Roulet *et al.* (1987), résulte de la convergence de plusieurs courants dont le premier est celui de Bakhtine qui dès 1929 s'est présenté comme en réaction contre le structuralisme saussurien. L'oeuvre de Bakhtine, redécouverte en Europe (1977, 1978), défend l'idée que l'objet de la linguistique est « *le discours en tant qu'interaction verbale* », et en introduisant les concepts de dialogisme et de polyphonie a fait éclater le principe d'unicité du sujet parlant. Le deuxième courant dont est issue l'École de Genève est né aux États-Unis sous l'influence de l'anthropologue et linguiste Sapir (1968) : la théorie tagmémique de Pike (1967), qui rejoint celle de Bakhtine et introduit le concept de structure hiérarchique. Cette théorie vise à intégrer « *l'étude du*

langage (langue et discours) dans une théorie unifiée de la structure du comportement humain » (Roulet *et al.* 1987 : 2). Le troisième courant est basé sur les travaux des actes illocutoires et de l'implicite des philosophes anglo-saxons Austin (1970), Searle (1972, 1982) et Grice (1979). Un autre courant est issu des travaux des sociologues anglo-saxons Goffman (1973, 1981), Sacks et Schegloff (1979) portant sur l'interaction en face à face lors de la communication. Le cinquième comprend les analyses de conversations authentiques intégrées à l'approche des philosophes du langage et des sociologues. Enfin, le dernier courant est la théorie de l'énonciation d'Anscombre et Ducrot à laquelle les chercheurs de l'École de Genève sont étroitement liés. En fait, ce que ces deux courants ont en commun, c'est l'étude des connecteurs pragmatiques.

L'École de Genève étant constituée de plusieurs courants idéologiques, elle regroupe un grand nombre de chercheurs dont les plus importants sont Eddy Roulet, Jacques Moeschler, Antoine Auchlin, Christian Rubattel et Inge Egner (Moeschler 1996: 175). Cette École se caractérise par l'analyse des discours authentiques, c'est-à-dire des discours produits dans des situations quotidiennes comme des achats de livres, des appels téléphoniques, des débats parlementaires, des entretiens à la radio, à la télévision et dans la presse, et des textes littéraires. Roulet *et al.* (1987), Roulet (1997) soulignent qu'ils ont choisi travailler avec des discours complets et authentiques (*qui ne sont pas fabriqués dans le cadre d'une description de linguiste*) et qu'ils tentent d'intégrer les différentes approches pragmatiques mentionnées plus haut. Ils considèrent le discours « *comme une négociation qui permet de mieux en saisir la structure et le fonctionnement* ».

3.2.1.1. Le concept de négociation

Selon Bakhtine (1977 : 123), « *le discours est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés* ». Pour lui, ce caractère interactionnel se manifeste en toutes les expressions langagières, même dans des textes dits monologiques, car le texte monologique « *répond à quelques chose, il réfute, il confirme, il anticipe sur les réponses et objections potentielles, cherche un soutien etc* » (ib. 136).

Pour Roulet *et al.* (1987), l'idée d'interaction du discours n'est pas suffisante pour le définir, il faut le considérer comme une « *négociation* ». Le terme négociation est défini d'après les dictionnaires comme « *une discussion entre interlocuteurs pour aboutir à un accord* ». Elle comprend des phases. D'abord, la phase *initiative* de la part du locuteur qui appelle une autre *réactive* de la part de l'interlocuteur. Si la réaction de l'interlocuteur est satisfaisante, le locuteur manifeste son accord en clôturant *la négociation*. Cependant, si la réaction de l'interlocuteur ne correspond pas à ses expectatives, le locuteur va relancer ou reformuler son initiative jusqu'à ce qu'ils soient d'accord et qu'ils aient atteint la phase de *complétude interactionnelle*. Dans le déroulement de cette négociation, les négociateurs vont se servir de certaines marques linguistiques, en particulier des connecteurs pragmatiques qui sont exposés plus bas.

3.2.1.2. Les marques linguistiques du discours

Le terme central du modèle genevois est l'articulation du discours, c'est-à-dire les modes (*illocutoire et interactif*) et les marques linguistiques qui permettent l'organisation du discours. Cette approche, qui tout au moins au début portait sur les principes de la pragmatique intégrée, classe le discours en *acte, intervention et échange,* et en distingue ses constituants principal et subordonnés. Les marques linguistiques sont constituées surtout par des morphèmes qui identifient un constituant comme principal ou subordonné dans l'énoncé en déterminant son orientation argumentative.

Ces morphèmes linguistiques sont divisés en « *opérateurs* », qui portent sur *des mots ou sur des entités de l'ordre de la phrase*, et en « *connecteurs* », qui articulent les constituants du discours. Ils sont classés par Roulet *et al.* (1987) en 3 catégories : « *les marqueurs de fonction illocutionnaire, les marqueurs de fonction interactive et les marqueurs de structuration de la conversation* ». Les premiers, tels que *s'il vous plaît*, ou *je vous réponds,* sont intégrés dans l'acte directeur du discours. *Les marqueurs de structuration de la conversation* (MSC) indiquent la portée de l'articulation, si elle est locale ou globale, rétroactive (*oui mais, non mais*) ou proactive (*ben, alors*). Ils sont appelés *marqueurs métadiscursifs*. Les connecteurs pragmatiques de *fonction interactive* sont divisés en connecteurs argumentatifs, consécutifs, contre-argumentatifs et réévaluatifs, lesquels sont classés selon les catégories grammaticales suivantes :

1. conjonctions de coordination (mais, or, car);
2. conjonctions de subordination (parce que, puisque, bien que);
3. adverbes (finalement, enfin, certes, donc);
4. syntagmes prépositionnels (en effet, au fond);
5. syntagmes nominaux (somme toute, tout compte fait) (ib. 114).

Les connecteurs pragmatiques issus de diverses catégories grammaticales appartiennent à un seul type sémantique, car ils sont *simultanément* modificateur et anaphorique (Roulet *et al.* 1987 : 126). Ils introduisent un acte subordonné qui peut bien être une proposition indépendante, une proposition coordonnée ou une subordonnée, tel comme démontré dans le modèle, ci-dessous, empruntés à Roulet *et al.* (1987 : 113).

(1) Il fera beau : (en effet) il n'y a pas de nuages.
(2) Il fera beau, car il n'y a pas de nuages.
(2) Il fera beau, puisqu'il n'y a pas de nuages.

3.2.1.3. Discussion autour du *modèle genevois*

Selon Luscher (1994 : 186), le *modèle genevois* oscille entre l'approche de la pragmatique intégrée et de la pragmatique cognitive. Au moins, à leur début autour des années 1980, les travaux des linguistes de cette École portaient essentiellement sur le modèle de *l'argumentation dans la langue* centré dans l'approche de la pragmatique intégrée. Cependant, à partir des années 1990, le *modèle genevois* adopte une approche dynamique en couplant[12] les deux types pragmatiques. Roulet (1991 : 54) avoue que les

12 Roulet *et al.* (1987 : 12) *dans le sens dynamique indiqué par LEXIS : "mode d'association de générateurs, de récepteurs ou de résistances".*

études faites en s'occupant principalement de la conception argumentative des connecteurs pragmatiques ont négligé les dimensions « *thématique, anaphorique, compositionnelle, autotélique, proxémique, interactionnelle, sociale, référentielle et psychologique du discours* ». Alors, il propose une approche modulaire qui vise à intégrer les dimensions non linguistiques à celles de la linguistique. Pour lui, le discours est composé de trois aspects : le linguistique, le textuel et le situationnel. L'aspect linguistique comprend les modules phonologique, lexical, sémantique, regroupés sous l'étiquette module **syntaxique**. L'aspect textuel contient 5 modules (relationnel, énonciatif, périodique, informationnel, compositionnel) regroupés sous l'étiquette module **hiérarchique**. L'aspect situationnel, étiqueté **référentiel**, comprend les modules interactionnel et psychologique.

Moeschler et Luscher, deux des linguistes les plus représentatifs de l'École de Genève adoptent ouvertement la théorie de la pragmatique de la pertinence. Luscher dit (1994 : 186) « *Nous faisons nôtre la thèse de Sperber et Wilson (1989) selon laquelle "l'interprétation d'un énoncé est sous-déterminée linguistiquement"* ». Ceci dit, pour interpréter, il faut recourir aussi bien aux informations extra-linguistiques que linguistiques.

4. LES THÉORIES INTERPRÉTATIVES DE LA TRADUCTION

4.1. Les notions d'interprétation

L'interprétation, entendue au sens le plus large, apparaît avec l'émergence de l'homme. Pour survivre, l'homme a développé l'aptitude à comprendre, c'est-à-dire la capacité de donner du sens et de la signification aux informations perçues dans son environnement. Entendu dans un sens plus étroit, il s'agit du processus utilisé par le traducteur pour *interpréter* le message du texte de la langue de départ, pour ensuite le restituer dans la langue d'arrivée (Gémar 1995 a).

Lorsqu'on parle de l'interprétation dans le domaine de la traductologie, le sens le plus fréquent qui nous vient à l'esprit est celui de la communication orale. Quelqu'un parle dans une langue étrangère et l'interprète dit « *la même chose* » dans la langue de l'auditeur. Cependant, ce n'est pas que dans ce sens que l'on trouve la notion d'interprétation dans la documentation disponible. D'après les définitions proposées par Gémar (1995 a : 232) :

> Interprétation 1. Démarche naturelle de l'être humain visant à (re)trouver d'abord le sens à attribuer à un mot, à un terme, à une expression ou à un texte et, finalement, sa signification dans le contexte de communication mis en scène.
>
> Interprétation 2. Action de l'interprète qui traduit oralement un énoncé d'une langue dans une autre pour permettre la communication entre personnes de langue différente.

Cette dernière peut être consécutive ou simultanée. Dans la présente étude, il sera question de l'interprétation dans le sens 1 de Gémar (1995 a), mais comprenant deux démarches. La première consiste en l'appréhension *du vouloir dire* de l'auteur dans une langue étrangère, et la seconde est *l'avoir compris* du traducteur dans une deuxième langue, ce qui nous permet de dire qu'il s'agit également de l'interprétation 2, mais en rapport avec le discours écrit.

De nombreux chercheurs, dont Danica Seleskovitch et Marianne Lederer (1993), Jean-Claude Gémar (1995 a. b), Edward Balcerzan (1970), Josef Čermák (1970), présentent l'interprétation comme la base de la traduction. Pour pénétrer dans un texte, pour atteindre son « *essence* », le traducteur doit l'interpréter. Henri Meschonic affirme que « *pour comprendre, il faut interpréter et [...] pour traduire [...] il faut d'abord avoir compris et donc [...] la traduction est nécessairement une interprétation* » (Gémar 1995 a :151). Pour Roland Barthes (1964 a), l'interprétation comprend deux *opérations* : l'une de décomposition du message du texte original, et l'autre de sa recomposition dans le texte traduit. Seleskovitch et Lederer (1993) en proposent trois : *la compréhension d'un sens*, la *deverbalisation* (*oublier les mots et les phrases qui ont fait naître le sens*) et *l'expression de ce sens* dans un autre code linguistique.

L'interprétation comprend les niveaux linguistique et stylistique. Le niveau linguistique concerne tant les oeuvres non artistiques qu'artistiques, et le niveau stylistique concerne surtout les oeuvres littéraires (Balcerzan 1970). L'interprétation d'une oeuvre artistique est dite **ouverte** car elle peut avoir plusieurs versions dans l'économie desquelles

le « *savoir-faire* » et le talent du traducteur comptent autant que ceux de l'écrivain. L'interprétation d'un texte non littéraire est **fermée**, c'est-à-dire qu'elle ne peut avoir qu'une version, par exemple, un contrat doit avoir une seule interprétation. Pour ce qui est des ouvrages non littéraires, Gémar (1995 a), Berman (1984) les qualifient d'ouvrages du « *langage de nature* », et ils désignent les ouvrages littéraires comme étant ceux du «*langage d'art* ». Ces derniers seul l'homme est capable, et les premiers sont susceptibles d'être traduits par des machines de plus en plus sophistiquées.

L'interprétation varie en fonction de différentes variables allant de la lecture informative à la lecture d'un texte de connaissance et à la lecture de décryptage etc. L'interprète de conférence, par exemple, ne réagit pas de la même façon qu'un traducteur ou un ethnologue. C'est la même opération qui est en cause, mais à des profondeurs fort variables. Selon Gémar (1995 a), l'acte d'interpréter du lecteur / traducteur est unique, comparable au code génétique de chaque individu. Si la pensée est d'origine biologique, ce que les recherches prouvent - donc vérifiable scientifiquement - le raisonnement qui conduit à l'interprétation du sens est un fait de culture, il dépend des connaissances du monde, du bagage de chacun. Donc, l'homme, pour comprendre, fait appel à la fois à la science et à la culture (Gémar 1995 a). Pour Chaim Perelman (1977 : 56) l'interprétation multiple serait la règle dans les langues, et celle-ci ne serait pas seulement que sélective mais pourrait créer de significations *dans un contexte nouveau, dans une théorie nouvelle*. Seleskovitch et Lederer (1993) affirment que le traducteur *interprète le vouloir dire de l'auteur* en restituant le sens, cependant les interprétations multiples appartiennent au *lecteur final*. Pour Lederer (1987), Gutt (1991), le texte traduit doit éveiller chez son

lecteur la même « *ressemblance interprétative* » que le texte original éveille chez son lecteur.

4.2. La deverbalisation selon Seleskovitch et Lederer

Pour ces auteures, la traduction interprétative ne tient pas compte seulement de l'aspect linguistique du discours, mais également du non linguistique. Ce sont les connaissances du sujet emmagasinées dans la mémoire du traducteur, et ajoutées à celles apportées par la perception des informations nouvelles du discours, qui rendent possible la compréhension *du vouloir dire de l'auteur*. La *déverbalisation* est donc cette étape de *synthèse des éléments sensitifs et des éléments cognitifs en présence* du discours dans la langue L1, puis la *ré-verbalisation* du sens dégagé dans la langue L2. Elles comparent ce processus au changement des vêtements, le corps serait le message, et les codes linguistiques différents seraient les vêtements d'avant et d'après les changements. Le concept de la déverbalisation est issu de la pratique de ces auteures comme interprètes de conférence. Elles ont remarqué que l'interprète ne retient en mémoire que sept ou huit mots entendus pendant quelques secondes avant de les intégrer aux informations déjà reçues. Ce qui facilite la déverbalisation. Cependant, chez le traducteur, la mémoire visuelle persiste plus longtemps, ce qui rend plus difficile le processus de déverbalisation.

4.3. Le rapport entre interprétation et pertinence

L'étude de la traduction, visant à lui fournir une théorie et une méthode, prend son essor à partir des années cinquante. Plusieurs approches visant à l'optimaliser sont apparues dès lors, telles que les courants contrastif (Vinay et Darbelnet 1971), linguistique (Catford 1965, Nida et Taber 1969, Mounin 1963), fonctionnel (House 1977, Reis et Vermeer 1996), de l'analyse textuelle (Nord 1991), intégratif (Snell-Hornby 1988), psycholinguistique (Bell 1991) et, tout dernièrement, la théorie interprétative de la traduction (Seleskovicth et Lederer 1993, Gutt 1991, Gémar 1995 a b). Ce dernier auteur évite de parler d'une théorie de l'interprétation, car pour lui, toute théorie suppose des hypothèses vérifiées, et la preuve scientifique en traduction n'est pas encore possible. La traduction est de nature anthropologique, c'est un acte unique et individuel, elle se situe entre la connaissance et l'épistémologie.

La théorie interprétative de la traduction tient compte le traducteur étant le récepteur premier du message, puis celui-ci devient l'énonciateur du *même* message dans une autre langue. La question de la réception du message est le point en commun entre cette théorie et celle de la pertinence qui nous présentons ci-dessous.

4.4. Historique de la théorie de la pertinence

La théorie de la pertinence est née vers le milieu des années quatre- vingts, elle est issue des courants génératif de Noam Chomsky (1969), interprétatif de Henri Paul Grice

(1979), et cognitif de Jerry Fodor (1986). Ce dernier courant constitue la théorie *de la modularité de l'esprit*. L'approche interprétative de Grice consiste en la distinction entre le sens littéral et le sens inféré de l'énoncé, celui-ci pouvant être d'ordre conventionnel ou conversationnel. L'implicature conventionnelle concerne le domaine de la sémantique, et l'implicature conversationnelle appartient au domaine de la pragmatique. L'implicature conversationnelle porte sur le principe de coopération entre les interlocuteurs et sur des maximes de conversation. L'approche générative a été présentée en grandes lignes dans le chapitre 1, section 1. Ce qui rapproche la théorie de la pertinence du courant génératif, c'est le principe fondamental de ce dernier, selon lequel le langage est constitué d'une *forme logique* et d'une *forme phonologique*. La forme logique est constituée d'une séquence structurée de concepts qui se trouvent emmagasinés dans la mémoire de l'individu. La forme phonologique est constituée d'une suite de sons organisés formant le mot, puis d'une suite de mots constituant la proposition ou forme propositionnelle selon les termes de cette approche.

La notion fondamentale de la théorie de la pertinence est que le locuteur produit un énoncé qui est socio-contextuellement pertinent, c'est-à-dire qu'il cherche à obtenir «*le maximum d'effets contextuels avec le moins d'efforts cognitifs* ». Donc le récepteur *interprète* cet énoncé comme étant les meilleures informations fournies de la part du locuteur. Par exemple, dans le modèle emprunté à Moeschler et Reboul (1994 : 147), le simple énoncé : « *La petite brise la glace* », hors de tout contexte linguistique ou situationnel, est ambigu. Il peut signifier soit « *La petite fille brise la glace* », où brise est un SV, soit « *La petite brise lui donne froid* », où brise est donc un SN. Cependant, dans un contexte linguistique suffisant tel que « *Regarde Françoise : elle n'est pas faite pour*

la campagne. La petite brise la glace » (ib. 147), il n'y aurait pas d'ambiguïté, car le contexte linguistique permet de conclure que'il s'agit bien du SN brise.

Cette approche diffère de celles des implicatures de Grice (1979) dont les partenaires de la communication *coopèrent* car, pour Sperber et Wilson (1989), les êtres humains cherchent à être *pertinents* tant dans la communication verbale que non verbale.

Sperber et Wilson (1989) posent que pour interpréter un énoncé, trois opérations sont nécessaires de la part du destinataire : *la transduction, le décodage linguistique et le traitement central du concept.* L'étape de la transduction consiste en la perception des stimuli linguistiques, en général sonores ou visuels. Le décodage linguistique consiste en l'identification des ces stimuli, et le traitement central du concept consiste en l'agencement des ces stimuli nouveaux avec ceux déjà stockés dans la mémoire de l'individu.

La théorie de la pertinence divise les chercheurs. D'un côté, il y a ceux qui la trouvent réductionniste, et qui pensent qu'elle n'offre pas de descriptions détaillées des phénomènes linguistiques observés lors la communication. De l'autre côté, il y a ceux, tels que Nølke (1994 : 52) trouve qu'elle est ce qu'il y a de « *plus développé pour une théorie de l'interprétation linguistique* ». Moeschler (1989 : 109) la considère comme « *une théorie générale de l'interprétation et de la conversation* ».

4.5. La formule d'une interprétation adéquate

Dans le premier volume de son ouvrage *Traduire ou l'art d'interpréter* - principes - Gémar (1995 a) présente « *une méthode d'auto-apprentissage ou de perfectionnement pour le traducteur* ». Cette méthode comprend cinq niveaux d'interprétation, lesquels permettent d'aborder objectivement le texte à traduire.

4.5.1. *De la sémantique*

Le traducteur doit entamer le processus d'interprétation par une « *lecture en profondeur* » du texte à traduire, ce qui lui permet de reconnaître les niveaux de sens, allant du moins profond au plus profond, et ainsi d'aboutir à la « *signification fine* » - une sorte de « *puzzle* » du sens. Pour Gémar (1995 a) le lecteur « *profane* » a une compréhension approximative du texte, et le « *spécialiste* » doit avoir une compréhension fine, profonde du texte à traduire. La signification est le stade final de l'interprétation, et le sens comprend trois niveaux. Le *sens universel* que nous apportent nos organes sensitifs comme la vision, l'odorat, l'ouïe, etc; *le sens des connaissances préalables*, donc le bagage de chacun ces deux seraient extra-linguistiques et le sens linguistique ou *sens particulier* porté par les *prédicats libre et lié*. Pour Gémar (1995 a) le sens du prédicat libre est *objectif* et répertorié dans les dictionnaires, le sens lié est *subjectif* et dépendant de l'environnement linguistique et situationnel dans lequel il se trouve.

Dans l'extrait ci-dessous, on peut voir que le *spécialiste* traduit *le vouloir dire de l'auteur*. L'opposition de sens entre les verbes *ser* et *estar* en portugais n'est souvent pas perceptible, même pour un lecteur autochtone.

"Você é triste, Bié?"
"Sô não, só tô" (Jorge Amado1958 : 434).

La réplique du personnage a été traduite par :

"je ne suis pas triste de nature, c'est un état passager".

Le traducteur a dû faire une paraphrase pour rendre en français ce passage, puisque sa langue ne dispose pas de deux verbes pour exprimer le sens voulu par l'auteur, qui est celui d'un état d'esprit permanent opposé au momentané. Amado, en employant les verbes *ser* et *estar* en portugais, a voulu dire que la tristesse qu'éprouvait son personnage n'était qu'éphémère. Le sens en a été restitué, mais le niveau du registre linguistique a disparu, et dans ce passage, le lecteur français ne peut pas apercevoir que ce langage révèle «*l'usure phonétique* » (Teyssier 1976 : 187).

4.5.2. *De la syntaxe*

Le traducteur compare les structures syntaxiques de sa langue avec celles de la langue étrangère. Il découvre ainsi la cohérence et la cohésion du texte à traduire, ce qui lui permet d'atteindre, de façon plus rassurante, le sens. La cohésion est la *continuité*

sémantique portée par les moyens linguistiques qui composent une phrase, un paragraphe, un texte, et la cohérence est « *également la continuité sémantique, mais plus globale, par-delà ses éléments (lexicaux) constitutifs* » (Gémar 1995 a : 208).

Prenons cet extrait pour illustrer cet aspect du plan de Gémar (1995 a b).

"Il s'est fait connaître et il m'a dit : Je vous connais depuis toujours (Duras 1984 : 9)".

Cet extrait a été rendu en portugais par

"Apresentou-se e disse : Eu a conheço há muito, muito tempo."

La structure syntaxique constituée par les syntagmes nominaux sujet (SN), les syntagmes verbaux (SV) et les syntagmes nominaux compléments (SN) des deux premières propositions de la langue de départ se traduit par SV SN et SV respectivement en portugais. Car cette langue admet dans certains cas des SN sujet ou SN complément nuls au niveau des catégories (lexique) mais qui sont entendus au niveau fonctionnel (sémantique).

La répétition de l'adverbe *muito, muito* nous renvoie aux niveaux de la sémantique et de la stylistique (la répétition est un choix du traducteur). Le traducteur a fait appel aussi à la grammaire du texte pour décider s'il s'agissait d'un pronom indéfini ou d'un adverbe [há muito, muito tempo].

4.5.3. *De la grammaire du texte*

Le traducteur doit identifier les éléments constitutifs de la phrase, les accords du nom et du verbe, les temps verbaux, etc. Ce qui lui permet d'affiner le sens du texte à traduire. Pour Gémar (1995 a) la restitution de la *grammaire* dépend surtout du contexte, mais il n'est pas rare que la grammaire de la langue d'arrivée dicte les règles. Le système verbal d'une langue ne correspond pas exactement à celui d'une autre, et parfois la grammaire peut varier dans la même langue, par exemple, l'espagnol d'Espagne et de l'Amérique Latine, ou l'anglais américain et l'anglais britannique, etc.

Par exemple, dans un passage où la langue française emploie le verbe au futur, la portugaise l'utilise au conditionnel.

> "Jorge *quitta* Isabel à midi : il ne la *reverra* plus jamais",

l'équivalent en portugais est :

> "Jorge ***deixou***[13] Isabel ao meio dia: nunca mais a ***tornaria*** a ver" (Teyssier 1976 : 205).

Ou encore, comme dans l'exemple ci-dessus, le traducteur doit identifier l'accord du pronom personnel complément avec la personne à laquelle il fait référence ainsi que de

---

13 Les gras et les italiques sont de Teyssier.

distinguer l'article défini du pronom personnel de troisième personne [la]. En portugais, le traducteur doit faire appel à ses connaissances de grammaire pour distinguer l'article, le pronom et la préposition [a]. La place occupée par ces éléments dans la phrase peut être un indice de sa catégorie grammaticale. Voilà un des motifs pour lesquels Gémar (1995 b) a préféré joindre ce niveau à celui de la syntaxe.

4.5.4. *Du mot au terme*

La comparaison des termes dans les deux langues est aussi une des conditions de réussite de l'interprétation du texte. Le terme[14] est le mot qui, selon le contexte où il se trouve, a des notions de portée différentes (Gémar 1995 a). La phrase est constituée d'une suite de mots qui appartient aux différentes catégories grammaticales, teis que le substantif, l'article, l'adjectif, le verbe, etc. Pour un « *profane* », un mot simple comme «*river* » en anglais n'évoque qu'un cours d'eau, une rivière, mais pour un « *spécialiste* » il peut évoquer d'autres notions, par exemple, pour un géographe, *« s'il est navigable ou non, son débit et profondeur* » etc, pour un juriste, par exemple, il peut évoquer la question «*frontalière, la propriété des rives* », etc (Gémar 1995 a : 196). Cet auteur affirme que les mots, termes ou expressions peuvent dissimuler des aspects et des notions difficiles à traduire.

---

14 Le terme peut être constitué d'un mot simple, des mots composés ou encore d'expressions complexes, par exemple, « le vouloir dire de l'auteur ». En terminologie, il est l'unité signifiante chargée d'un sens technique attachée à un domaine spécialisé (Gémar 1995 b : 103).

Par exemple, Balcerzan (1970 : 8) cite une difficulté pour traduire en polonais certains termes de l'espagnol comme *mariposas* et *jacarandá* de l'oeuvre le *Canto general* de Pablo Neruda. Lorsque l'auteur écrit « *jacarandá* » et « *las mariposas de Muzo* », il a en tête les bleus papillons et l'arbre couvert de fleurs violettes, car « *ces couleurs sont renfermées dans les termes mêmes et appartiennent au monde réel de l'auteur* ». Cependant, le traducteur polonais, pour restituer ces images dans sa langue, doit expliquer « *les bleus papillons de Muzo* » et « *l'arbre violet de jacarandá* » puisque la portée de sens de ces termes n'est pas identique dans ces deux langues.

4.5.5. *Du style, de la forme et du sens*

Selon Gémar (1995 a), l'auteur vise « *certains effets* » par son style et celui-ci est porteur « *des significations* ». La stylistique permet d'identifier le « *ton* » du discours. C'est le niveau le plus fin de l'acte interprétatif, lequel permet au traducteur de faire une auto-évaluation et de juger si sa compétence et sa performance sont « *à la hauteur du texte de départ* » (ib. 198).

La question du style s'avère délicate du moment que l'on admet que le style de l'auteur est significatif, donc à restituer. Alors, comment le faire sans tomber dans la traduction littérale, en reproduisant dans la langue d'arrivée des « *effets stylistiques* » équivalents avec les moyens et les ressources de la langue d'arrivée. Comment "effacer" le style du traducteur? Est-ce que le traducteur suit toujours le style de l'auteur? La

longueur des phrases serait une des marques du style de l'auteur. Le choix de la structure passive en serait une également. Ce qui amène Gémar (1995 b) à constater que le style peut aussi être une composante de la syntaxe.

Prenons, pour illustrer ce plan de l'interprétation au niveau *"De la forme"*, un exemple extrait de l'article de Mario Laranjeira paru dans *Meta* (1996 : 221) où l'auteur propose une traduction qui restitue l'information portée par la forme du mot.

> Mea culpa
> C'est ma très grave faute d'orthographe
> Voilà comme j'écris
> Giraffe (Prévert 1985 : 38-39).

traduit par

> [...] Minha máxima culpa em ortografia
> Veja como escrevi
> Bassia.

Le traducteur n'a pas restitué le terme *girafe* par l'équivalent linguistique *girafa*, car ce terme ne rime pas avec le terme *ortografia* en portugais. Le terme *bacia* (cuvette) rime avec *ortografia*. En écrivant *bassia* avec deux s, le traducteur fait la même "erreur" orthographique de Prévert qui écrit girafe avec deux f.

Cependant, nous avons l'intuition que la restitution *du style, de la forme et du sens* ne serait pas toujours possible, tout au moins dans le même contexte que celui de

l'original. Elle peut avoir lieu ailleurs, et dans ce cas, il s'agirait d'une compensation[15]. Nous avons signalé dans la section 4.5.1. l'impossibilité de la langue française de restituer, par exemple, « *l'usure phonétique* » dans le cas de « *sô não, só tô* ». Outre la nuance de sens entre les verbes *ser* et *estar* signalée ci-dessus, rien que dans ces quatre mots, il y a d'autres *informations* que le traducteur ne doit pas ignorer. L'opposition phonétique entre *sou* /sô/ - son fermé accentué par l'usure de la voyelle haute /u/- et le son ouvert /só/ de l'adverbe *só*, et de l'assonance entre les SV *sou* /sô/ et *estou* /tô/, ce dernier résultant également de *l'usure phonétique* des sons non toniques /is/ et /u/.

4.6. L'application des niveaux d'interprétation du texte

Dans le deuxième volume de l'ouvrage *Traduire ou l'art d'interpréter*, sous titré - *applications* -, que nous classons (1995 b), Gémar réduit en trois les cinq étapes proposées dans le premier livre sous titré - *principes* - étiqueté (1995 a). Certainement, d'autres raisons que celle d'éviter la querelle entre linguistes et grammairiens, qui n'acceptent pas la primauté de la grammaire sur la syntaxe et vice-versa, l'ont motivé à faire des remaniements. Dans ce deuxième volume, il propose une analyse des aspects suivants, dans cet ordre suivant : a) *de la syntaxe b) de la stylistique, et c) de la sémantique*. Les premier et dernier (a) et (c) sont ceux dits *obligatoires* dans la langue (Hagège 1985), et le deuxième (b) comprenant les aspects extra-linguistiques dits *facultatifs*, mais imposés par

---

15 Selon Balcerzan (1970), les 4 procédés de traduction sont 1) la réduction, 2) le supplément, 3) l'inversion, 4) l'équivalence. Pour Reiss et Vermeer (1996), la compensation est une « *une équivalence deplacée* ».

des contraintes multiples, comme les choix de l'auteur, son intention, la situation et le contexte, les *connaissances encyclopédiques* du lecteur etc. En fait, ces trois étapes sont plus opérationnelles que les cinq proposées dans le premier volume. Dans un contexte où les fusions de divers ordres se multiplient en linguistique contemporaine, Gémar (1995 a, b) lui aussi a fusionné les niveaux *de la grammaire et de la syntaxe.* Bien que Gémar (1995 b) ait traité le niveau du lexique dans un chapitre spécifique pour mettre en relief le vocabulaire spécialisé du droit, nous l'englobons dans *le niveau de la sémantique*, d'abord parce qu'il ne le cite pas comme un niveau indépendant des autres dans le deuxième livre, donc il l'a intégré quelque part et aussi parce que nous sommes d'accord avec de nombreux chercheurs qui postulent que le mot est la plus petite unité de sens. En fait, Gémar (1995 b) affirme :

> Le langage de droit posséderait au moins trois aspects fondamentaux : un lexique, une syntaxe et une sémantique, ou encore, selon le point de vue (linguistique, sociologique, communicatif, sémiotique, philosophique, littéraire, etc) une « pragmatique » soit l'étude du langage par l'usage qui en est fait, autrement dit, des phénomènes énonciatifs (ib. 93).

Et il ajoute :

> Tout texte comporte des aspects syntaxiques, stylistiques, et, à l'évidence, sémantiques, puisqu'il est porteur de sens (ib. 110).

Ces étapes nous permettent de regarder le texte sous des angles différents. Bien que Gémar (1995 a : 187) envisage son plan d'interprétation comme un *modèle d'auto-apprentissage et d'auto-perfectionnement* pour le traducteur, nous croyons, et d'ailleurs lui-même l'affirme, que son plan est *une méthode d'interprétation du texte* (1995 b : 163), et qu'il peut être donc applicable à la traductologie, voire à tous genres de textes écrits. En

fait, dans la deuxième partie du deuxième volume de son ouvrage cité ci-dessus, il traite de l'interaction du langage et du discours juridique.

A) *Aspects de la syntaxe*

Gémar (1995 b :110) affirme que « *la syntaxe au sens formel du terme, désignera l'examen de la relation entre mots ou groupes de mots* ». Il trouve convenable d'intégrer la grammaire à la syntaxe pour éviter la polémique entre les linguistes et les grammairiens : si la grammaire fait partie de la syntaxe ou si la syntaxe fait partie de la grammaire. Il dit qu'il partage l'opinion d'Hagège (1985 : 208), lorsque celui-ci dit que « *la grammaire est ce qui est jugé obligatoire dans une langue donnée* [...] ». Gémar (1995 a) suggère au traducteur de commencer son analyse du texte à traduire par la syntaxe, car celle-ci lui permet de saisir la macrostructure du texte[16], et la grammaire sa microstructure. En comparant les structures syntaxiques de sa langue avec celles de la langue étrangère, le traducteur décèle la cohérence et la cohésion du texte. Par exemple, la position classique des syntagmes S (sujet), V (verbe), O (objet) de la phrase française n'est pas toujours respectée dans le discours juridique. Le verbe peut être antéposé au sujet, ou rejeté ou postposé au complément. L'ordre des propositions peut varier aussi, et les circonstantielles peuvent parfois précéder la proposition principale. Parfois les énumérations de lois et des contrats peuvent être dans une seule phrase contenant plusieurs lignes et même des pages. Cependant, Gémar (1995 b) souligne que la longueur des phrases et les variations de la

16 Le sens donné ici par ce terme de macrostructure porte sur le contexte global de la phrase et n'est pas équivalent à son acception usuelle dans les travaux en analyse du discours (Van Dijk et Kintch 1983) où il fait référence à la représentation sémantique du texte.

structure syntaxique ne sont pas exclusives au discours juridique. Les phrases longues de Marcel Proust sont remarquables. Roland Barthes (1964), dans le premier chapitre du texte "Éléments de sémiologie", duquel nous analysons quelques extraits dans le chapitre troisième de cette thèse, présente des phrases longues ayant en moyenne 58 mots, et un nombre maximal de 262 mots, selon les données fournies par le logiciel *word perfect corel 8*. D'autres marques d'ordre syntaxique soulignées par Gémar (1995 b) sont l'emploi de la forme passive et des « *mots actes* », dont *les performatifs (avouer, donner pouvoir, jurer, etc), les constatifs (élire domicile, se porter garant, adjuger, etc) et les déclaratifs (abroger, adopter, promulguer, sanctionner, etc*). Le « ton » neutre du discours juridique se caractérise par l'emploi du pronom personnel [il] et par l'emploi des indéfinis *quiconque, nul, toute personne*, etc, et par l'emploi des structures négatives et des marques verbales exprimant l'obligation, l'interdiction, la permission, etc.

Gémar (1995 b) démontre bien la difficulté de séparer ce qui est d'ordre grammatical de ce qui est d'ordre syntaxique, par exemple, pour traduire l'auxiliaire anglais *shall* dans des textes juridiques. D'après la grammaire anglaise, l'auxiliaire *shall* indique le futur. Cependant, en français comme en anglais, l'un des principes de la loi est qu'elle *parle au présent*. C'est ce qu'illustre l'exemple suivant :

> *This Act **shall** apply*[17].
> La présente loi **s'applique** [et non : « s'appliquera » ou « doit s'appliquer » (ib. 111).

17 Les gras et italiques sont de Gémar (1995 b : 111).

Le problème n'est pas seulement de savoir quelle est la valeur de *shall* dans le texte de départ TD; mais également de savoir par quel temps et mode il doit être traduit dans le texte d'arrivée TA. En plus, il est problématique aussi aux niveaux de la stylistique et de la sémantique. Gémar (1995 b) trouve que « *seules la comparaison et l'analyse des servitudes linguistiques autant que juridiques entre les deux langues* » rendent possible une traduction adéquate. Ce qui nous amène à entendre dans ces mots les indices d'une théorie pragmatique dont l'usage et la pertinence en sont les fondements.

B) Aspects de la stylistique

Pour Gémar (1995 b) le style appartient à la fois à la syntaxe et à la stylistique. Cette dernière consiste, « *au sens propre du terme, en l'étude du style* ». Il postule que l'auteur vise « *certains effets* » par son style et que celui-ci est porteur « *des significations*». L'analyse stylistique lui permet d'identifier le « *ton* » du discours. C'est *l'art d'agencer* les divers éléments qui composent le discours. La forme du texte révèle le type d'information qu'il véhicule. Le style d'un texte de vulgarisation scientifique diffère de celui d'un traité de médecine ou de droit. Le discours juridique, par exemple, se caractérise par plusieurs langages ou styles, tels que le langage du Législateur ou style législatif, le langage de l'Administration ou style administratif, le langage de la Justice ou style judiciaire, etc. (ib. 116). Pour Gémar (1995 b), le traducteur ne doit pas ignorer le style du texte de départ TD, autant qu'il ne doit pas non plus négliger, surtout pour les discours juridiques, les registres ou niveaux de langue. Ceux-ci peuvent être *archaïsant, recherché, affecté, précieux* (ib. 124). Gémar (1995 b) signale que l'un des problèmes que le traducteur doit affronter est

que « *les langues ne disposent pas des mêmes moyens pour exprimer émotions et sentiments, ni ne recourent pas aux mêmes procédés pour rendre effets, images, métaphores, et outres figures de style* » (ib. 124). Pour lui, les principes de clarté, de concision et de simplicité comptent beaucoup dans ces typologies de style, et ils doivent être pris en compte par le traducteur. Enfin, l'analyse de cet aspect correspond à la phase *definition de l'interprétation du texte à traduire.*

Nous faisons une parenthèse ici pour dire que Gémar (1995 a et b) n'englobe pas la pragmatique explicitement *au niveau de la stylistique* - ni aux deux niveaux essentiellement linguistiques non plus. Cependant, dans un chapitre séparé où il est question de *traduire le droit ou la traduction du texte juridique*, il contraste pragmatisme et esthétisme, spécificité des langues et de cultures. Ceci dit, nous postulons qu'il tient compte également du courant pragmatique cognitif lors de ses réflexions de l'art d'interpréter pour traduire.

C) Aspects de la sémantique

La saisie du sens du texte se fait d'abord par une lecture *en profondeur*. Cette lecture permettra au traducteur de déceler les niveaux de sens qui vont du moins profond au plus profond, et ainsi d'assembler (*mentalement*) des sens, pour finalement constituer la signification[18] du message. Les termes sens et signification sont définis dans le glossaire de Gémar (1995 b : 184) :

---

18 Selon Ducrot (1980 : 8), la signification est dans la phrase, et le sens est dans l'énoncé. Pour lui, la signficiation est linguistique et le sens se construit lors de l'énonciation.

Sens. En linguistique, image mentale brute (ou première) formée à partir du signe linguistique (verbal ou écrit).

Signification. Intelligence du sens d'un énoncé découlant du contexte de l'énonciation.

Le sens est linguistique et la signification est extra-linguistique. « *La pleine compréhension d'un texte passe obligatoirement par le premier et s'accomplit dans la seconde* » (ib. 126). Pour ce qui est du discours spécialisé, selon Gémar (1995 b :125), il se compose de trois éléments : les termes, les cooccurrences et le vocabulaire général. Par exemple, l'énoncé « *Quiconque commet un délit sera sévèrement puni* » est constitué par le terme *délit*, par la cooccurrence *commettre un délit*, et par le vocabulaire général *quiconque, un, sera puni, sévèrement*.

CHAPITRE DEUXIÈME

1. MÉTHODOLOGIE

La méthodologie utilisée dans la présente thèse est de type inductive-déductive. Nous avons d'abord fait des analyses préliminaires afin d'identifier les éléments pertinents de notre corpus au plan de l'analyse, et nous avons ensuite isolé les connecteurs argumentatifs comme variable principale de cette étude. Les démarches que nous avons faites pour mener à bien notre étude sont les suivantes :

1.1. Le choix d'un corpus

La classification des types de textes est un défi à la linguistique et à la traductologie. Dans la documentation disponible, il y a des consensus quant aux dimensions fondamentales du texte : il est *référentiel* car tout texte représente des entités du monde, *interpersonnel*, car tout texte est un acte de communication, *formel*, car tout texte contient une structure linguistique (Lux 1981, Reiss et Vermeer 1996). Pour Reiss et Vermeer (1996 :179), les trois fonctions de base du texte sont semblables à celles des signes linguistiques de Bühler (1985) : fonction *informative*, *expressive* et *opérative*. Ces fonctions expriment les intentions de l'auteur. Pour transmettre des contenus, informer, l'auteur se sert de textes *informatifs*; pour transmettre des contenus de façon esthétique, artistique, il utilise des textes *expressifs*, mais lorsque son intention est de persuader, de convaincre, de faire changer d'opinion l'interlocuteur, il va se servir de textes *opératifs*.

Delisle (1984) ne distingue que deux types de texte : pragmatique et littéraire. Le premier au sens de textes utilitaires, et le deuxième au sens de texte esthétiques.

D'après le glossaire de Gémar (1995 b : 184), la définition du terme pragmatique est la suivante :

> Pragmatique, n. et adj.
> En linguistique, accent mis sur l'énonciateur et le destinataire du message, l'utilisation du langage.
>
> En traductologie, désigne les textes à vocation utilitaire, par opposition aux textes esthétiques.

Précisons que lorsque nous utilisons l'expression « *texte pragmatique* » nous faisons référence au sens de la traductologie, et lorsque nous utilisons les termes «*connecteurs pragmatiques* », ou « *pragmatique* » nous faisons référence au sens qu'a le terme *pragmatique* en linguistique.

Nous avons choisi cinq textes en français et leurs traductions respectives en portugais du Brésil. Ces textes sont le premier chapitre de chacun des ouvrages suivants:

1. Resweber, J-P. (1979) *Philosophie du langage*. Paris, PUF "Que sais-je".
Traduction de Yvone Toledo e Jose Paulo Paes (1982) *A filosofia da linguagem*. São Paulo Editora Cultrix.
(Le sujet du premier chapitre est le profil de l'énoncé.)

2. Mounin, G. (1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard.
Traduction de Heloysa de Lima Dantas (1963) *Os problemas teóricos da tradução*. São Paulo, Editora Cultrix.
(Le premier chapitre traite de la traduction en terme de contact entre les langues.)

3. Roulet, E. (1972) *Théories Grammaticales, descriptions et enseignement de langues*. Paris, F. Nathan.
Traduction de Geraldo Cintra (1978) *Teorias lingüísticas, gramáticas e ensino de línguas*. São Paulo, Editora Pioneira.
(Le sujet du premier chapitre est la grammaire traditionnelle.)

4. Barthes, R. (1964) *Eléments de sémiologie*. Seuil, Paris.
Traduction de Izidoro Blikstein (1969) *Elementos de semiologia*. São Paulo, Editora Cultrix.
(Le premier chapitre traite de la dichotomie saussurienne « langue » et « parole » en linguistique structurale.)

5. Duras, M. (1985) *L'amant*. Paris, Minuit.
Traduction de Aulyde Soares Rodrigues (1985) *O amante*. São Paulo, Editora Nova Fronteira.
(Nous avons sélectionné une vingtaine des premières pages de cette oeuvre, puisque celle-ci n'est pas divisée en chapitres. Le sujet principal du début de ce roman consiste en les souvenirs d'une jeune fille en Indochine.)

Nous avons choisi ces textes, d'abord parce qu'ils ont été traduits en portugais du Brésil, ensuite parce qu'ils ont, selon notre intuition, des caractéristiques particulières utiles à notre propos qui est celui de l'application d'une *méthode d'interprétation du texte* (Gémar 1995 a b). Nous avons choisi d'analyser le premier chapitre de chaque ouvrage parce que nous croyons qu'il amorce le style de l'auteur, le ton de son discours, et peut nous fournir des indices sur le contenu langagier de la totalité de ces oeuvres. Ce corpus nous a fourni des données suffisantes pour la comparaison des connecteurs pragmatiques *mais*, *enfin* et *donc* du texte français et de leurs *équivalents pragmatiques* dans le texte en portugais du Brésil. Notre choix portant sur des textes pragmatiques, au sens de Delisle (1984), des domaines des sciences humaines et sociales et un littéraire, tient au fait que nous postulons que ces textes étant écrits par des linguistes/traductologues sont bien écrits, et que leurs traductions respectives par des spécialistes seraient, en principe, bien faites[19]. Outre d'avoir l'intuition que le *plan d'interprétation du texte* de Gémar (1995 a b) est applicable à tout type de texte soit littéraire ou non-littéraire.

Les textes choisis sont des textes qui s'adressent à une *communauté scientifique* spécifique, celle des linguistes et des traductologues, bien qu'ils soient également accessibles à des gens instruits. Les langues de rédaction sont le français (texte original) et le portugais du Brésil (texte traduit), parce que ce sont les langues que nous maîtrisons le mieux, le français étant la langue seconde et le portugais, notre langue maternelle.

---

19 Nous sommes du même avis que Bastin (1998 : 83), « *la théorie interprétative ne s'appuie pas sur des problèmes de traduction mais plutôt sur des traductions réussies.* »

1.2. Le traitement du corpus sélectionné

Nos démarches ont été les suivantes : tout d'abord, la sélection des textes selon des critères intuitifs cités ci-dessus. Il faut dire que nous avions au préalable des connaissances suffisantes des auteurs et des traducteurs. L'on sait, par exemple, que les ouvrages de la collection « *Que sais-je* » sont présentés avec rigueur; que Mounin est un scientifique; que Barthes écrit d'une façon plutôt littéraire, etc. Ces « *connaissances encyclopédiques* » nous ont guidé dans le choix des auteurs et de leurs textes. Ensuite, nous avons fait des lectures séparées du texte original (TO) et du texte traduit (TT).

1.2.1. *Le lecteur ordinaire*

Selon la documentation disponible, le « *lecteur ordinaire* » ou « *profane* » est celui qui n'a de « *responsabilité qu'individuelle* » des interprétations faites. Par contre, le «*lecteur professionnel* » est celui qui a une « *responsabilité sociale* » par rapport à son interprétation. Nous considérons dans cette catégorie, parmi d'autres professions, celles qui nous intéressent particulièrement, celles des linguistes, des traducteurs et des professeurs. Dans cette première phase, en tant que *lectrice ordinaire*, nous avons tenté de suivre le schéma ci-dessous emprunté à Pottier (1991). Ce schéma nous a permis de saisir

« du vouloir dire et de l'avoir compris » (Seleskovitch et Lederer 1993), pour atteindre le message de chaque texte dans leur langue respective.

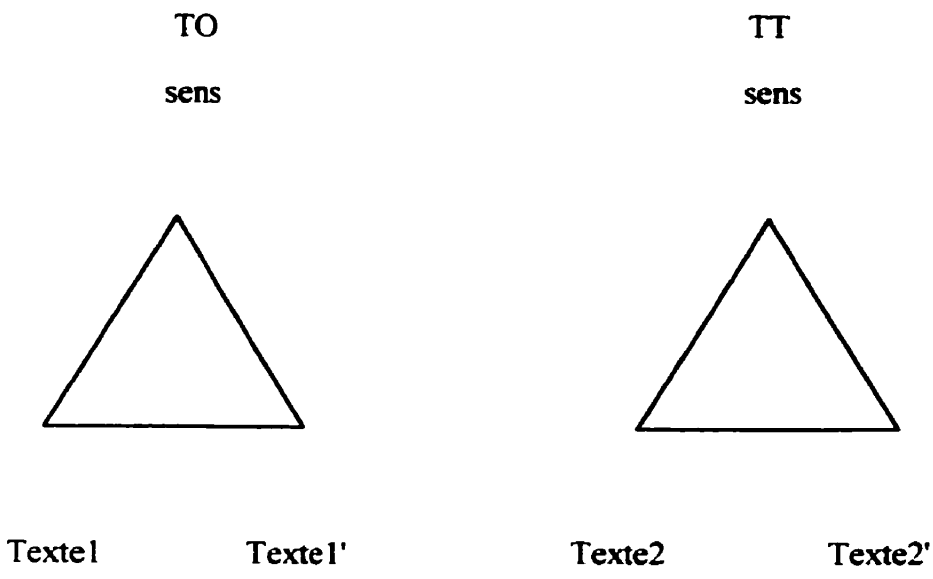


Figure III : Le schéma *sémasiologique* et *onomasiologique* d'après Pottier (1991)

Pour suivre ce que l'on appelle le processus « *sémasiologique* », nous sommes partie du texte original texte1 pour atteindre le sens *(ou le vouloir dire)* de l'auteur. Pour reconstruire le *texte* nous sommes partie du sens vers le texte1' traduit en mots *(ou l'avoir compris)*, c'est le processus « *onomasiologique* ». Nous avons répété le même processus pour le texte traduit. Le symbole ['] à droite des termes texte1 et texte2 indique que le texte interprété n'est pas tout à fait identique à celui de l'auteur (Pergnier 1993).

1.2.2. *Le lecteur professionnel*

Dans une deuxième phase, en tant « *lectrice professionnelle* », sur la trace du traducteur, nous avons emprunté le schéma de Pergnier (1993 : 48) pour comparer les deux textes.

MD traducteur MA

(message de départ) (message d'arrivée)

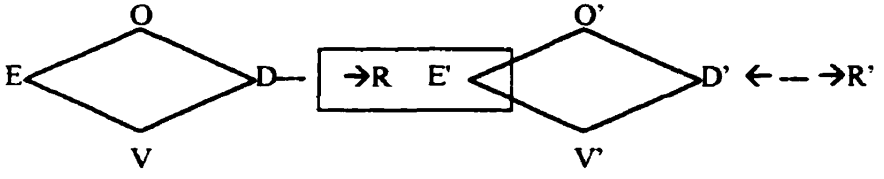


Figure IV : Les éléments de l'acte traductif d'après Pergnier (1993)

Les termes abrégés ci-dessus sont : E (émetteur), O (objet), V (vecteur), D (destinataire), R (récepteur). En tant que lectrice bilingue, nous avons imaginé dans quelles conditions et pourquoi l'auteur (E) a écrit son texte (O), ayant en vue un public (D) et nous, dans la condition de lecteur (R), nous avons tenté de comprendre sa pensée représentée par la langue française (V). Une fois compris *le vouloir dire* de l'auteur, nous avons repris les mêmes démarches E',O',D',V' pour le texte traduit en raisonnant comme si nous étions cette fois-ci en position de traductrice. Nous avons fait des lectures paragraphe par paragraphe ayant les textes l'un à côté de l'autre pour ainsi les contraster. C'est en ce moment là que nous avons choisi les connecteurs pragmatiques comme variable principale

dans le cadre de la présente étude. Nous avons identifié le connecteur pragmatique *mais* comme le plus fréquent dans le texte en français, et le connecteur *mas* comme le plus fréquent dans la traduction en portugais, raison pour laquelle ils ont d'abord été retenus. Ils ont été retenus également pour être des connecteurs argumentatifs par excellence. Nous avons sélectionné aussi les connecteurs pragmatiques *donc* et *enfin* parce qu'ils représentent deux autres formes du raisonnement, celles de la déduction et de la conclusion respectivement.

1.2.3. Les outils informatiques

Pour rendre opérationnelles ces démarches, nous avons utilisé des outils informatiques puissants. D'abord, nous avons fait entrer les textes sélectionnés dans l'ordinateur par un processus de numérisation. Ceci nous a permis de les fragmenter et ensuite de les mettre en deux rangées. Cette forme de présentation de paragraphes en rangées nous a permis de mettre en relief les ressemblances et divergences entre les deux textes. Puis nous avons traité les textes à l'aide du logiciel *Word perfect corel 8*. Ce qui a rendu possible la sélection et le comptage, avec certitude, de toutes les occurrences des connecteurs pragmatiques retenus, et de produire un bilan quantitatif présenté dans les tableaux qui se trouvent dans l'introduction du chapitre troisième. Une fois les connecteurs pragmatiques identifiés, nous avons délimité leur *entourage*[20], c'est-à-dire les propositions, la phrase, la période ou le paragraphe autour d'eux. La proposition ou *séquence verbale*

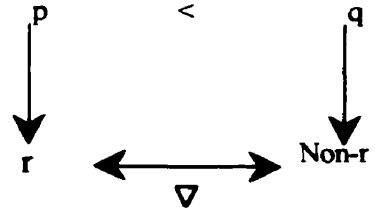
---

20 Selon Coseriu (1981 : 92 cité par Laplace 1994), l'entourage est constitué par la situation, la région, le contexte et l'univers du discours.

maximale (SVM), selon Patry, Ménard et Leveillé (1994), a été la plus petite unité linguistique que nous avons retenue. Cependant, nous avons extrait du texte, le plus souvent, le paragraphe, parce qu'il contient plus de données que la phrase ou la SMV.

1.3. Modèles descriptifs du connecteur pragmatique

Selon Moeschler et Spengler (1982), Moeschler (1989), les connecteurs pragmatiques renferment des instructions qui déterminent les argumentations portées par les énoncés, leur présence modifie les énoncés. Ces auteurs proposent un *carré agumentatif* pour rendre compte des relations entre les propositions qui interviennent dans la structure *P mais Q* (ib. 64).



où ∇ = connecteur de disjonction exclusive (contradiction logique)
et < est relation de force argumentative

Figure V : Carré argumentatif d'après Moeschler (1989)

Les quatre variables ont les valeurs suivantes : P (premier argument), r (contenu impliqué par P), Q (argument plus fort) et non r (contenu impliqué par Q) et le ∇ (marqueur de disjonction logique). Moeschler et Spengler (1982) et Moeschler (1989 : 68, 1996 : 46) distinguent deux emplois de *mais PA* (proposition argumentative). Le connecteur *mais* dans une relation directe, comme dans l'énoncé « *Il fait beau, mais je ne sors pas* », et le connecteur *mais* dans une relation indirecte, comme dans « *Il fait beau, mais je suis fatiguée* ». Dans le premier exemple, l'interprétation est plus facile car la proposition Q ne fait que nier la prémisse implicitée « *S'il fait beau, je sors* ». Dans la deuxième occurrence, l'interprétation est plus "coûteuse" car il faut interpréter les raisons de la non-sortie, « *Si je suis fatiguée, je ne sors pas malgré le beau temps* ». Ces auteurs posent encore deux possibilités pragmatiques d'accès à l'argument plus fort (Q) et à la conclusion non r : *le principe d'explicitation de l'argument, et le principe d'accessibilité à la conclusion.* Le premier principe consiste en l'explicitation de la proposition Q en faveur de non r, et le deuxième concerne le contexte qui doit permettre à l'interlocuteur d'interpréter les r et non r voulus par le locuteur. Cette deuxième condition concerne la *pertinence*, et la première la *complétude énonciative*. Ces auteurs affirment que *le non-respect de ces principes par le locuteur bloque le processus interprétatif de l'interlocuteur.*

Roulet (1997 : 173) présente une terminologie différente de celle précitée. Il appelle prémisse 1, l'information linguistique, par exemple « *Mais non, je ne t'oublie pas* ». Prémisse 2 est l'information référentielle : « *si on demande à quelqu'un s'il a oublié quelque chose, c'est qu'il a sans doute oublié* » et la conclusion, il l'appelle interprétation: « *bien que tu demandes si je t'oublie, je ne t'oublie pas* »

D'après la terminologie d'Anscombre et Ducrot (1977), la relation P *mais* Q est la suivante : P (premier argument), Q (deuxième argument), la conclusion r est celle que l'on tire de P, et la conclusion non r est celle que l'on tire de Q. Dans notre analyse, nous allons traiter des connecteurs pragmatiques représentés par la formule *P connecteur Q*, de ces auteurs, car elle nous semble plus simple et opérationnelle que les deux premières citées.

1.4. Les analyses envisagées

Bien qu'appuyée sur un corpus, notre analyse est d'abord et avant tout qualitative, ayant comme objet la comparaison des connecteurs pragmatiques en français avec leur traduction en portugais brésilien. Notre approche se situe dans le cadre de l'analyse de l'argumentation P, Q (R) conjuguée à la méthode *d'interprétation du texte* (Gémar 1995 a b) dans la langue de départ (LD) et de sa restitution dans le texte de la langue d'arrivée (LA). C'est une analyse aux horizons assez vaste, puisqu'elle concerne plusieurs connecteurs pragmatiques et plusieurs approches théoriques. Nous préférons une analyse de ce type parce que, à notre sens, en cette fin de millénaire, les sciences et en particulier les Sciences du Langage sont dans une période d'évolution rapide qui remet en cause beaucoup de leurs principes. En plus, nous trouvons plus utile de procéder ainsi pour notre travail au Brésil. Nous voulons appliquer les connaissances apportées par cette thèse dans nos travaux de traductrice et, éventuellement, d'enseignante de traductologie.

1.5. Les hypothèses de cette étude

Les principales hypothèses qui ont guidé notre cheminement dans ce travail sont les suivantes :

1. Étant donné que le corpus est constitué de textes produits dans des langues différentes, les emplois des connecteurs pragmatiques ne peuvent qu'être différents.
2. Étant donné que les deux langues appartiennent à la même famille linguistique, il faut s'attendre à des connecteurs, au moins morphologiquement, semblables.
3. Bien que les linguistes classent les connecteurs comme des éléments vides, certains d'entre eux comme *mais, enfin, donc* sont significatifs.
4. La portée de sens des propositions, étant inégale entre les deux langues, force le traducteur à choisir d'autres connecteurs que ceux de la forme canonique pour restituer de façon optimale le message.
5. L'interprétation guidée facilite l'identification des phénomènes linguistiques et non linguistiques du texte.

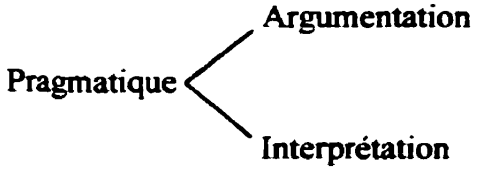
Nous avons choisi le *plan d'interprétation du texte* de Gémar (1995 a b) parce qu'il répond à nos questions fondamentales concernant la traduction : comment traduire? Pour traduire, il faut interpréter, alors la question est simple : comment interpréter? Les cinq étapes proposées par Gémar (1995 a) pour aborder un texte à traduire et ensuite, le restituer dans une autre langue, nous semblent bien répondre à cette question. Également parce que nous avons trouvé cette approche très intéressante pour l'enseignement de la traduction, en raison du fait qu'elle permet d'aborder le texte à traduire sous différents angles.

Dans le chapitre troisième, analyse des connecteurs pragmatiques, nous avons appliqué le plan aux niveaux *de la syntaxe, de la stylistique* et *de la sémantique* pour tenter de voir si ces étapes faciliteraient effectivement notre appréhension et notre compréhension du sens, comme si nous étions dans une situation de traduction réelle. Les résultats obtenus témoignent du fait que la méthode est valable et qu'une fois maîtrisée, elle peut signifier des gains importants par rapport au temps pour traduire et par rapport à la qualité de l'interprétation, deux facteurs qui sont chers aux traducteurs.

Notre analyse est qualitative aussi parce que nous croyons que « *les unités de sens ne sont pas mesurables quantitativement* »[...] (Lederer 1987 : 14), donc l'argumentation non plus. Nous avons analysé les connecteurs pragmatiques *mais, enfin, donc* parce que, à notre sens, ils jouent un rôle important dans la situation socio-contextuelle où ils se trouvent. Lorsque le locuteur, par exemple, introduit une proposition ayant le connecteur pragmatique *enfin*, (P, enfin Q), cela est un indice qu'il va achever son discours sur un sujet quelconque. Lorsqu'il commence une proposition avec le connecteur *mais*, (P, mais Q), il révèle que, le plus souvent, son intention est de réorienter son interlocuteur vers ce qu'il veut lui dire, qu'il sait ce que l'autre pourrait conclure de son *vouloir dire*.

À l'heure actuelle, il y a une profusion des théories concernant l'analyse du discours (AD), toutes plus séduisantes les unes que les autres. Cependant, nous avons choisi la pragmatique parce qu'elle englobe, à notre sens, l'approche interprétative proposée par Gémar (1995 a b) ainsi que celle de *l'argumentation dans la langue* proposée par Anscombre et Ducrot (1988).

Nous sommes sceptique face aux théories toutes récentes concernant l'AD et la traductologie, parce que, d'abord, nous les trouvons réductrices, et ensuite, parce que les approches argumentative et interprétative sont celles qui conviennent le mieux à nos attentes multiples : comparer textes originaux et textes traduits en tenant compte des dimensions linguistique - dans le sens le plus large comprenant le stylistique, le lexico-sémantique et le morpho-syntaxique -, et non linguistique comprenant les intentions de l'auteur, le bagage de l'interlocuteur, la situation du discours, etc. Donc, on peut schématiser l'analyse comme suit :



Pour appliquer le *plan d'interprétation* nous avons suivi la trace du *lecteur professionnel*, et nous avons analysé les textes en suivant les techniques préconisées par l'auteur de ce plan. Ceci nous a permis de remarquer des ressemblances et des divergences entre le *vouloir dire de l'auteur et l'avoir compris du traducteur*. Par exemple, la divergence, à notre sens, entre l'expression *ces années-là* et sa traduction *naquele ano*. Qui sait quelles étaient les contraintes *momentanées* qui ont poussé la traductrice à restituer un temps passé inachevé du français par un temps achevé en portugais?

> [...] Je ne me souviens pas des chaussures que je portais **ces années-là** mais seulement de certaines robes. [...]. (Duras 1984)

[...] Não me lembro dos sapatos que usei **naquele ano**, apenas de alguns vestidos. [...]. (Rodrigues 1985)

Quelquefois, dans les cas problématiques, nous avons utilisé des outils lexicographiques tels que les dictionnaires électroniques *Le Petit Robert* (1995), le *Dicionário Eletrônico Aurélio*, ou encore des dictionnaires conventionnels tels que ceux listés dans la bibliographie. Nous avons aussi dû faire appel à des grammaires en français et en portugais pour des éclaircissements des cas douteux et dans certains cas à des spécialistes des deux langues.

CHAPITRE TROISIÈME

1. ANALYSE DESCRIPTIVE DE CONNECTEURS PRAGMATIQUES

1.1. Introduction

Dans notre corpus en français, nous avons relevée 68 occurrences du connecteur *mais* reparties ainsi : 38 cas du syntagme *mais* et 30 occurrences du morphème *mais* (tableau VI), 9 occurrences du connecteur *enfin* et 16 du connecteur *donc* (tableau VII) ci-dessous.

textes	morphème *mais*	syntagme *mais*	total
1	4	3	7
2	4	2	6
3	8	9	17
4	3	8	11
5	11	16	27
total	30	38	68

Tableau VI : Occurrences du connecteur *mais* en français

textes	*enfin*	*donc*
texte 1		1
texte 2		4
texte 3	3	3
texte 4	4	6
texte 5	2	2
total	9	16

Tableau VII : Occurrences des connecteurs *enfin* et *donc*

Le corpus traduit en portugais du Brésil contient 68 occurrences de morphèmes ou de suites de morphèmes équivalents de *mais* comme dans le corpus en français. Cependant, ces connecteurs ont été traduits par 8 morphèmes ou syntagmes différents (tableau VIII).

textes	1	2	3	4	5	total
mas	5	1	17	11	24	58
antes	2					2
porém		2				2
contudo		2				2
entretanto		1				1
como também					1	1
e sim					1	1
apenas					1	1

Tableau VIII : Occurrences de traductions du connecteur *mais*

Le connecteur *enfin* a été traduit par 3 connecteurs différents, et il y a eu une omission (notée zéro) de connecteur *enfin* (tableau IX). Le connecteur *donc* est traduit par 4 connecteurs différents (tableau X).

textes	1	2	3	4	5	total
enfim				2	1	3
por fim			2	1		3
finalmente			1	1		2
zéro					1	1

Tableau IX : Occurrences de traductions du connecteur *enfin*

textes	1	2	3	4	5	total
pois	1					1
portanto		2	3	3	2	10
então				3		3
por conseguinte		2				2

Tableau X : Occurrences de traductions du connecteur *donc*

Dans l'analyse qui suit, nous ne prenons pas en compte les cas du connecteur pragmatique absent[21] comme déjà souligné dans le chapitre 1, section 3.1., sur

21 L'absence d'un connecteur pragmatique peut entraîner d'interprétations disparates, par exemple, au Brésil, dans la rédaction d'un texte de loi sur les conditions pour prendre la retraite, le remplacement d'une conjonction par le point-virgule a produit deux interprétations différentes. Certains ont interprété le point-virgule comme une conjonction additive « *et* », d'autres comme une alternative « *ou* ». Voir le commentaire de cette polémique dans le chapitre 1, section 1.3.3 : Les connecteurs pragmatiques.

l'argumentation dans la langue. Par exemple « *Il fait chaud, je vais à la plage* » (Ducrot 1982).

Nous avons souligné dans le chapitre 1, section 2, que l'enthymème est un syllogisme incomplet auquel il manque une des prémisses. C'est cela que nous allons vérifier dans la présente analyse. Étant donné que les connecteurs pragmatiques servent à articuler des syntagmes ou des propositions, leur place peut être soit intra-propositionnelle, soit inter-propositionnelle. Dans ce dernier cas, ils peuvent encore se trouver en tête de la proposition.

Pour mener à bien cette partie de l'analyse, nous postulons que les traductions sont bonnes puisqu'elles sont faites par des spécialistes. En plus, elles existent depuis un certain temps et, à notre connaissance, elles n'ont pas été l'objet de critiques ou de retraductions, sauf le texte de Barthes (1964), retraduit en 1984 au Portugal. Nous analysons la traduction faite en 1969 au Brésil par Izidoro Blinkstein.

Selon Gémar (1995 a : 204), un bon traducteur doit avoir « *la compétence du spécialiste (connaître le domaine), du linguiste (connaître la langue) et celle de l'auteur, du réviseur, du rédacteur* », bien que cet auteur affirme qu'il est rare de rencontrer le linguiste, le spécialiste, l'auteur, etc. chez la même personne. Nous considérons les traducteurs choisis comme des spécialistes, étant donné leur production traductive remarquable, et parce qu'ils sont des linguistes ou des traductologues réputés au Brésil.

À notre sens, une traduction adéquate est celle qui tient compte à la fois de l'auteur et du lecteur. Nous cherchons la traduction équilibrée[22] entre la fidélité à l'auteur et la flatterie du client. Nous ne sommes pas du même avis que Vinay et Darbelnet (1971) lorsqu'ils affirment que le traducteur français ne doit pas traduire de l'anglais « *le père a embrassé sa fille aux lèvres, mais aux joues, car le Français n'admet pas cette pratique dans sa culture* ». Nous croyons, d'abord, que le lecteur français perd l'occasion de connaître un aspect de la culture anglaise, et en outre, qu'il est capable de faire abstraction, lors de sa lecture, de ce qui appartient à sa culture et de ce qui relève de la culture de l'autre. Nous sommes également contre la traduction qui, pour être fidèle à la langue de départ, est illisible dans la langue d'arrivée ou qui nuit à celle-ci. Nous sommes pour la justesse du message autant que possible. Lorsque l'on lit un texte du seizième siècle, on s'attend à savoir ce qui s'est passé à cette époque; lorsqu'on lit une traduction, par exemple, de la théorie de Chomsky, c'est parce qu'on veut savoir ce que Chomsky a à dire sur sa théorie.

Notre choix de faire une étude contrastive portant sur les connecteurs pragmatiques dans le cadre de la *théorie interprétative de la traduction* tient au fait que celle-ci, en priorisant l'approche de la « *ressemblance interprétative* », répond à notre questionnement de départ : la possibilité de traduire contemplant équitablement l'auteur et le lecteur. Ceci dit, l'analyse qui suit vise à intégrer l'approche linguistique par l'analyse des connecteurs pragmatiques et l'approche traductologique par l'application *du plan d'interprétation du*

---

22 Voir Reiss et Vermeer (1996) pour une définition du concept d'équivalence. Lorsque nous parlons de traduction équilibrée, nous pensons à leur concept *d'équivalence pragmatique*.

texte de Gémar (1995 a b). Cette formule d'interprétation a été exposée en détail dans le chapitre 1, dans la section 4.5. portant sur *les théories interprétatives de la traduction.*

2. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *MAIS*

D'après Ducrot (1980 : 94) « [...] *la diversité des mais n'est qu'apparente et se réduit à la diversité de leurs conditions d'emploi* ». Adam (1990 : 192) questionne la validité de cette affirmation en proposant cinq descriptions différentes du fonctionnement de *mais.* Ces descriptions sont les suivantes :

1. MAIS[23] <1> de renforcement-renchérissement, - généralement construit avec NON SEULEMENT dans la proposition P et combiné avec MÊME, AUSSI, ÉGALEMENT dans la proposition Q-, par exemple dans :

> NON SEULEMENT le yogourt bifidus aux fruits est un vrai délice, MAIS il fait aussi du bien [...] (ib. 192).

2. MAIS <2> réfutatif, - qui se traduit sans difficulté, en espagnol par *sino* et en allemand par *sondern* -, comme dans :

---

23 Les majuscules, exemples et chevrons sont d'Adam.(1990).

> si je voulais la guerre, je NE vous demanderais PAS Hélène, MAIS une rançon qui vous est plus chère (Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*; cité par Maingueneau 1986 : 136) (ib. 194).

3. MAIS <3> 'phatique' et/ou de démarcation de segments textuels,-qui signale une rupture de la structure négative-, par exemple dans

> ATTENDEZ-MOI! MAIS ATTENDEZ-MOI! (*Astérix en Espagne*, p30)" (ib. 198).

4. MAIS <4> concessif, - qui a pour fonction de renverser une présupposition NON-P> NON-Q -, il est paraphrasable par ET POURTANT,

> Un appareil silencieux MAIS très puissant (ib. 204).

5. MAIS <5> argumentatif - qui signale que le discours est orienté argumentativement pour la conclusion NON-C -, il a deux arguments explicites et deux conclusions généralement implicites et toujours contraires.

> C'est un étudiant intelligent MAIS paresseux (ib. 206).

La classification d'Adam (1990) est intéressante, mais il ne fait que sous-catégoriser les deux fonctions fondamentales distinguées par Ducrot qui sont les fonctions SN et PA. En fait, à notre sens, Adam (1990) ne propose pas une troisième valeur élémentaire. Rappelons, néanmoins, que notre description porte, en principe, sur les valeurs *mais* SN et *mais* PA d'après Anscombre et Ducrot (1977), donc sur les structures de co-orientation (SN) et d'anti-orientation (PA) argumentatives. Cependant, nous

n'écartons pas cette classification d'Adam (1990), car nous analysons des textes authentiques, c'est-à-dire, qui existent depuis un certain temps, qui se trouvent dans la documentation disponible, et qui ne sont pas produits à des fins spécifiques pour l'analyse. Donc ces valeurs d'Adam (1990) peuvent être également pertinentes pour notre propos, dans les cas où les occurrences pourraient être caractérisées avec plus de précision que les SN (rectificatif) ou PA (d'opposition à la conclusion r).

Le connecteur pragmatique *mais* PA dénote l'opposition entre un premier argument P et un deuxième argument Q. Il introduit la proposition Q qui explicite les intentions du locuteur en limitant ainsi l'extension des inférences que l'interlocuteur pourrait tirer de P. Donc, *l'orientation argumentative* qu'il donne est, en raison du contraste entre P (moins) et Q (plus), significative.

Quant à la structure syntaxique des connecteurs pragmatiques, Ducrot (1980 : 99) classe le connecteur pragmatique *mais* en trois groupes : le *mais* entre propositions, *P mais Q*, en tête de la proposition Q explicitée, *Mais Q*. Ou encore, ce morphème peut se trouver en tête d'une expression interjective, comme dans un exemple, « *Mais moi, j'aimerais bien apprendre le piano comme ça!* », emprunté à Métral (1982 : 219). L'emploi de *mais*, dans ce contexte, selon l'auteur cité, n'est pas celui d'un connecteur entre deux propositions linguistiques, mais d'un morphème interjectif prononcé dans une situation précise.

2.1. Le connecteur *mais* traduit par la forme canonique *mas*

D'après Lapa (1970 : 214), en portugais, parmi les conjonctions adversatives, le connecteur *mas* est de loin le plus employé tant dans la langue écrite que dans la langue orale. C'est ce que nous avons décelé également, lors de l'analyse de notre corpus. En fait, nous n'avons remarqué que deux occurrences du *mais* SN dans le texte littéraire en français, traduites par d'autres morphèmes ou syntagmes que *mas* (sections 2.2.6. et 2.2.7). Cependant, le fait de ne pas avoir trouvé d'occurrence de *mais* SN dans des textes non littéraires, dans notre corpus, ne nous permet pas de conclure qu'elle n'a pas lieu dans ce type de texte. L'extrait ci-dessous témoigne qu'elle peut avoir lieu et même être traduite par *mas* SN.

> [...] une histoire qui ne serait pas scansion, **mais**[24] devenir; qui ne serait pas jeu de relations, **mais** dynamisme interne; qui ne serait pas système, **mais** dur travail de la liberté; qui ne serait pas forme, **mais** effort incessant d'une conscience se reprenant elle-même et essayant de se ressaisir jusqu'au plus profond de ses conditions [...] (Foucault 1965 : 23).
>
> [...] uma história que não seria escansão, **mas** devir; que não seria jogo de relaçoes, **mas** dinamismo interno; que não seria sistema, **mas** árduo trabalho de liberdade; que não seria forma, **mas** esforço incessante de uma consciência em se recompor e em tentar readquirir o domínio de si própria, até as profundezas de suas condições [...] (Neves 1995).

Cunha et Cintra (1985 : 541) signalent, dans leur grammaire du portugais, une occurrence du morphème *mas* comme mot *dénotatif de situation*.

---

24 Les gras sont de nous et les suivants qui ne sont pas précisés.

Desculpe-me... **Mas** sente-se mal? (A. Abelaira, NC, 40)
'Excusez-moi... Mais vous êtes malade?'

2.1.1. Le connecteur *mais* PA entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

Gémar (1995 a) suggère au traducteur de commencer son analyse du texte à traduire par la syntaxe, car celle-ci lui permet de saisir la macrostructure du texte, et la grammaire sa microstructure. En comparant les structures syntaxiques de sa langue avec celles de la langue étrangère, le traducteur décèle la cohérence et la cohésion du texte à traduire.

> *8. Enfin, les manuels traditionnels adoptent une présentation essentiellement analytique qui peut éventuellement aider l'élève à saisir la structure d'une phrase déjà faite,* ***mais*** *qui lui est de peu d'utilité pour construire des phrases [...].* (Roulet 1972)
>
> *8. Finalmente, os manuais tradicionais adotam uma representação essencialmente analítica que pode eventualmente auxiliar o aluno a assimilar a estrutura de uma frase já feita,* ***mas*** *que lhe é de pouca utilidade para construir orações [...]* (Cintra 1978).

Dans l'extrait ci-dessus, nous avons comparé les structures syntaxiques des deux langues. La proposition qui précède celle introduite par le connecteur pragmatique *mais* est complexe, longue, constituée d'une relative et d'infinitives. La proposition Q est aussi constituée d'une relative et d'une infinitive. Le connecteur pragmatique *mais* coordonne les deux relatives au niveau syntaxique, cependant elles s'opposent au niveau sémantique.

Quant au texte traduit, les propositions sont aussi complexes, elles contiennent des enchâssées relatives et infinitives. Le connecteur pragmatique *mas*, comme le *mais* du texte original, indique que la proposition Q est plus significative, et que celle-ci s'oppose à la proposition P.

Gémar (1995 a) conseille d'analyser le texte à traduire également du point de vue de la grammaire, car celle-ci est liée à la microstructure du texte. Le traducteur doit identifier les éléments qui constituent la phrase, les temps verbaux, les noms, les adjectifs, les accords du nom et du verbe, etc. Ce qui lui permettra d'affiner le sens du texte à traduire.

Lorsque nous avons analysé l'extrait précité, nous avons considéré les accords des verbes, leurs formes fléchies et infinitives. Par exemple, le verbe *adopter* est au présent et s'accorde avec *manuels* au pluriel. L'adjectif *traditionnels* s'accorde avec le nom *manuels* au pluriel et au masculin. La proposition P, complexe, est introduite par le connecteur pragmatique *enfin*. Le connecteur pragmatique *mais* introduit une proposition relative. Nous avons remarqué dans la traduction que l'adverbial *finalmente* est employé au lieu de *enfim*, l'équivalent morphologique de *enfin*. Cette occurrence sera analysée plus loin.

B) Aspects de la stylistique

Gémar (1995 a) postule que l'auteur vise « *certains effets* » par son style et que celui-ci est porteur « *des significations* » L'analyse stylistique lui permet d'identifier le «*ton* » du discours. C'est la phase de finition de l'interprétation. Pour analyser l'extrait plus haut, nous avons dû faire appel à nos connaissances sur la forme des mots, le sens, les choix de l'auteur. Par exemple, les raisons qui ont motivé l'auteur à écrire ce fragment en italique, ou à choisir le morphème *mais*. Si l'auteur a choisi *mais*, c'est parce que dans ce contexte, à ce moment-là, ce mot lui a semblé exprimer le mieux ce qu'il voulait dire, soit contraster la fiabilité des méthodes d'apprentissage d'une langue étrangère. S'il a mis les phrases en italiques, c'est parce que son intention est d'attirer l'attention du lecteur. Peut-être même de signaler que ce qu'il dit est déjà consensus entre les linguistes. D'ailleurs, dans le chapitre 1 dont est extrait l'exemple précité, les paragraphes contenant des arguments contre *La grammaire traditionnelle* sont numérotés, et leurs propositions d'introduction sont toutes en italiques. Quant au texte traduit, on dirait que le traducteur a suivi de près l'auteur, donc il a reproduit les numérotations, les italiques ainsi que les démarches argumentatives de l'auteur.

Nous avons signalé dans le chapitre 1, section 4.5 que Gémar (1995 a b) ne cite pas l'aspect pragmatique du texte explicitement *au niveau de la stylistique* - non plus des recours graphiques comme des italiques, numérotations - faisant partie de ce *niveau du*

style, du sens, de la forme. Ceci dit, c'est notre interprétation et notre responsabilité de les ranger à cette étape de sa méthode. Car nous croyons que ces instruments pragmatiques dont se sert l'auteur pour mieux exprimer sa pensée révèlent d'une certaine façon les intentions de l'auteur. Gémar (1995 b), comme nombre d'autres chercheurs, hésitent à placer la pragmatique au niveau de la sémantique, comme d'autres, tels Anscombre et Ducrot (1983) l'ont fait explicitement. Pour une question opérationnelle, toutes les marques exprimant une intention de la part de l'auteur, nous les avons rangées dans le *niveau de la stylistique*.

C) *Aspects de la sémantique*

Selon Gémar (1995 a), pour saisir le sens du texte, il faut, d'abord, faire une lecture *en profondeur*. Cette lecture permettra au traducteur de déceler les niveaux de sens qui vont du moins profond au plus profond.

Pour l'analyse de l'extrait ci-dessus, nous avons fait des lectures, ensuite nous avons assemblé (*mentalement*) des sens et finalement nous avons formé la signification du fragment. Les fondements de la théorie de *l'argumentation dans la langue* (Anscombre et Ducrot 1983), selon lesquels en énonçant P, l'interlocuteur conclut r, et en énonçant Q, il conclut non r, nous ont été utiles pour suivre les raisonnements des auteurs et traducteurs à ce niveau. La conclusion r que le lecteur tire de la proposition P est que les manuels traditionnels d'apprentissage de langue étrangère sont bons. Le connecteur pragmatique *mais* PA introduit une proposition Q qui réoriente le lecteur vers la conclusion non r, à

savoir que les méthodes traditionnelles d'apprentissage des langues n'assurent pas la compétence en langue étrangère.

La comparaison des termes dans les deux langues est aussi une des conditions de réussite de l'interprétation du texte. Dans notre exemple, le terme *structure*, dans la phrase *la structure d'une phrase*, n'a pas la même portée de sens que le terme *structure*, par exemple, dans la phrase *la structure d'un bâtiment*. Ou encore le terme *manuels* qui, dans cet extrait, signifie ouvrages, dans un autre contexte pourrait signifier ce qui est *fait à la main*, comme dans *métiers manuels*. La position que le terme occupe dans la phrase détermine son sens, par exemple, *un homme grand, un grand homme*.

Pour le texte traduit, les remarques sont les mêmes que celles du texte de la langue de départ. Le traducteur suit les démarches de l'auteur, c'est-à-dire qu'il maintient les numérotations, les italiques ainsi qu'il restitue en portugais la structure et le sens argumentatif de *P, mais Q*.

2.1.2. Le connecteur *mais* PA en tête de proposition

Dans cette section, nous analysons le connecteur pragmatique *mais* PA selon la classification proposée par Ducrot (1980 : 99), « *Mais en tête de réplique et qui introduit un Q explicite*, donc, *Mais Q* ». Cet auteur affirme que lorsque le *mais* se trouve en tête d'une proposition, il n'est pas évident de repérer la conclusion r qu'il doit réorienter.

A) Aspects de la syntaxe

> III. La traduction, donc, est un contact de langues, est un fait de bilinguisme. **Mais** ce fait de bilinguisme très spécial pourrait être, à première vue, rejeté comme inintéressant parce qu'aberrant.[...] (Mounin 1963).
>
> III. A tradução é, por conseguinte, um contato de línguas, um fato de bilinguismo. **Mas** esse fato de bilinguismo muito especial poderia ser, à primeira vista, recusado e tachado de desinteressante por ser aberrante [...] (Dantas 1963).

Dans notre extrait ci-dessus, tant dans le texte original que dans le texte traduit, la proposition P copulative est simple, ainsi que la proposition modale Q. La proposition P est constituée d'un syntagme nominal (SN) sujet et d'une séquence de deux SN attributs juxtaposés. Le dernier de ces attributs de la proposition P est repris comme SN sujet de la proposition Q. La structure syntaxique du texte traduit est semblable à celle du texte original, sauf quant à la position du connecteur pragmatique *por conseguinte* qui est postposé au SV copulatif.

En analysant l'extrait au niveau *de la grammaire du texte*, nous vérifions que le verbe de modalité *pouvoir* de la proposition Q est au conditionnel présent passif. Le copulatif est à l'indicatif présent dans la proposition P. L'anaphorisant lexical est composé d'un SN plein avec le démonstratif *ce*, et l'adverbe *donc* est traduit par la locution adverbiale *por conseguinte*. Ce cas sera analysé plus loin.

B) Aspects de la stylistique

La postposition de la conjonction *donc* au SN *la traduction* est un effet de style de l'auteur, puisque sa langue admet les deux constructions, soit avant ou soit après le SN. La traductrice l'a bien suivi, puisque le portugais l'admet également. Cependant, dans cette langue, il est plus naturel que le verbe copule ne se sépare pas de son SN sujet.

C) Aspects de la sémantique

Si la traduction est « *un contact de langues, un fait de bilinguisme* », le lecteur peut conclure r, donc elle intéresse la linguistique. La proposition Q, introduite par le connecteur *mais* suivi de *ce fait*, réoriente le lecteur vers la conclusion non r, la traduction ne l'intéresse pas.

Dans le texte traduit, le connecteur pragmatique *mas* PA introduit une proposition Q qui réoriente le lecteur vers la conclusion non r, la traduction n'intéresse pas la linguistique parce qu'elle est un *fait de bilinguisme très spécial*. Selon Lapa (1970 : 214), le morphème *mas* en tête de proposition peut « *perdre toute la liaison avec ce qui le précède* ». Dans ce cas, nous ne sommes pas d'accord avec son propos, car le connecteur

pragmatique *mas* PA introduit la proposition Q qui s'oppose à la conclusion r. En plus, il est suivi d'une reprise nominale partielle de l'attribut de P.

Le terme *traduction*, dans ce contexte, ne concerne que la traduction *interlinguale*, mais dans un autre contexte pourrait bien signifier celle *intra-linguale* et même *intersémiotique*. Le terme *rejeté* est un délocutif du verbe *rejeter*. Celui-ci a le sens de «*ne pas admettre, refuser* ». En portugais, le champ sémantique du SV *rejeitar* est plus restreint que celui de son équivalent morphologique français, raison pour laquelle la traductrice a fait appel à deux syntagmes pour y restituer le sens de façon convenable. C'est une contrainte pragmatique qui l'a poussée à faire une paraphrase utilisant deux délocutifs *recusado* 'réfusé' et *tachado* 'classé' pour exprimer le sens de « *rejeté comme inintéressant parce qu'aberrant* ».

2.1.3. Le connecteur *mais* SN entre propositions

Nous n'avons pas trouvé, dans notre corpus, le connecteur *mais* SN traduit par le connecteur *mas*. Cependant, le *mais* SN traduit par d'autres connecteurs que *mas* seront analysés plus loin. Nous n'avons pas trouvé, non plus, de cas du *mais* SN en tête de proposition. En fait, « *cette position est pratiquement impossible, parce que mais SN est subordonné sémantiquement à la proposition P* » (Anscombre et Ducrot 1977 : 40).

2.2. Le connecteur *mais* traduit par d'autres connecteurs que *mas*

Les connecteurs pragmatiques que nous allons voir dans cette section sont ceux que Lapa (1970 : 214) appelle « *conjonctions nobles* ». Ces conjonctions adversatives sont d'usage plutôt littéraire ou écrit, mis à part les syntagmes *e sim, como também,* plutôt du langage courant en portugais du Brésil. Nous précisons qu'il s'agit du *portugais du Brésil*, car, selon Nord (1991 : 60-61), « *le lieu d'origine du texte et de destination du texte traduit est très important* ». Cet auteur cite le cas de la traduction d'un dépliant faite pour l'Office de Tourisme de Munich par un traducteur brésilien. Cette traduction a été considérée correcte par des Brésiliens, et incorrecte par des Portugais.

La question que nous nous posons dans cette section est la suivante : pourquoi le connecteur pragmatique *mais* est-il traduit, en portugais du Brésil, par des connecteurs différents? L'emploi de ces connecteurs est-il dû à un choix libre du traducteur ou à une contrainte sémantico-pragmatique?

Si le système d'organisation d'une langue diffère de celui d'une autre langue, et si c'est cette différence qui définit une langue par rapport à une autre, nous ne pouvons pas attendre que les connecteurs pragmatiques soient identiques linguistiquement et sémantiquement dans ces deux langues. Mais ils peuvent se ressembler dans bien des cas, puisque le portugais et le français appartiennent à la même famille linguistique. Cela dit,

la *portée de sens* étant inégale, nous allons faire ressortir qu'un connecteur en français peut être traduit par plusieurs connecteurs, et qu'un de ces connecteurs, en portugais, peut traduire d'autres connecteurs en français, par exemple :

donc -> portanto, *pois*, então, por conseguinte,

pois -> car, donc.

d'abord -> *antes de*, de início,

antes de -> d'abord, mais, avant, plutôt, devant.

2.2.1. Le connecteur pragmatique *antes*

Selon Koogan et Houaiss (1994), la première acception de *antes* est celle d'un adverbe qui signifie « *dans un temps antérieur* ». L'usage de *antes* comme conjonction adversative équivalente de *mas* est fréquente chez les auteurs classiques (Oliveira 1989 : 280). D'après Cunha et Cintra (1985 : 541), il est difficile de classer *antes*. Ces auteurs le nomment « *mot de rectification* ».

Le connecteur *antes* traduit d'autres morphèmes ou syntagmes que *mais*, comme dans les exemples ci-dessous :

1. La préposition *avant*, d'après le *Dictionnaire Électronique Robert* (PRE)

> [...] il est inutile de se demander s'il faut étudier la Parole ***avant*** la Langue [...] (Barthes 1964).
>
> [...] é inútil perguntar-se se cumpre estudar a Fala ***antes*** **da** Língua [...] (Blinkstein 1969).

2. L'adverbe *plutôt* (PRE)

> [...] celui-là se définit **plutôt** en fonction de l'usage qu'il réclame, de l'objet qu'il vise [...] (Resweber 1979).
>
> [...] aquele se define **antes** em função do uso que exige do objeto a que visa [...] (Toledo et Paes 1982).

3. La préposition *devant* (PRE)

> Règle générale : le ou les pronoms se placent **devant** le verbe, sauf l'impératif affirmatif [...] (Roulet 1972).
>
> Regra geral : o(s) pronome(s) são colocados **antes do** verbo, exceto no imperativo afirmativo [...] (Cintra 1978).

2.2.1.1. Le connecteur *antes PA* en tête de proposition

Nous n'avons pas trouvé, dans notre corpus, de cas du connecteur *antes* équivalent de *mais* PA à l'intérieur d'une proposition ou en tête de la proposition Q. Cependant, nous

avons trouvé des occurrences où le morphème *antes* apparaît en tête de proposition, par exemple, dans cet extrait :

> II Pourquoi étudier la traduction comme un contact de langues? **Tout d'abord**, parce que ce n'en est qu'un contact (Mounin1963).
>
> II Por que estudar a tradução como um contato de línguas? **Antes de** tudo por ser um contato de línguas (Dantas 1963).

Il nous semble que le connecteur *antes* est un anaphorisant ici, car il indique une antériorité des faits et, d'après la théorie d'Anscombre et Ducrot (1977), il y exerce la fonction PA. Nous avons décelé également des occurrences de *antes* PA à l'intérieur de propositions lorsqu'il traduit l'adverbe *plutôt*, comme dans le cas cité ci-dessus.

2.2.1.2. Le connecteur *antes* SN entre propositions

Dans notre corpus, nous avons trouvé deux cas du connecteur *antes SN* dont nous n'analysons qu'une occurrence à titre d'illustration.

A) Aspects de la syntaxe

> [...] Ce qui, en effet, donne au mot d'être événement ne dérive ni du prélèvement, si sélectif soit-il, opéré dans le dictionnaire, ni de l'exécution, si performative soit-elle, de la diction; **mais** d'un *non-dit* non codé dans le texte, bien que, sous certains aspects, décelable à partir de ce dernier, et instaurant des différences, dont les signes qui les composent n'embrassent jamais l'empan [...] (Resweber 1979).
>
> [...] Aquilo que, com efeito, permite à palavra ser um acontecimento, não deriva nem do levantamento antecipado, por mais seletivo que seja, realizado no

> dicionário, nem da execução, por mais performativa que seja, da dicção; deriva **antes** de um *não-dito* nao codificado no texto, ainda que, em certos aspectos, seja revelável a partir deste último, e instaure diferenças cujos signos componentes não chegam a um plano. [...] (Toledo et Paes 1982).

La structure de la proposition P est négative et enchâssée dans une relative. La proposition Q introduite par *mais* n'est qu'un SN, ou plutôt un syntagme prépositionnel (SP) complément (éloigné) du SV *dériver*. Les traducteurs ont répété le SV *deriva*, et, de ce fait, ils ont pu postposer au verbe, le connecteur *antes*. Cependant, cette construction ne serait pas acceptable en portugais, par exemple, avec le connecteur *mas*.

> [...]? deriva MAS de um não dito não codificado no texto[...]
> 'dérive mais d'un non-dit non codé dans le texte'.

Cunha et Cintra (1985 : 567), dans la section de leur grammaire concernant la *position des conjonctions de coordination*, affirment que parmi celles-ci, seule la conjonction *mas* est obligatoire au tout début de la proposition. Le connecteur pragmatique *mais* précède un syntagme prépositionnel (SP), complément qui rectifie la proposition non P. Dans le texte français, le complément du SV *dériver* en est éloigné. De ce fait, les traducteurs ont repris le SV *deriva* en le plaçant au tout début de la proposition Q.

B) Aspects de la stylistique

Dans la terminologie des sciences du langage, l'emploi du terme *empan* est relativement récent dans le sens de *portée*. L'auteur a choisi le terme *empan*, mais les

traducteurs, pour rendre le message n'ont pas pu utiliser le terme *palmo*. Bien que ce terme corresponde à la même définition des dictionnaires que le terme *empan* - une unité de mesure faite avec la main grande ouverte -, il est d'usage plus fréquent dans le langage populaire, plutôt rural. Ce terme, en portugais, n'a pas évolué dans le même sens qu'*empan* en français. Donc, il serait inadéquat dans un texte sur *la philosophie du langage*, ou dans le sens de la terminologie de Seleskovitch. Le choix du terme *plano* est dû, à notre sens, à une contrainte sémantico-pragmatique.

C) Aspects de la sémantique

L'analyse de l'occurrence du connecteur pragmatique *mais* dans cet extrait est complexe, car celui-ci se trouve dans une proposition enchâssée avec la concessive *bien que*. L'identification de la proposition antécédente est aussi complexe. Si l'antécédent négatif, et la structure *mais* + SN sont des conditions suffisantes pour avoir un cas de rectification, il s'agit donc d'un cas de *mais* SN rectificatif de la proposition non P.

Dans le texte traduit, l'identification de la proposition précédente, et de la fonction de la proposition Q introduite par le connecteur *antes* n'est pas simple non plus. Est-ce qu'en reprenant le SV *deriva*, les traducteurs ont voulu insister d'avantage sur la proposition Q? En fait, la répétition de ce SV *deriva* semble signe de l'intention de mettre en relief que le signe dérive, d'abord, « d'*un non-dit, non-codé dans le texte* ».

Selon la définition donnée par le PRE, le terme *empan* n'a que le sens *d'une ancienne mesure comprenant l'espace entre le petit doigt et le pouce ayant la main grande ouverte*. Cependant, Barbizet (1964 et 1966) l'introduit dans le domaine des sciences humaines avec le sens de portée de la mémoire. Seleskovitch, dans ses études de traductologie, l'utilise largement dans le sens *d'empan mnésique* défini ainsi : « *le champ d'action de la mémoire immédiate correspondant à sept ou huit mots et à une durée de trois à cinq secondes* » (Laplace 1994 : 274).

En portugais, le terme *plano* est polysémique. Selon le *Dicionário Eletrônico Aurélio* (DEA), il contient quinze acceptions différentes comme nom, trois comme adjectif et une dizaine d'autres lorsqu'il est un mot composé. De cette liste, dans le domaine de la géométrie, il est défini comme « *une superficie entre deux points* », ce qui est compatible avec la définition des dictionnaires d'*empan* en français. Cependant, le sens du terme *empan* dans le message de l'auteur est celui des sciences du langage « *le signe a une extension et une durée* ». Donc, le terme empan pourrait avoir la paraphrase suivante en portugais :

> [...] a extensão máxima dos elementos memorizáveis de uma só vez numa única apresentação.
> 'Longueur maximale d'une suite d'éléments qui peut être mémorisée d'un seul coup, dans une seule présentation.'

Dans cette section, nous avons pu remarquer l'importance d'une analyse *du mot au terme en contexte* proposée par Gémar (1995 a b). Les dictionnaires précités n'ont présenté

que les acceptions les plus fréquentes des lexèmes *empan* et *plano*. Effectivement, seul le contexte permet d'avoir l'extension et la profondeur d'un terme dans la phrase.

2.2.2. Le connecteur pragmatique *contudo*

D'après Koogan et Houaiss (1994), le connecteur *contudo* 'néanmoins' est une conjonction adversative qui marque une opposition. Il est synonyme de *porém* 'mais', *mas* 'mais', *entretanto* 'cependant'. Selon le DEA, le morphème *contudo* est constitué de la préposition et du pronom [com + tudo] 'avec tout ça', il est synonyme aussi de *todavia* 'toutefois', *no entanto* 'pourtant', *nao obstante* 'nonobstant'. Le connecteur pragmatique *contudo* peut traduire d'autres connecteurs français que *mais*, comme dans les exemples suivants :

1. L'adverbe *pourtant* (PRE)

> Ainsi, beaucoup d'observations sur les formes de la langue écrite, mais aucune allusion aux formes de la langue parlée [d], [t] et [id], et à leur distribution, **pourtant** bien différente de celle des premières. [...] (Roulet 1972).
>
> Assim, há muitas observações sobre as formas da língua escrita, mas nenhuma alusão às formas da língua falada [d], [t] e [id] e à sua distribuição, bastante diferente, **contudo**, daquela das primeiras. [...] (Cintra 1978).

2. L'adverbe *néanmoins* (PRE)

> [...] cette identification fait cependant problème, car il existe des variantes combinatoires (relevant donc, à première vue, de la parole) qui sont **néanmoins** imposées, c'est-à-dire « arbitraires » [...] (Barthes 1964).
>
> [...] Essa identificação, entretanto, causa problema, pois existem variantes combinatórias (dependentes, portanto, à primeira vista, da fala) que são, **contudo**, impostas, isto é, "arbitrárias" [...] (Blinkstein 1969).

2.2.2.1. Le connecteur *contudo* PA entre propositions

Dans notre corpus, nous n'avons pas remarqué de cas du connecteur *contudo* équivalent de *mais* PA entre propositions. Cependant, nous en avons trouvé lorsqu'il est l'équivalent d'autres connecteurs pragmatiques que *mais*, comme le démontrent les extraits ci-dessus. Et dans ces cas, il a la fonction PA. Nous n'avons pas rencontré, non plus, dans notre corpus, d'occurrences de *contudo* SN.

2.2.2.2. Le connecteur *contudo PA* en tête de proposition

D'après Cunha et Cintra (1985), le morphème *contudo* sert à lier deux termes ou propositions de même fonction, mais qui s'opposent *sémantiquement.*

A) Aspects de la syntaxe

> On admettra donc, ici, que la traduction, considérée comme un contact de langues dans des cas de bilinguisme assez spéciaux, n'offrirait sans doute au linguiste qu'une moisson maigre d'interférences, en regard de celle que peut apporter l'observation directe de n'importe quelle population bilingue.
> **Mais** au lieu de considérer les opérations de traduction comme un moyen d'éclairer directement certains problèmes de linguistique générale, on peut se proposer l'inverse, au moins comme point de départ : que la linguistique - et notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionnelle - éclaire pour les traducteurs eux-mêmes les problèmes de traduction. [...] (Mounin 1963).

> Admitiremos, portanto, aqui que a tradução, encarada como um contato de línguas em casos bastante especiais de bilinguismo, ofereceria sem dúvida ao lingüista apenas un reduzido cabedal de interferências, frente ao que pode proporcionar a observação direta de qualquer população bilingüe.
> **Contudo**, em lugar de considerar as operações de tradução como uma maneira de esclarecer diretamente certos problemas de lingüística geral, é possível propor o inverso, pelo menos como ponto de partida : que a lingüística - e particularmente a lingüística contemporânea, estrutural e funcional - esclarece para os próprios tradutores os problemas de tradução. [...] (Dantas 1963).

La proposition P est longue, composée d'enchâssées complétives. Elle constitue tout un paragraphe précédant la proposition Q. Le deuxième paragraphe est constitué par une proposition Q introduite par *mais* PA. Celle-ci est longue, enchaînée avec des propositions introduites par d'autres connecteurs pragmatiques : *comme*, *au moins comme*.

Nous avons décelé des temps verbaux à l'indicatif et au conditionnel, l'emploi de la troisième personne. La forme du pronom personnel *on* entraîne l'accord de la forme verbale à la troisième personne. Le traducteur a employé la première personne du pluriel. De ce fait, la forme verbale s'accorde avec la première personne. Celle-ci n'est pas

explicitée, mais perceptible par la terminaison du verbe. La structure négative restrictive *ne...que* est traduite par le morphème restrictif *apenas*.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur a utilisé la forme neutre du pronom personnel *on*. Le traducteur a employé le pronom personnel de première personne au pluriel, bien que le portugais ait la forme neutre de troisième personne *se*. Cependant, la construction du SV au futur avec le pronom personnel de troisième personne *se* serait plus coûteuse en portugais, moins usuelle. Car, dans ce cas, les normes de la grammaire portugaise l'obligeraient à l'usage de la tournure *admitir-se- á*. Nous avons l'intuition que le déictique *aqui* a renforcé le choix de la première personne. Parce que ce déictique est un démonstratif qui indique la proximité de celui qui parle. La deuxième occurrence du pronom *on peut* dans le texte français a été restituée par la structure impersonnel *é possivel*. L'auteur a employé le délocutif *considérée* dans la proposition P et le SV *considérer* dans la proposition Q, ce qui révèle, à notre sens, que l'auteur met l'accent sur ces mots. Le traducteur a utilisé le délocutif *encarada* dans la proposition P, et le SV *considerar* équivalent morphologique de *considérer*. D'après le DEA, la première acception du verbe *encarar* est celle de *regarder, faire face*. Celui-ci peut également être synonyme de *considérer, analyser*. Donc, l'auteur a exploité le même morphème et sème, et le traducteur a évité la répétition du morphème.

C) Aspects de la sémantique

Pour l'approche du texte *au niveau de la sémantique*, nous avons fait une lecture attentive du fragment ci-dessus, ce qui nous a permis de rassembler les sens et d'atteindre la signification du texte, une sorte de *puzzle* de sens. Lorsque nous tentons d'analyser ce texte dans le cadre *P, mais Q*, de *la théorie de l'argumentation dans la langue* (Anscombre et Ducrot 1983), nous trouvons une première difficulté : la conclusion r n'est pas évidente puisque la proposition P n'est pas évidente non plus. En fait, la phrase qui précède celle introduite par *mais* PA est tout un paragraphe. Dans cet exemple, le connecteur pragmatique *mais* PA introduit un nouveau paragraphe. Celui-ci reprend lexicalement le contenu du paragraphe précédent *Mais au lieu de considérer les opérations de traduction.* La conclusion r que le lecteur peut tirer du paragraphe précédent est que la traduction ne contribue pas à la théorie linguistique. La proposition Q, introduite par *mais*, est complexe aussi, elle enchaîne avec des propositions introduites par les connecteurs comparatifs *comme, au moins comme*. La conclusion non r que le lecteur peut tirer de ce deuxième paragraphe est que la linguistique peut contribuer à la théorie de la traduction.

La première acception du terme *moisson*, d'après le PRE, est celle de récolte de produits agricoles. Ce terme y est présenté également dans le sens figuré « *d'amasser en grande quantité ce qu'on recueille* ». Le qualificatif *maigre* peut, au sens figuré, signifier « *de peu d'importance* ».Ces termes ont été traduits par *reducido cabedal*. Selon le DEA,

le terme *cabedal*, dans le sens figuré, signifie « *un ensemble de biens intellectuels et moraux* », et le qualificatif *reduzido* signifie « *insuffisant, en petite quantité* ».

2.2.3. Le connecteur pragmatique *entretanto*

Selon le DEA, le connecteur pragmatique *entretanto* est composé de *entre - tanto (du latin tantu)*. Employé comme adverbe, il signifie dans « *un intervalle de temps* », tandis qu'étant une conjonction, il est synonyme de *todavia* 'toutefois', *contudo 'cependant'*. Le connecteur *entretanto* peut traduire d'autres connecteurs pragmatiques que *mais*, par exemple :

1. L'adverbe *cependant* (PRE)

> [...] Il reste **cependant** dans l'orbite du système de la parole, par le truchement de la phrase qui fait basculer la signification du mot dans un registre autre de significations [...] (Resweber 1979).
>
> [...] Permanece, **entretanto**, na órbita do sistema da fala por intermédio da frase, que faz a significação da palavra oscilar num registro diverso de significações [...] (Toledo et Paes 1982).

2. L'adverbe *toutefois* (PRE)

> [...] Cette atténuation de son jugement sur l'intérêt des bilinguismes individuels se trouve aussitôt délimitée, **toutefois**, par l'exemple donné [...] (Mounin1963).

> [...] Esta atenuação do julgamento por ele formulado quanto ao interesse dos bilingüismos individuais fica, **entretanto**, imediatamente delimitada pelo exemplo apresentado [...] (Dantas 1963).

2.2.3.1. Le connecteur *entretanto* PA entre propositions

Dans notre corpus, nous n'avons pas trouvé de cas du connecteur pragmatique *entretanto* équivalent de *mais PA* à l'intérieur d'une proposition, comme celui de l'exemple ci-dessus, où il traduit le connecteur *toutefois*, ni de cas d'*entretanto* SN rectificatif. Dans les deux cas cités ci-dessus, il nous semble qu'*entretanto* a la même fonction que le *mais* PA, donc c'est un connecteur argumentatif.

2.2.3.2. Le connecteur *entretanto PA* en tête de proposition

A) Aspects de la syntaxe

> 3. L'activité traduisante pose un problème théorique à la linguistique contemporaine : si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. **Mais** les traducteurs existent, ils produisent, on se sert utilement de leur production. [...] (Mounin 1963).

> 3. A atividade de tradução suscita um problema teórico para a lingüística contemporânea : se aceitarmos as teses correntes a respeito da estrutura dos léxicos, das morfologias e das sintaxes, seremos levados a afirmar que a tradução deveria ser impossível. **Entretanto**, os tradutores existem, eles produzem, recorremos com proveito às suas produções. [...] (Dantas 1963).

La proposition P est complexe, longue, composée de propositions tensées circonstantielle, coordonnée, et complétive. La proposition Q est composée de propositions tensées coordonnées. Le texte traduit contient les mêmes structures syntaxiques que celles du texte original.

Lorsque l'on analyse les textes au niveau de la grammaire, on se rend compte de l'importance que Gémar (1995 a) lui accorde. C'est en analysant les microstructures des propositions que nous avons décelé que les verbes de la proposition P sont à l'indicatif présent. Cependant, Teyssier (1976 : 221) affirme « *le français emploie le présent après si mais le sens est futur* ». Il y a encore dans cette proposition une occurrence du SV modal *devoir* au conditionnel. Quant à la proposition Q, les SV ne sont qu'à l'indicatif présent.

Dans le texte traduit, il y a des occurrences où le pronom *on* de troisième personne est traduit par celui de la première personne au pluriel. Cela nous est révélé par la morphologie des SV *aceitarmos, seremos, recorremos*. Cependant, nous avons remarqué une occurrence où le pronom de troisième personne est explicité, bien que la morphologie du verbe et le contexte même en permettent l'ellipse : *os tradutores existem, [eles] produzem*. Quant aux temps verbaux, la traductrice a employé la forme de l'indicatif au futur du présent[25] dans la proposition principale et, dans la proposition subordonnée, le futur du subjonctif. Car la conjonction *se*, en introduisant une proposition, dans certains cas, entraîne l'emploi du subjonctif. Donc, là où la langue française n'admet que la forme

25 La langue portugaise distingue à l'indicatif deux formes de futur : du présent et du passé. Ce dernier correspond au conditionnel présent en français.

de l'indicatif présent *si l'on accepte* [...] (*mais ayant le sens du futur) l'on aboutit à* [...], la langue portugaise impose la forme du subjonctif au futur *se aceitarmos* dans la proposition subordonnée, et celle de l'indicatif au futur *seremos levados a* dans la proposition principale. La langue française emploie la forme de l'indicatif présent pour exprimer le sens d'une éventualité dans le futur, tandis que la langue portugaise, pour certains contextes, possède la forme et le sens au futur du subjonctif[26].

B) Aspects de la stylistique

L'auteur, en utilisant les termes *traduisante* dans la proposition P, et *traducteur* dans la proposition Q, exploite la même base sémantique et morphologique, ce qui renforce le lien entre les propositions P et Q. Ou encore dans la proposition Q, avec le SV *produire* et le SN *productions*. Ces choix de l'auteur sont significatifs, car en répétant ces bases sémantiques, celui-ci a mis en relief le contenu de ce paragraphe : la traduction émane de la production de textes par des traducteurs. Dans ce cas, la traductrice brésilienne a pu suivre l'auteur, puisque ces termes sont morphologiquement et sémantiquement semblables en portugais. Cependant, quant à la forme verbale, rappelons-le, « *l'indicatif présent explicite ayant la valeur de futur* », elle n'a pas pu être restituée en portugais. Nous avons signalé dans la section sur la syntaxe que la conjonction conditionnelle *se* déclenche le subjonctif de la proposition subordonnée. La traductrice n'a pas pu conserver la même personne pour la forme verbale non plus, car les occurrences des SV au futur l'auraient

26 Selon Teyssier (1976 : 219), *le futur du subjonctif est un temps qui n'a aucun équivalent en français.*

obligée à des constructions plus coûteuses. En fait, la langue portugaise écrite exige, dans un texte soigné, que les pronoms *atones* soient insérés dans la forme verbale au futur. Citons comme exemple, *Se* [adverbial] *se* [pronom] aceitar,(ce qui serait cacophonique) ou *admitir-se-á* (ceci serait une construction lourde). D'après Teyssier (1976 : 155-156), en portugais :

> Quand un pronom atone dépendant d'un verbe au futur ou au conditionnel doit être, en application des règles générales (§47.1 à 49.6, ib. 88-97), en position *d'enclise*, il n'est pas placé *après* la forme verbale, mais *il est enclavé entre les deux éléments qui, étymologiquement, la constituent*[27]. "Ex. : cantar-**lhe**-ei a cantiga 'je lui chanterai la chanson'.

Nous avons signalé également dans la section précédente que la morphologie du verbe, dans certains cas en portugais, dispense d'utiliser le pronom personnel. Toutefois, il y a eu une occurrence où la traductrice a employé explicitement le pronom personnel à la troisième personne du pluriel, comme dans l'occurrence en français. Ce qui, à notre sens, ne serait pas une contrainte de la langue portugaise, mais une intention explicite de la part de la traductrice.

D'après les analyses des occurrences du SN *on* (ayant le sens de je, moi, nous) avec le SV au sens futur, chaque fois que l'auteur français utilise cette construction, le traducteur brésilien est forcé de la rendre par la première personne au pluriel, pour éviter une construction coûteuse et désuète dans sa langue.

---

27 Les italiques et les gras sont de Teyssier.

C) Aspects de la sémantique

Après une lecture *attentive* de l'extrait ci-dessus, nous avons saisi la signification du fragment. La conclusion r que l'on décèle est que d'après la théorie linguistique contemporaine, la traduction est impossible. Le connecteur pragmatique *mais* PA introduit une proposition Q qui réoriente le lecteur vers la conclusion non r : s'il y a des traducteurs, la traduction est possible.

Dans le texte traduit, la conclusion r que le lecteur tire de P est que la traduction est impossible. La proposition Q, introduite par le connecteur *entretanto*, s'oppose à cette conclusion : malgré ce constat, dans la pratique, la traduction existe. Dans ce cas, il y a un lien comparatif entre la proposition précédente P et la suivante Q. Le *connecteur entretanto* serait alors un anaphorique, car il contient le sens de « *malgré tout, ne concluez pas ça* ».

2.2.4. Le connecteur pragmatique *porém*

D'après les définitions de dictionnaires, la conjonction adversative *porém* est synonyme de *mas 'mais'*, *contudo 'cependant'*, *entretanto 'toutefois'*, *todavia* 'toutefois'. Nous n'avons pas trouvé, en français, d'autres connecteurs que *mais* traduits par le connecteur *porém*. Cela ne nous permet pas de conclure que le connecteur pragmatique

porém est l'équivalent par excellence de *mais*, car il est moins usuel que le connecteur *mas*. Cependant, ce dernier traduit aussi d'autres connecteurs français que *mais*, comme nous le verrons plus loin.

2.2.4.1. Le connecteur *porém* PA entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> On pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de la linguistique contemporaine. [...] **Certes** l'activité traduisante, implicitement, n'est jamais absente de la linguistique. en effet, dès qu'on décrit la structure d'une langue dans une autre langue, et dès qu'on entre dans la linguistique comparée, des opérations de traduction sont sans cesse présentes ou sous-jacentes; **mais**, explicitement, la traduction comme opération linguistique distincte et comme fait linguistique *sui generis* est, jusqu'ici, toujours absente de la science linguistique enregistrée dans nos grands traités de linguistique [...] (Mounin 1963).
>
> Seria quase possível dizer que a existência da tradução constitui o escândalo da linguística contemporânea.[...] **Por certo**, implicitamente, essa atividade jamais está ausente da lingüística, com efeito, logo que se passa a descrever a estrutura de uma língua em uma outra língua, ou que se envereda pela lingüística comparada, as operaçoes de tradução estão sempre presentes ou subjacentes; explicitamente, **porém,** como operação distinta e como fato lingüístico sui generis, a tradução tem estado até agora sempre ausente da ciência lingüística registrada em nossos grandes tratados de lingüistica [...] (Dantas 1963).

L'approche du texte à ce niveau se fait en analysant les structures syntaxiques. Nous avons remarqué que la proposition P est longue, complexe, constituée d'enchâssées adverbiales et de coordonnées. La proposition Q copulative est simple, longue. La structure

syntaxique des propositions du texte traduit est semblable à la structure du texte original, bien que les adverbiaux de phrase ne se trouvent pas à la même place que ceux du texte original.

L'interprétation du texte au niveau de la grammaire nous permet de déceler les microstructures du texte (Gémar 1995 a). La proposition P de ce fragment est introduite par le connecteur pragmatique *certes* et par l'adverbial *implicitement*. La proposition Q par le connecteur pragmatique *mais* et par l'adverbial *explicitement*. Dans la traduction, le syntagme prépositionnel *por certo* est suivi de l'adverbial *implicitamente* et le connecteur pragmatique *porém* postposé à l'adverbial *explicitamente*. Les SV de la proposition P sont à l'indicatif présent comme ceux du texte original. Cependant, le SV de la proposition Q est composé de l'auxiliaire au présent *ter* 'avoir' et du participe passé *estado* 'été'. Selon Cunha et Cintra (1985 : 390), cette construction de l'indicatif correspond au temps du passé : *préterit parfait composé*. Dans ce fragment, il y a une occurrence du SV au conditionnel (*on pourrait*) qui est traduite par un *futur du prétérit*[28] (*seria*). Les pronoms personnels neutres sont traduits par des neutres, ce qui diverge de nos commentaires faits dans la section 2.2.3.2. En fait, dans ce cas, le SN sujet *on pourrait* n'est pas l'auteur plus quelqu'un d'autre, mais n'importe qui, ce qui est traduit par la forme impersonnelle en portugais *seria possível*, ou par la forme indéterminée *se passa*, *se envereda* pour les occurrences de *on décrit*, *on entre*.

---

28 Selon la terminologie en portugais du Brésil.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur met en contraste les deux propositions en les opposant les adverbiaux de phrases *implicitement* et *explicitement* et les adverbiaux de temps *jamais* et *toujours*. La traductrice le suit de près, car sa langue lui permet, dans ce cas, d'en faire ainsi. Mais elle ne suit pas l'auteur lorsque celui-ci précise le terme *activité* par le syntagme adjectival (SA) *traduisante*. La traductrice a restitué le SA par le déterminant démonstratif *essa*. Ce qui oblige le lecteur à faire appel à sa *mémoire discursive* pour savoir de quelle activité il s'agit, tandis que dans le texte original elle y est explicite. Le choix de la traductrice pour l'emploi du connecteur pragmatique *porém* nous semble plus significatif qu'aurait eu, par exemple, le connecteur *mas*. Dans ce cas, l'ordre des connecteurs serait alors le même que celui du le texte original, c'est-à-dire la conjonction précédant l'adverbe. Nous avons déjà souligné que, selon Cunha et Cintra (1985), la conjonction adversative *mas* doit être toujours au début de la proposition.

MAS, *explicitamente, como operação distinta e como fato lingüístico suis generis*.

C) Aspects de la sémantique

Selon les démarches proposées par Gémar (1995 a), l'approche du texte à traduire à ce niveau doit se faire par une lecture attentive. Celle-ci permet la saisie du sens et des significations du texte. Dans le texte présenté ci-dessus, il s'agit, ici, d'une occurrence que

Ducrot (1984 : 229-230) classe CERTES P, MAIS Q. Adam (1990 : 212) affirme que c'est un cas de polyphonie où le connecteur *certes* introduit un énonciateur (E1) différent du locuteur (L). Ce locuteur (L) serait alors l'énonciateur (E2) de la proposition Q introduite par *mais*. En effet, il y a deux énonciateurs dans ce paragraphe. Le premier affirme que la linguistique comprend la traduction. Le locuteur affirme qu'il est d'accord avec (E1) en introduisant la proposition CERTES P, puis celui-ci, énonciateur (E2) s'oppose à cette assertion en introduisant la proposition MAIS Q. Celle-ci conduit le lecteur à la conclusion non r : la théorie linguistique n'admet pas la traduction. L'opposition entre la proposition précédente et la suivante est renforcée par les adverbiaux de phrase *implicitement* et *explicitement* respectivement.

Dans le texte traduit, le locuteur, en introduisant la proposition POR CERTO P, admet qu'il accepte l'argument de l'énonciateur (E1), *implicitement*, la linguistique comprend la traduction, puis en tant qu'énonciateur (E2), il s'oppose à cette assertion avec la proposition PORÉM Q. Cette dernière réoriente le lecteur vers la conclusion non r : la théorie linguistique, *explicitement*, exclut la traduction.

2.2.4.2. Le connecteur *porém* PA en tête de proposition

Dans notre corpus, nous n'avons pas trouvé de cas du connecteur *porém* en tête de propositions, bien que le DEA affirme qu'en portugais son emploi est très correct en début

de proposition. Nous citons ci-dessous, à titre d'exemple, une occurrence de *porém* PA en tête de proposition extraite d'une chronique, parue dans un quotidien brésilien.

> Não duvido. **Porém,** devo acrescentar que, do meu ponto de vista, a naturalidade está muito mais próxima da desinibição que do talento para representar [...] (Wilker dans JB 17/11/98).
>
> 'Je ne doute pas. **Mais**, je dois ajouter que, de mon point de vue, la naturalité est bien plus près de la désinvolture que du talent pour représenter' [...].

Teyssier (1976) affirme que le connecteur pragmatique *porém* est une conjonction qui exprime la *restriction* et qu'elle apparaît *« en général après le premier terme de la phrase»*. Par exemple :

> Durante todo o dia tentei desviá-lo de seu intento. Tudo, **porém**, foi em vão. (ib. 283).
>
> 'Pendant toute la journée j'ai essayé de le détourner de son projet. **Mais** tout fut en vain' (ib. 283).

Cependant, rien n'empêche que le connecteur ci-dessus soit placé au tout début de la proposition, sauf pour des effets de style, comme cela nous paraît être le cas ci-dessus.

Nous n'avons pas trouvé non plus, dans notre corpus, de cas du connecteur pragmatique *porém* SN. Toutefois nous avons trouvé une occurrence où le connecteur *MAIS* <3> au sens proposé par Adam (1990) est traduit par *porém*.

> Règle générale : le ou les pronoms se placent devant le verbe, sauf l'impératif affirmatif : [...], je ne le lui ai pas donné.
> **mais** : Ecoute-moi! Donne-le-lui! (Roulet 1972).

> **Regra geral** : o(s) pronome(s) são colocados antes do verbo, exceto no imperativo afirmativo : [...], je ne le lui ai pas donné
> **porém** : Ecoute-moi! Donne-le-lui! (Cintra 1978).

Selon Adam (1990) le MAIS <3> *de démarcation-segmentation propre à l'écrit* sert à relier *des fragments textuels a priori hétérogènes*. Cela nous paraît être le cas ci-dessus. L'auteur de cet extrait affirme que les pronoms normalement se placent devant le verbe, à l'exception de l'impératif affirmatif, et il donne des exemples du premier cas : « *je ne le lui ai pas donné* ». Puis, il cite des exemples à l'impératif affirmatif introduits par le connecteur pragmatique « *mais* : *Écoute-moi! Donne-le-lui!* ». Donc, dans ce cas, il s'agit encore d'un *mais* PA selon la terminologie d'Anscombre et Ducrot (1977), mais qui ne s'oppose pas à la conclusion r, ni ne la rectifie. Nous avons signalé à la section 2.2.4.1. que le connecteur *porém* équivalent de *mais* PA pourrait avoir la structure *X porém Y -- non R*, mais dans la présente occurrence, il s'en écarte, et il ne fait qu'introduire des exemples à l'impératif affirmatif sans intention argumentative, ni rectificative.

2.2.5. Le syntagme pragmatique *como também*

D'après Koogan et Houaiss (1994), le connecteur *como* 'comme' est une conjonction qui indique « *la comparaison, la cause, la conformité, l'égalité* ». Le connecteur *também* 'aussi' peut être un « *mot d'inclusion* » ou un adverbe et, dans ce cas, il a le sens « *d'également, de la même manière* ».

2.2.5.1. Le syntagme *como também* PA entre propositions

Dans notre corpus, nous avons trouvé un cas de *mais* traduit par une séquence formée de comparatifs *como* et *também*. Cependant, cette occurrence semble s'éloigner de la terminologie que nous avons adoptée jusqu'ici, soit *le mais SN* (rectificatif) *ou mais PA* (d'opposition) d'après la théorie de Ducrot et collaborateurs. Il semble plutôt se ranger dans la classification de *MAIS <1> de renforcement-renchérissement* proposée par Adam (1990 : 192).

A) Aspects de la syntaxe

> [...] Elle doit trouver que c'est un signe réconfortant cette imagination de la petite, d'inventer de s'habiller de cette façon. Non seulement elle admet cette pitrerie, cette inconvenance, elle rangée comme une veuve, vêtue de grisaille comme une défroquée, **mais** cette inconvenance lui plaît (Duras 1984).
>
> [...] Deve achar reconfortante esse sinal de imaginação da filha, essa idéia de se vestir assim. Não só admite essa palhaçada, essa inconveniência, ela com sua aparência de viúva, vestida de cinzento como uma religiosa secularizada, **como também** essa inconveniência lhe agrada (Rodrigues 1985).

La proposition P a la structure SN, SV, SN, elle est constituée de propositions coordonnées. Elle est introduite par le syntagme adverbial (Sadv) *non seulement*. La proposition Q est simple et elle a la structure canonique SN, SV, SN également. Les SV sont à l'indicatif présent. La reprise de *cette inconvenance* dans la proposition Q renforce

notre hypothèse que le *mais*, dans ce cas, n'est pas un *mais SN* rectificatif, ni un *mais PA* d'opposition, mais un *mais d'ajout* d'information. Dans le texte traduit il y a une ellipse du SN sujet de la proposition P, mais la structure des propositions P et Q est semblable à celle du texte original.

B) Aspects de la stylistique

Le style de l'auteur se manifeste par l'emploi répétitif du démonstratif *cette* et du comparatif *comme*. Le SV *admettre* de la proposition P et *plaire* de la proposition Q indiquent que ces deux propositions ne s'opposent pas, au contraire, elles se complètent, puisque leurs SV ont une base sémantique commune qui est le sème d'agréer, raison pour laquelle, nous supposons, l'auteur les a employés. Dans le texte traduit, nous notons la même démarche, puisque le portugais dispose des SV *admitir* 'admettre' et *agradar* 'plaire". Nous signalons, cependant, la difficulté de rendre en portugais l'équivalent linguistique du terme *défroqué*, bien que le DEA enregistre le terme « *desfradar -enlever la condition de frère-* ». La traductrice ne l'emploie pas car c'est un terme rare, applicable uniquement au masculin. Le terme *secularizada* contient le sens de quelqu'un qui a abandonné la vie religieuse (Koogan et Houaiss 1994). Cependant, il est employé comme nom seulement dans le domaine de la vie religieuse. Dans ce contexte littéraire, la traductrice l'a employé comme un qualificatif du nom. Ce qui, à notre sens, est en réponse à une contrainte pragmatique.

C) Aspects de la sémantique

Le connecteur *Mais* <1> introduit une proposition Q qui ne s'oppose pas à la proposition P, ni ne la rectifie. Cette proposition Q ne fait qu'ajouter un argument de plus sur les sentiments de X à propos de la façon de s'habiller de sa fille. L'emploi de la suite de connecteurs *como também* en portugais, indique une comparaison entre la proposition non P et la proposition Q, et indique aussi que ces deux propositions ont de valeurs égales (Vogt 1977 : 177).

2.2.6. Le syntagme pragmatique *e sim*

D'après le DEA, le connecteur *e* est une conjonction de coordination, et le connecteur *sim* est un adverbe. En portugais, le connecteur *e* traduit le connecteur *et*, cependant, ce dernier peut être traduit, parfois, par le connecteur *mas*, comme nous le montrons par la suite.

1. Le connecteur *et* traduit par *e* et *mas*

> [...] **Et** puis cette tenue qui pourrait faire qu'on en rie **et** dont personne ne rit [...] (Duras 1984).

[...]E naquela roupa que poderia provocar riso, **mas** da qual ninguém ri [...] (Rodrigues 1985).

2. Le présentatif *c'est* est traduit par le syntagme *e sim*

[...] ce n'est pas celui du fondement qui se perpétue, **c'est** celui des transformations qui valent comme fondation [...] (Foucault 1965 : 12).

Não é mais o fundamento que se perpetua, **e sim** as transformações que valem como fundação [...] (Neves 1995).

3. Le présentatif *c'est* traduit par *mas*

[...] Ce n'est pas qu'il faut arriver à quelque chose, **c'est** qu'il faut sortir de là où l'on est [...] (Duras 1984).

[...] Não se trata de conseguir alguma coisa **mas** de sair de onde estamos [...]. (Rodrigues 1985).

Dans cette occurrence, il s'agit d'un cas semblable à celui du *MAIS* <1> de *renforcement-renchérissement* (Adam 1990), puisque le sens n'est pas celui de rectification ni de réorientation argumentative, mais d'un ajout d'argument.

2.2.6.1. Le syntagme *e sim SN* entre propositions

Lapa (1970 : 216) affirme « *parfois, pour varier le style, pour échapper aux morphèmes stricts, préconisés par la grammaire, l'écrivain peut employer, par exemple, le connecteur sim au lieu de mas* ». Ce qui nous semble bien être le cas de l'occurrence de cette section.

A) Aspects de la syntaxe

> Je pourrais me tromper, croire que je suis belle comme les femmes belles, comme les femmes regardées, parce qu'on me regarde vraiment beaucoup. **Mais** moi je sais que ce n'est pas une question de beauté **mais** d'autre chose, par exemple, oui, d'autre chose, par exemple d'esprit [...] (Duras 1984).
>
> Poderia enganar-me, acreditar que sou bela como as mulheres belas, como as mulheres para as quais todos olham, porque na verdade olham bastante para mim. **Mas** sei que não se trata de beleza **e sim** de outra coisa, por exemplo, sim, outra coisa, por exemplo talento. [...] (Rodrigues 1985).

Nous n'analysons pas la première occurrence du connecteur pragmatique *mais* dans cet extrait, puisque le connecteur pragmatique *mais* traduit par la forme canonique *mas* a été présenté au tout début du présent chapitre. Nous nous intéressons ici à la deuxième occurrence du connecteur pragmatique *mais* qui a été traduit par le syntagme adverbial *e sim*. La proposition non P est une complétive copulative. La proposition Q n'est que l'attribut de la proposition non P, mais dans une structure affirmative « *Je sais qu'il s'agit*

d'autre chose ». Le texte traduit contient la même structure syntaxique que celle du texte original.

Les SV du texte original sont à l'indicatif présent ainsi que ceux du texte traduit. Le « *pronom de renforcement moi* » (Grevisse 1980 : 533) et le pronom de première personne du texte original disparaissent dans le texte traduit, le premier parce que les pronoms personnels de renforcement n'existent pas en portugais, et le deuxième parce qu'il est absorbé par la morphologie du verbe de cette langue.

B) Aspects de la stylistique

La répétition de l'attribut *d'autre chose* est un choix de l'auteur, ainsi que l'emploi du pronom de renforcement. Le texte traduit le suit dans le premier cas. Cependant, dans le deuxième, la traductrice ne le suit pas, car l'effacement du pronom de renforcement n'est pas son choix, mais une contrainte de la langue d'arrivée qui ne le possède pas. L'auteur reprend le connecteur pragmatique *mais*. La traductrice évite sa reprise. Cependant, elle répète de l'adverbe *sim*. Ce qui nous fait penser à deux *puzzles*, l'un pour le texte original et l'autre pour le texte traduit où le sens est restitué, c'est vrai, mais avec des morceaux différents.

C) Aspects de la sémantique

La deuxième occurrence du connecteur pragmatique *mais* est celle d'un *mais SN*. La proposition Q ne fait que rectifier la proposition non P. Dans le texte traduit, la deuxième occurrence du connecteur pragmatique est formée par la conjonction de coordination e, et de l'adverbe *sim*, qui ont la valeur d'un rectificatif de non P.

Le fragment est simple au niveau *du mot au terme*. En fait, il n'y a pas de termes, mais des *mots du vocabulaire général* (Gémar 1995 b) tels que *beauté* et *esprit*, qui sont traduits respectivement par *beleza* et *talento*.

2.2.7. Le connecteur pragmatique *apenas*

D'après Koch (1996 : 198) « *apenas est un opérateur de restriction (seulement, uniquement) qui inverse le sens de l'axiologie scalaire* ». Par exemple dans l'énoncé ci-dessous :

> Os desenhos sao coerentes **apenas** com os sentimentos dos desenhistas (ib. 198).
> 'les dessins sont cohérents **seulement** avec les sentiments du dessinateur'.

La conclusion r est que *l'artiste a son propre style (ses dessins sont cohérents)*, la conclusion non r est que *le dessinateur refuse le style* (seule comptent les sentiments du dessinateur).

Le connecteur *apenas*, selon le DEA, est un adverbe lorsqu'il a le sens de « *seul, seulement, uniquement* ». C'est une conjonction lorsqu'il a le sens de « *aussitôt que* ». Il peut traduire d'autres connecteurs pragmatiques que *mais* en français, par exemple :

1. L'adverbe *seulement* (PRE)

> [...] on leur a demandé non **seulement** ce qu'ils voulaient dire, mais s'ils disaient bien la vérité [...] (Foucault 1965 : 13).
>
> [...] indagamos-lhe não **apenas** o que eles queriam dizer, mas se eles diziam a verdade [...] (Neves 1995).

2. L'adverbe de restriction *ne...que*

> Et plutôt que de les laisser valoir spontanément, accepter de **n'**avoir affaire, par souci de méthode et en première instance, **qu'**à une population d'événements dispersés (ib. 24).
>
> E ao invés de deixá-las ter valor espontaneamente, aceitar tratar **apenas** por questão de cuidado com o método e em primeira instância, de uma população de acontecimentos dispersos (Neves 1995).

3. La locution adverbiale à *peine* (PRE)

> [...] Un procédé aussi intéressant et aussi productif que celui des transformations causatives en français,[...] la bonne fait manger la soupe aux enfants[...] est **à peine** signalé par Grevisse et par Mauger (Roulet 1972).

> [...] Um processo tão interessante e tão produtivo como o das transformações causativas em francês,[...] *la bonne fait manger la soupe aux enfants* [...] é mencionado **apenas** de passagem por Grevisse e por Mauger (Cintra 1978).

2.2.7.1. Le syntagme *mais seulement* SN traduit par *apenas*

La présente occurrence constitue un cas du *mais* SN tel que défini par Anscombre et Ducrot (1977). Cependant, il s'agit ici du syntagme *mais seulement* SN traduit par d'autres connecteurs que celui de la forme canonique *mas*.

A) Aspects de la syntaxe

> [...] Je ne me souviens pas des chaussures que je portais ces années-là **mais seulement** de certaines robes [...] (Duras 1984).
>
> [...] Não me lembro dos sapatos que usei naquele ano, **apenas** de alguns vestidos [...] (Rodrigues 1985).

La proposition non P est simple, constituée des SN SV et SN, et d'une enchâssée relative. La proposition Q rectifie le SN complément de la proposition P. La proposition non P est à l'indicatif présent, et la proposition relative à l'imparfait. Les SN sujet sont à la première personne du singulier.

Le texte traduit a la même structure syntaxique que celle du texte original. Cependant, la traductrice ne suit pas dans la proposition P le temps verbal du texte original. La proposition relative se trouve dans un temps inachevé dans le texte original, mais il a été traduit par un passé achevé. Le pronom personnel n'est pas explicite, puisque la

morphologie du verbe en portugais, dans ce cas, suffit pour indiquer qu'il s'agit du SN sujet à la première personne du singulier.

B) Aspects de la stylistique

L'emploi du temps présent et du passé inachevé révèlent l'intention de l'auteur de faire un retour à un passé qui s'éloigne déjà du présent. L'expression *ces années-là* renforce l'idée que le narrateur s'ennuie du passé. La traduction, cependant, en utilisant le passé ponctuel, achevé, ne restitue pas, à notre sens, cette nostalgie d'un temps qui se prolongeait dans le passé.

C) Aspects de la sémantique

La proposition non P est rectifiée par la proposition Q introduite par le connecteur pragmatique *mais* suivi de l'adverbe restrictif *seulement*, ce qui caractérise ce *mais* SN à la fois rectificatif et restrictif : « *je me souviens seulement de quelques robes* ». Le traducteur n'a employé que le connecteur pragmatique *apenas* qui est un mot restrictif en portugais. Dans ce cas, de notre point de vue, il y a ellipse du connecteur *mas*, et le connecteur *apenas* y prend aussi la valeur rectificative.

Il n'y a pas de termes dans ce fragment, mais des suites de mots que Gémar (1995 b) appelle des « *mots du vocabulaire général* ». En fait, ces mots ne concernent que des objets simples, d'usage universel, du monde civilisé comme chaussures, robes etc.

Cependant, l'expression « *ces années-là* », au pluriel, laisse entendre une période de temps vague, imprécise dans le texte original. C'est un indice du vocabulaire narratif littéraire. Il est traduit en portugais, par l'expression « *naquele ano* », au singulier, ce qui le rend ponctuel, délimité, restreint à une période de 12 mois.

3. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *ENFIN*

Dans les extraits analysés dans les sections précédentes, nous avons différé l'analyse de quelques autres connecteurs pragmatiques qui y figuraient. C'est cette analyse que nous allons faire maintenant avec les connecteurs *enfin* (section 3), et *donc* (section 4).

3.1. Le connecteur *enfin* traduit par la forme canonique *enfim*

D'après le PRE, le connecteur *enfin* est un adverbe qui a le sens *affectif* lorsqu'il indique *le terme d'une longue attente*, comme dans « *enfin seuls!* ». Il a le sens *logique* lorsqu'il marque *le dernier terme dans une succession dans le temps*; *il sert à conclure, à résumer*, et il est paraphrasable par *en bref, en un mot*. Il peut encore préciser, corriger, introduire une *conclusion résignée* et dans ces cas il est synonyme de *en somme*. Ce connecteur peut également marquer l'exaspération *enfin*! (Ça suffit!).

Pour Roulet *et al.* (1987), le connecteur *enfin* appartient à la catégorie des connecteurs interactifs, il n'a pas de fonction argumentative, mais une fonction de

reformulation *d'un discours antécédent*. Il est employé pour indiquer un changement de perspective énonciative.

Selon Cadiot *et al.* (1985 : 201), le morphème *enfin* introduit une proposition Q qui met un terme au discours. Ils distinguent le connecteur *enfin* du connecteur *et* en disant que ce dernier indique que *le discours va s'arrêter* et que le premier indique que *le discours n'a pas à être continué* (ib. 203). Par exemple :

> À cette réunion sont venus Pierre, Paul, Jacques et enfin Marcel (ib. 203).

Le connecteur *enfin* est un adverbe, il se combine dans la phrase avec d'autres catégories, comme dans l'exemple ci-dessus emprunté à Cadiot *et al.* (1985), ou encore comme dans l'exemple ci-dessous, où il apparaît à gauche d'un adverbe.

> [...] 3) on peut **enfin franchement** élargir la notion et définir l'idiolecte comme le langage d'une communauté linguistique [...] (Barthes 1964).
>
> [...] 3) podemos, **enfim, francamente** alargar a noção e definir o idioleto como a linguagem de uma comunidade lingüística [...] (Blinkstein 1969).

D'après le tableau VII, comparativement avec l'emploi du connecteur pragmatique *mais* (tableau VI), présenté au début de ce chapitre, la fréquence d'usage du connecteur *enfin* est relativement faible. Les 9 occurrences répertoriées ont été traduites par 3 connecteurs différents en portugais, et il y a eu une occurrence non traduite. Les trois occurrences du connecteur *enfim*, outre la forme morphologique semblable à celle du connecteur *enfin* en français, nous permettent de postuler qu'en principe, *enfim* est la forme canonique pour traduire le connecteur *enfin*. A notre connaissance, il n'y a pas d'étude

linguistique contrastive entre le portugais et le français concernant ce connecteur pragmatique qui permette de tirer d'autres conclusions[29]. En fait, le résultat obtenu dans notre corpus se révèle peu convaincant pour une affirmation ferme, mais nous analysons un corpus, et nous ne dépouillons que les occurrences qui s'y trouvent.

3.1.1. Le connecteur *enfim* en tête de proposition

A) Aspects de la syntaxe

> [...] **Enfin** le troisième problème qu'on indiquera ici concerne les rapports de la Langue et de la pertinence [...] (Barthes 1964).
>
> [...] O terceiro problema, **enfim**, que indicaremos aqui, concerne às relações entre a língua e a pertinência [...] (Blinkstein 1969).

Dans l'extrait ci-dessus, bien que l'adverbe *enfin* soit au début de la proposition en français, dans la traduction, son équivalent morphologique et sémantique a été postposé au SN. La structure syntaxique de la proposition Q, introduite par le connecteur pragmatique *enfin* suivie d'une enchâssée relative, est semblable dans les deux fragments de texte. L'antécédent de la proposition Q n'est pas évident. En fait, ce sont deux propositions précédentes d'une suite numérotée lexicalement concernant des problèmes

---

29 Rossari (1989 : 203) a remarqué dans son étude contrastive entre le français et l'italien que, «*contrairement à ce que laissait prévoir la proximité morphologique, l'usage de infine pour traduire enfin est limité à certains cas précis* ».

relatifs aux concepts saussuriens de langue et parole. Le premier problème est la question de l'identification de la langue au code et de la parole au message, un autre problème concerne les relations entre parole et syntagmes, et l'auteur introduit la conclusion de cette énumération des problèmes par le connecteur pragmatique *enfin*.

B) Aspects de la stylistique

Nous avons signalé dans la section au *niveau de la syntaxe* que le traducteur avait choisi la postposition au SN du connecteur *enfim*. Cette position représente un choix de la part du traducteur, puisqu'aucune contrainte syntactico-pragmatique ne lui interdisait de le placer avant le SN, comme dans le texte en français. Dans la traduction portugaise, la position du connecteur est semblable à celle du texte original, cependant *enfin* a été traduit par *por fim*. Ce qui distingue syntaxiquement et morphologiquement la traduction portugaise de la brésilienne.

C) Aspects de la sémantique

La proposition Q est extraite d'un paragraphe long relatif aux problèmes de *Langue et Parole* dont il question au chapitre 1 de Barthes (1964). Le connecteur *enfin* est un *un marqueur d'intégration linéaire* (MIL) (Rossari 1989 : 212), car il introduit une proposition qui met fin à une suite d'arguments. Dans le fragment ci-dessus, il indique que l'auteur achève l'énumération des problèmes concernant la dichotomie saussurienne de langue et parole.

3.1.2. Le connecteur *enfim* entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> [...] Elles ne font rien, elles se gardent seulement, elles se gardent pour l'Europe, les amants, les vacances en Italie, les longs congés de six mois tous les trois ans **lorsqu'elles** pourront **enfin** parler de ce qui se passe ici, de cette existence coloniale si particulière, du service de ces gens, de ces boys, si parfait, de la végétation, des bals, [...] (Duras 1984).
>
> [...] Não fazem nada, apenas se cuidam, guardando-se para a Europa, os amantes, as férias na Itália, as longas licenças de seis meses a cada três anos, **quando** podem **enfim** falar do que acontece aqui, dessa existência típica de colônia, do serviço dessa gente, dos empregados, tão perfeitos, da vegetação, dos bailes[...] (Rodrigues 1985).

À ce niveau de la syntaxe, nous avons remarqué que les propositions antécédentes P sont coordonnées, énumératives des faits. La proposition Q est introduite par la conjonction *lorsque* et par l'adverbe *enfin*. Le SV de cette proposition est au futur de l'indicatif, cependant la traductrice a employé le présent ayant la valeur de futur. Cela nous permet d'affirmer que la langue portugaise dispose elle aussi d'une structure morphologique au présent pour indiquer un futur sémantique, dans ce cas, après l'adverbe *quando*. Nous avons signalé plus haut, une occurrence où Teyssier (1976 : 221) affirme «*le français emploie le présent après si mais le sens est futur* ». Donc, ces langues disposent d'une *forme* au présent pour un *sens* futur dans des contextes précis, hormis la structure

classique du futur proche, formée avec le verbe *aller* à l'indicatif présent + infinitif pour le français, et le verbe *ir* à l'indicatif présent + infinitif pour le portugais.

B) Aspects de la stylistique

La description des attentes des femmes de leurs vacances en Europe laisse entendre la monotonie de leur vie en Indochine. L'emploi du connecteur *enfin* indique que la proposition Q présente le dernier argument d'une suite, mais il signifie aussi un sentiment de soulagement. À notre sens, il est ambigu, car il peut signifier le soulagement de l'auteure qui veut mettre fin à son discours, et celui des femmes qui sont dans l'attente de ces vacances. L'auteure répète les SV *se gardent*, cependant la traductrice évite la répétition du SV en utilisant les SV *se cuidam* et *se guardam*, qui sont synoymes.

C) Aspects de la sémantique

Dans l'occurrence ci-dessus où le connecteur pragmatique *enfin* introduit la proposition Q, celle-ci indique que l'auteure est un peu pressée de mettre fin à son discours après une énumération d'opinions ou de faits. La traductrice, en utilisant le temps présent après l'adverbe de temps *quando*, a nuancé le sens voulu par l'auteure, qui parlait d'un événement à venir. La traduction laisse entendre que ce fait était habituel.

3.2. Le connecteur *enfin* traduit par d'autres connecteurs que *enfim*

3.2.1. Le connecteur *por fim* en tête de proposition

Dans notre corpus, nous avons trouvé deux occurrences du connecteur *enfin* traduites par la locution adverbiale *por fim*. A titre d'illustration, nous analysons l'un de ces cas ci-dessous :

A) Aspects de la syntaxe

> *6.* ***Enfin****, débordant le cadre de la morphologie et de la syntaxe, les manuels esquissent parfois un traitement de certains faits phonétiques et lexicaux qui est le plus souvent inadéquat* [...] (Roulet 1972).
>
> *6.* ***Por fim****, indo além do âmbito da morfologia e da sintaxe, os manuais esboçam por vezes um tratamento de certos fatos fonéticos e lexicais que é, no mais das vezes, inadequado* [...] (Cintra 1978).

Il ne nous semble pas opportun de présenter dans cette analyse les cinq paragraphes précédents avec les argumentations de l'auteur à propos des inconvénients *des manuels traditionnels*. Soulignons, cependant, que le paragraphe dont il est question ici se trouve dans le chapitre sous titré *La grammaire traditionnelle*. Il est introduit par le connecteur pragmatique *enfin*. Celui-ci est traduit par la locution adverbiale formée par la préposition *por* et par le nom *fim*.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur, en plus de mettre en italiques la proposition Q, a énuméré explicitement les paragraphes pour indiquer ses différents points de vue relatifs à l'inefficacité des méthodes traditionnelles d'apprentissage des langues étrangères. À notre sens, l'auteur nous dit avec ces italiques que ce qu'il affirme fait objet d'un certain consensus parmi ses pairs. Le traducteur a compris son intention en le suivant dans l'énumération des paragraphes et dans les italiques. Il a traduit le connecteur pragmatique *enfin* par la locution adverbiale *por fim*, ce qui élimine, de notre point de vue, le sens de soulagement, qui est le plus fréquent de *enfim* en portugais du Brésil. En fait, le choix de la locution adverbiale *por fim* vise à préserver le sens de *pour conclure, encore un dernier mot*, mais sans émotions.

C) Aspects de la sémantique

Ce sixième paragraphe concernant la description des *contenus* des manuels traditionnels ne fait que présenter encore une dernière critique de ces manuels, en clôturant le discours de l'auteur à ce sujet. C'est la présence du connecteur pragmatique *enfin*, en tête du paragraphe, qui nous amène tout de suite à conclure que l'auteur va mettre fin à son discours à propos des défauts des manuels traditionnels d'apprentissage de langues.

3.2.2. Le connecteur *finalmente* en tête de proposition

Dans la documentation disponible, le connecteur *finalmente* est classé comme un conclusif.

A) Aspects de la syntaxe

> *8.* ***Enfin****, les manuels traditionnels adoptent une présentation essentiellement analytique qui peut éventuellement aider l'élève à saisir la structure d'une phrase déjà faite, mais qui lui est de peu d'utilité pour construire des phrases [...]* (Roulet 1972).
>
> *8.* ***Finalmente****, os manuais tradicionais adotam uma representação essencialmente analítica que pode eventualmente auxiliar o aluno a assimilar a estrutura de uma frase já feita, mas que lhe é de pouca utilidade para construir orações [...]* (Cintra 1978).

L'extrait ci-dessus a été analysé *au niveau de la syntaxe* dans la section 2.1.1., raison pour laquelle nous ne le commentons pas ici, sauf que, selon Lapa (1970 : 185), l'adverbe formé avec le suffixe *-mente* est plus expressif parce que sa base est un adjectif et que celui-ci « *qualifie* » le SN sujet.

B) Aspects de la stylistique

La répétition du morphème *enfin*, dans le sixième paragraphe (concernant le contenu) et dans le huitième (concernant la forme) après une suite numérotée d'arguments, est significative. C'est comme si l'auteur voulait nous convaincre que les manuels traditionnels sont vraiment mauvais quant au contenu et quant à la forme. Il n'a fait que

lister ses arguments défavorables sur les manuels traditionnels, et il termine ces développements en introduisant le dernier argument de chaque paragraphe avec le connecteur pragmatique *enfin*. Le traducteur a varié l'emploi du connecteur de fin d'énumération en utilisant *por fim* (6§) et *finalmente* (8§). À notre sens, ceux-ci sont plus précis que le serait le connecteur pragmatique *enfim*. Ce dernier serait perçu plutôt dans le sens de son usage le plus fréquent, qui est celui de l'expression de soulagement. Étant donné les contextes similaires des deux paragraphes (des arguments mettant en évidence les aspects négatifs des méthodes traditionnelles), l'emploi de connecteurs différents en portugais est dû à une intention du traducteur de varier les connecteurs pragmatiques.

C) Aspects de la sémantique

Dans l'extrait ci-dessus, nous remarquons que l'adverbe *enfin* introduit une réplique conclusive à la suite d'énumérations. Les sept paragraphes précédents ne sont que des arguments défavorables, cette fois au niveau de la *forme* concernant les méthodes traditionnelles d' apprentissage des langues. Le connecteur pragmatique *enfin* qui, dans cette occurrence, est également un MIL, est traduit par l'adverbe *finalmente*. Ce dernier est paraphrasable par *para concluir, por fim*, ce qui dénote que la proposition Q, qui le suit, vise à mettre *fin au discours*, puisque l'on n'a plus rien à dire.

3.2.3. Le connecteur *enfin* n'est pas traduit

Nous n'appliquons pas ici, le *plan d'interprétation du texte* de Gémar (1995 a b), car nous ne citons l'extrait ci-dessous que pour mettre en relief que le connecteur pragmatique peut, parfois, être effacé par le traducteur.

> L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne.[...] L'histoire d'une toute petite partie de ma jeunesse je l'ai plus ou moins écrite déjà **enfin** je veux dire, de quoi l'apercevoir, je parle de celle-ci justement, de celle de la traversée du fleuve [...] (Duras 1984).
>
> A história de minha vida não existe. Ela não existe. Jamais tem um centro. Nem caminho, nem trilha.[...] A história de uma pequena parte de minha juventude, já a escrevi mais ou menos, quero dizer, já contei alguma coisa sobre ela, falo aqui daquela mesma parte, a da travessia do rio [...] (Rodrigues 1985).

Dans ce fragment, le connecteur *enfin* est un rectificatif des propos précédents. Il met en évidence que le locuteur veut nuancer le cours de ses réflexions par une apposition rectificative, ce qui est renforcé par le SV modal « *je veux dire* ». Il n'est pas traduit dans le fragment ci-dessus, car le SV modal *quero dizer*, en portugais, porte le sens de rectification de ce que l'on vient de dire et que l'on achève le discours, donc il contient le sens de « *en somme* ».

4. DESCRIPTION DU CONNECTEUR PRAGMATIQUE *DONC*

D'après le tableau IX présenté au tout début de ce chapitre, on peut voir que le connecteur *portanto* est l'équivalent pragmatique le plus fréquent du connecteur *donc*, en portugais du Brésil.

Dans cette section et les suivantes, nous allons analyser la relation *P donc Q*, en utilisant les approches interprétative et sémantico-pragmatique. Selon la documentation disponible, le connecteur *donc* est un *déductif*. Par exemple, « *Socrate est un homme, donc il est mortel* ». Le topos de P, tout humain meurt, l'on déduit Q, Socrate étant humain, il est mortel (Zénone 1982 : 117).

Le connecteur *portanto* est, selon Cunha et Cintra (1985 : 567), une conjonction conclusive. Ils affirment que sa position dans la phrase peut varier selon « *le rythme, l'intonation et l'harmonie de la phrase* ». Selon Roulet *et al* (1987 : 114-115), le connecteur *donc*[30] est un adverbe. Roulet le situe dans cette catégorie en disant qu'il peut se combiner avec la conjonction *et*, tandis que deux conjonctions ne peuvent pas être employées ensemble. Rappelons Lapa (1970 : 181) qui affirme que les limites entre prépositions, adverbes et conjonctions ne sont pas claires, et que l'on distingue leurs sens plus facilement dans le contexte.

---

30 Selon le PRE, le connecteur *donc* est une conjonction.

4.1. Le connecteur pragmatique *portanto*

Nous n'avons pas trouvé d'occurrences du connecteur *donc* en tête de proposition. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas. Pour illustrer qu'il existe ailleurs, citons un extrait emprunté à Ducrot (1984 : 38) :

> Il me demande de dire si je suis capable de fermer la fenêtre. Or il sait bien que oui. **Donc** il veut par là me rappeler que j'en suis bien capable.

Parfois, donc peut être en tête de la proposition Q, lorsque celle-ci est placée avant P. La conclusion précède alors les arguments, par exemple :

> **Donc** l'E.T.A a rompu la trêve. Des attentats ont en effet été commis à Bilbao et à ... (TRIBUNE DE GENÈVE) (Zénone 1982 : 125).

Il peut aussi être mis en relief par le présentatif *c'est*, par exemple :

> [...] Le vol n'est ni un être, ni une chose, ni une idée; en revanche, ce terme exprime une action : **c'est donc** un verbe [...] (Roulet 1972).
>
> *[...] Vol* [vôo, roubo] não é nem um ser, nem uma coisa, nem uma idéia; pelo contrário, este termo exprime uma ação : **é, portanto**, um verbo [...] (Cintra 1978).

4.1.1. Le connecteur *portanto* entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> [...] En somme, la Langue est à la fois le produit et l'instrument de la Parole : il s'agit **donc bien** d'une véritable dialectique [...] (Barthes 1964).

> [...] A Língua é, em suma, o produto e o instrumento da Fala, ao mesmo tempo : trata-se realmente, **portanto**, de uma verdadeira dialética [...] (Blinkstein 1969).

Dans le fragment ci-dessus, la proposition P est une copulative introduite par le connecteur conclusif *en somme*. La proposition Q est constituée du SV impersonnel *il s'agit*. La structure syntaxique du texte traduit est semblable à celle du texte original. Sauf pour la position du connecteur *em suma*. Celui-ci est postposé aux SN, SV dans la traduction brésilienne.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur emploie les termes langue et parole avec des majuscules même à l'intérieur du syntagme *la Langue est...*, ce qui est suivi par le traducteur *a Língua é...* La postposition du connecteur *em suma* est un choix du traducteur, puisque ce connecteur pourrait être en première position dans la phrase. Nous avons déjà signalé plus haut que la tendance en portugais du Brésil est de ne pas séparer le SN du SV copule, ce qui est confirmé par cette occurrence *A tradução é, em suma,*[...].

C) Aspects de la sémantique

La difficulté d'analyser des textes authentiques tient au fait que, comme dans cet exemple, plusieurs connecteurs peuvent se présenter liés les uns aux autres. La proposition introduite par *en somme* s'enchaîne avec celle qui contient *donc*. Le connecteur *en somme*

est un résumitif, et le connecteur *donc* y est un déductif. Et le sens de cet extrait se résume dans la dichotomie langue et parole.

4.2. Le connecteur pragmatique *pois*

D'après le DEA, le connecteur *pois* n'est qu'une conjonction en portugais du Brésil, et il est employé aussi comme adverbe dans le sens de *oui* par les autres lusophones. Selon Cunha et Cintra (1985 : 568), lorsque le connecteur *pois* est une conjonction conclusive, il ne doit pas être placé au tout début de la proposition à laquelle il appartient. Koch (1996: 230) affirme « *pois* est *un opérateur de coordination qui enchaîne un énoncé justificatif de ce qui a été dit auparavant* ». Le connecteur pragmatique *pois* traduit d'autres connecteurs que *donc*, par exemple : la conjonction de coordination *car* (PRE)

> [...] L'aspect combinatoire de la Parole est évidemment capital, **car** il implique que la Parole est constituée par le retour de signes identiques [...] (Barthes 1964).
>
> [...] O aspecto combinatório da Fala é evidentemente capital, **pois** implica que a Fala se constitui pelo retorno de signos idênticos [...] (Blinkstein 1969).

4.2.1. Le connecteur *pois* entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> L'énoncé dessine le lieu où le langage devient un phénomène livré à l'analyse. [...] Il recouvre l'expression langagière se rapportant à un ensemble signifiant, [...]. L'énoncé recouvre **donc** un segment de la chaîne parlée qui, en raison de son caractère spontané et immédiat, peut être marqué par des temps d'arrêt, ponctué par des silences ou sérié par un changement de locuteur (Resweber 1979).

> O enunciado designa o lugar onde a linguagem se torna un fenômeno entregue à análise. [...]. Ele recobre a expressão lingüística, relacionando-se com un conjunto significante [...]. O enunciado recobre, pois, un segmento da cadeia falada que, em razão do seu caráter espontâneo e imediato, pode ser marcado por tempos de parada, pontuado de silêncios ou seriado através de mudança de locutor (Toledo et Paes 1982).

La structure syntaxique du paragraphe où se trouve le connecteur *donc* est complexe. Celle de la proposition Q introduite par *donc* est constituée d'une structure SN, SV, SN et d'une enchâssée relative. Le texte traduit contient la même structure syntaxique que celle de la langue de départ.

B) Aspects de la stylistique

Nous avons dû citer de façon fragmentée les propositions précédant celle du connecteur *donc* pour le situer et démontrer que, effectivement, la proposition Q est une *justification / explication* de ce qui a été dit auparavant. La reprise pronominale et lexicale du terme *énoncé* ainsi que celle du SV *recouvre* sont significatives. L'auteur insiste sur ces termes. À notre sens, son intention est de mettre en relief *Le profil de l'énoncé*, d'ailleurs sous-titre du chapitre premier nommé *L'énoncé*.

Quant au texte traduit, les termes employés sont morphologiquement semblables, donc ils sont restitués de la même façon que dans le texte source, à l'exception du titre *L'énoncé*, qui n'y figure pas.

C) Aspects de la sémantique

Le connecteur *donc*, selon Zénone (1982 : 124), « *a une valeur de reprise qui lui permet d'enchaîner sur un contexte et de fonctionner comme un marqueur de structuration*». La proposition P précédente est tout un paragraphe dont nous ne faisons que citer quelques fragments pour situer le contexte de cette occurrence de *donc*. Bien que le connecteur *donc* soit à l'intérieur de la proposition Q, il dépend, dans ce cas, sémantiquement des propositions précédentes.

4.3. Le connecteur pragmatique *então*

Selon le DEA, le connecteur então vient du latin *intunc* et signifie « *dans ce cas, en ce moment* ». Oliveira (1989 : 286) affirme que le connecteur *então* peut avoir la fonction « *d'un adverbe, d'une conjonction conclusive ou même être un substantif ayant le sens de époque* ». Cunha et Cintra (1985) classent, d'après les normes de la grammaire brésilienne, le connecteur *então* dans la catégorie de « *mot dénotatif de situation* ». Cependant, ils soulignent que la grammaire portugaise le considère comme « *un adverbe de phrase* » (ib. 541).

4.3.1. Le connecteur *então* entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> I.1.1. Le concept (dichotomique) de Langue / Parole est central chez Saussure et a certainement constitué une grande nouveauté par rapport à la linguistique antérieure, [...]. I.1.2. La Langue, c'est **donc**, si l'on veut, le langage moins la parole: c'est à la fois une institution sociale et un système de valeurs [...] (Barthes 1964).
>
> I.1.1. O conceito (dicotômico) de Língua / Fala é central em Saussure e constituiu certamente uma grande novidade em relação à Lingüística anterior, [...].
> I.1.2. A Língua é, **então**, praticamente, a linguagem menos a fala : é, ao mesmo tempo, uma instituição social e um sistema de valores [...] (Blinkstein 1969).

La proposition P étant longue, nous avons dû la fragmenter ici. D'après cet extrait, elle est constituée d'une copulative coordonnée à une proposition tensée. La proposition Q est constituée d'une copulative présentative suivie d'une enchâssée conditionnelle. La proposition P du texte traduit possède la même structure syntaxique que celle du texte source. Cependant, dans la proposition Q, la proposition *si l'on veut* est traduite par l'adverbe de phrase *praticamente*.

B) Aspects de la stylistique

Cet exemple est extrait du chapitre premier de Barthes (1964) dont le titre est I. *Langue et Parole*, et le sous-titre, I.1. *En linguistique*. L'auteur énumère ses points de vue par rapport à la langue et à la parole. Il met les lettres initiales des termes langue et parole en majuscule même à l'intérieur du syntagme, à notre sens pour signifier qu'ils sont les mots clés de la linguistique ainsi que de son exposé. Le traducteur brésilien suit la

numérotation, la même façon d'écrire et les parenthèses du texte original. Nous avons signalé dans la section précédente que la proposition *si l'on veut* a été traduite par l'adverbial *praticamente*. Cependant, dans une traduction plus récente, faite au Portugal, la construction de l'auteur a été respectée, et *si l'on veut* (le temps présent ayant la valeur de futur, d'après Teyssier (1976), est traduit par *se quisermos* (le futur du subjonctif entraîné par la conjonction *se*). En plus, dans cette traduction, le connecteur *donc* est traduit par l'équivalent pragmatique *portanto*.

C) Aspects de la sémantique

Pour situer la proposition P, nous présentons l'extrait de paragraphe ci-dessus fragmenté. Le connecteur *donc* introduit la proposition Q, qui sert à *expliciter justifier* le contenu de ce qui vient d'être exposé dans le paragraphe précédent. Dans le texte traduit, le connecteur *então* (le sens ici est *de cette manière*) introduit la proposition Q qui est une déduction logique du discours précédent.

4.4. Le connecteur pragmatique *por conseguinte*

Cette locution adverbiale est formée par la préposition *por* et l'adjectif *conseguinte*. Le DEA ne le classe pas comme adverbe ni comme conjonction. Il n'enregistre que l'adjectif *conseguinte* synonyme de *« consécutif, conséquent, cohérent, logique »*.

4.4.1. Le connecteur *por conseguinte* entre propositions

A) Aspects de la syntaxe

> II Pourquoi étudier la traduction comme un contact de langues? Tout d'abord, parce que ce n'en est qu'un contact.
> Bilingue par définition, le traducteur est bien, sans contestation possible, le lieu d'un contact entre deux (ou plusieurs) langues employées alternativement par le même individu [...].
> III La traduction, **donc,** est un contact de langues, est un fait de bilinguisme (Mounin 1963).

> II Por que estudar a tradução como um contato de línguas? Antes de tudo por ser um contato de línguas.
> Bilingüe por definição, o tradutor é real e incontestavelmente o lugar de um contato entre duas (ou mais) línguas empregadas alternativamente pelo mesmo indivíduo[...].
> III A tradução é, **por conseguinte**, um contato de línguas, um fato de bilingüismo (Dantas 1963).

Le premier paragraphe de cet extrait est constitué d'une question et d'une réponse, et le deuxième est formé par une proposition P copulative simple et longue. La proposition Q est une copulative constituée de deux SV, SN attributs ayant le même SN sujet « *la traduction* ». Le texte traduit contient le paragraphe question et réponse, et le deuxième est constitué d'une proposition copulative également. La proposition Q copulative est simple, constituée par un SN sujet, un SV et deux SN attributs juxtaposés. Donc, il y a eu ellipse du SV *é*.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur cherche à préciser la traduction en posant la question et en y répondant lui-même. Selon la théorie polyphonique de Ducrot (1980), il y a deux énonciateurs : E1, celui qui pose la question et E2, qui répond à cette question, et qui correspond, dans ce cas, à l'auteur L1. Sperber et Wilson (1989 : 378) affirment que parfois des auteurs utilisent « *un procédé d'exposition* » dans leur discours qui consiste « *à poser une question y répondre ensuite soi-même* ». Le texte traduit suit cette construction de l'auteur en posant la question et en y répondant. Cependant, le remplacement de l'antécédent par l'anaphorique pronominal *en*, en français, est restitué par la reprise lexicale *um contato de línguas* en portugais. Car la langue portugaise ne possède pas de pronoms adverbiaux spécifiques équivalents linguistiques de *en* ou *y*. Ceux-ci, selon le contexte, sont traduits par des anaphorisants pleins ou vides ou ne sont pas traduits. Dans ce dernier cas, c'est le contexte qui détermine le sens. Par exemple, « *tu veux un café?* », « *J'en veux bien* » est traduit par « *você quer café?* », « *Quero* » (= je veux un café).

C) Aspects de la sémantique

Le fragment ci-dessus a été analysé selon *le plan d'interprétation* de Gémar (1995 a) dans la section 2.1.2. Cependant, nous y avons ajouté d'autres fragments pour préciser le contexte qui précède la proposition Q introduite par le connecteur *donc*. Comme nous pouvons l'observer, la proposition Q synthétise les deux paragraphes précédents. Le traducteur a employé la locution adverbiale *por conseguinte* postposée au SN sujet, comme

l'auteur a postposé le connecteur *donc* dans le texte original. Nous rappelons que dans la traduction, le connecteur pragmatique se positionne après le SV copulatif, car c'est une *contrainte pragmatique* de la langue portugaise de ne pas séparer le verbe copulatif du SN sujet.

4.4.2. Le connecteur *por conseguinte* en tête de proposition

A) Aspects de la syntaxe

> [...] "Le conflit, dans le même individu, de deux langues de semblable valeur culturelle et sociale, poursuit-il, peut être psychologiquement tout à fait spectaculaire, mais, à moins que nous n'ayons affaire à quelques génie littéraire, les traces linguistiques permanentes d'un tel conflit seront nulles". L'étude de la traduction comme contact de langues risquerait **donc** bien d'être inutile parce que pauvre en résultats (Mounin 1963).
>
> [...] E continua : "O conflito num mesmo indivíduo entre duas línguas de valor cultural e social semelhante pode ser, psicologicamente, espetacular, porém, salvo se estivermos lidando com algum gênio literário, serão nulos os vestígios lingüísticos permanentes desse conflito." **Por conseguinte**, o estudo da tradução como contato de línguas poderia muito bem ser inútil devido à pobreza dos resultados (Dantas 1963).

La structure syntaxique de cet extrait est complexe, car il s'agit du discours direct rapporté. En français, le verbe marqueur du discours rapporté *poursuit-il* se trouve à l'intérieur de la citation (Weinrich 1989 : 565). Dans le texte traduit, il est placé au début de la proposition précédant la citation. Le connecteur pragmatique *donc* est postposé au SV

dans le texte original, mais il est placé au tout début de la proposition Q dans le texte traduit.

B) Aspects de la stylistique

L'auteur a placé le connecteur *donc* à l'intérieur de la proposition Q. Mais selon nous, il est lié aux propositions précédentes, donc, il pourrait bien être en tête de proposition. C'est d'ailleurs là que l'a placé le traducteur brésilien. Celui-ci suit les marques indicatives du discours rapporté utilisées par l'auteur, c'est-à-dire la citation entre guillemets. Sauf que le traducteur place la marque discursive « *poursuit-il* » au tout début de la citation « *E continua* ».

C) Aspects de la sémantique

L'une des difficultés de l'analyse des textes authentiques tient au fait que l'auteur peut enchaîner ses arguments avec ceux d'un autre auteur, comme c'est le cas ci-dessus. Le connecteur *donc* est à l'intérieur de la proposition Q, mais il est la *déduction logique* de la citation précédente, et même de tout ce qui est dit au paragraphe qui le précède.
Il s'agit d'un discours indirect libre où il y a deux énonciateurs et un locuteur (L) qui rapporte le discours direct de l'autre, mais ce L joint son discours à celui du E1 et en tire une conclusion.

La citation dans le fragment ci-dessus est extraite de la préface du livre de Weinreich (1953) et elle est de Martinet. Donc, l'anaphorisant [il] dans *poursuit-il* fait

référence à Martinet qui est cité dans le paragraphe précédent. Dans le texte traduit, il y a ellipse de l'anaphorisant [ele], car la morphologie du verbe en portugais dispense l'emploi du pronom explicite.

CHAPITRE QUATRIÈME

1. SYNTHÈSE GÉNÉRALE DE NOTRE RECHERCHE

1.1. Introduction

Concilier deux courants qui, en principe, s'opposent s'avère une tâche difficile. En fait, c'est la dispute entre linguistes et traductologues qui nous a motivée à faire cette étude. D'un côté, les linguistes critiquent le manque de rigueur de la traductologie. De l'autre côté, les traductologues critiquent le langage formel des linguistes, en dépit du fait que le langage est, d'abord et avant tout, une affaire humaine. Nous sommes du même avis que quelques chercheurs qui défendent que linguistique et traductologie ne s'excluent pas l'un et l'autre.

Oser faire une étude conciliant la linguistique du texte et la traduction, un domaine où très peu des chercheurs se sont aventurés, peut paraître une témérité. En fait, rares sont les études portant sur la linguistique du texte conjuguée à la traductologie qui sont allées au-delà de la phrase complexe. Il ne faut pas oublier qu'il y a quand même des cas exceptionnels comme les travaux de l'École de Genève qui traitent des discours authentiques, ceux de Nord concernant la linguistique du texte, et ceux de Gémar dont porte notre étude. Cependant, les études de l'École de Genève concernent surtout les échanges langagiers intra-linguaux, les travaux de Nord (1991), qui portent sur la traduction interlinguale, sont produits en allemand et ne nous parviennent que par la voix d'une traduction indirecte, enfin, les travaux de Gémar portent sur la traduction juridique. À notre connaissance, par rapport aux textes pragmatiques, aucune étude portant sur la

traduction de connecteurs pragmatiques français vers le portugais du Brésil, n'avait encore été faite.

Entreprendre de faire une étude sur quelques connecteurs pragmatiques présents dans des textes pragmatiques dans une perspective traductologique était une audace. D'abord à cause de la polysémie même du terme pragmatique, qui touche aux domaines de la linguistique par le biais des connecteurs, et de la traductologie par la typologie des textes. Sans compter *la pragmatique*, le courant qui prend l'essor, et domine l'ensemble de ces domaines. Ensuite par la vaste documentation concernant ces trois domaines, et si ce n'était que cela, il y a encore le changement de perspective des auteurs.

Notre étude a démontré que la méthode traditionnelle de compartimentation des phénomènes observés dans le domaine des sciences humaines ne fonctionnait pas à merveille, tout au moins pour la traductologie. Elle a voulu montrer que, au lieu de dissocier, de cloisonner, de classifier chaque aspect du discours, il était possible d'organiser ses divers aspects dans une approche intégrative du linguistique et du traductologique. Car nous pensons comme Gémar (1995 a b) que la traduction ne peut pas se faire sans passer nécessairement, d'abord, par les aspects linguistiques du texte, mais qu'elle ne doit pas en rester à ce niveau de connaissances. Elle touche également d'autres aspects qui ne sont pas conçus dans le domaine de la linguistique. Elle concerne surtout la culture dont le texte de départ et le texte d'arrivée sont les porteurs. La traduction englobe des aspects sociaux, cognitifs, linguistiques et deux cultures différentes. De ce fait,

plus la culture générale du traducteur est vaste, plus il *sait* comment restituer le message et certains aspects de la culture de l'autre.

Nous avons signalé plusieurs fois l'importance que peut avoir la présence ou l'absence du connecteur pragmatique. S'il est présent dans un texte pragmatique, sa fonction est, tout au moins, *d'orienter* l'interprétation du lecteur ou de l'auditeur. Mais s'il en est absent, l'interprétation est libre, et dans ce cas, le message de l'auteur peut prendre de sens dans toutes les directions. Nous avons dit que le connecteur argumentatif porte l'intention de l'auteur, et qu'il limiterait l'interprétation du lecteur. Dans un texte littéraire, étant donné que son rôle n'est que de contribuer à l'esthétique de l'oeuvre, son absence, dans certains cas, peut apporter « *des effets positifs* », mais dans un texte *utilitaire* son rôle peut être décisif, pouvant même avoir des effets catastrophiques, si mal interprété.

Notre étude des connecteurs argumentatifs nous a vite amenée à nous poser la question suivante : sont-ils vraiment argumentatifs? Si nous sommes partie de l'analyse de textes *utilitaires* écrits par des linguistes et des traductologues qui avaient *des mots* à dire à propos de leurs savoir autour des sciences du langage, il fallait s'attendre à ce que ces textes soient, en principe, argumentatifs. En fait, Mounin, Barthes, Roulet et Resweber ont écrit leurs ouvrages pour convaincre, pour persuader la *communauté scientifique* intéressée que leur point de vue pouvait contribuer à l'enrichissement, ou tout au moins, éclairer certains aspects de la linguistique et de la traductologie, et par le biais contribuer à l'enseignement de ces deux disciplines. Le texte littéraire a été exploité pour mettre en évidence que les connecteurs pragmatiques peuvent être présents également dans ce genre de texte, puisque d'une certaine manière, le texte littéraire veut séduire le lecteur.

D'ailleurs, c'est le seul texte où une occurrence du connecteur pragmatique a été effacée par le traducteur.

1.2. Les perspectives de notre étude

Notre perspective d'étude est multiple, d'un côté la linguistique du texte, et de l'autre côté la traductologie. Donc, il nous fallait une méthode pour interpréter *objectivement* les aspects linguistiques et non linguistiques du texte à traduire et du texte traduit. Cette méthode nous permettrait d'examiner avec précision les dissemblances et les ressemblances entre les deux textes. C'est dans l'ouvrage de Gémar (1995 a b) qui nous avons trouvé *la méthode* qui pouvait nous aider à concrétiser notre projet mûri de longue date. Trouver une méthode pour rendre plus efficace l'interprétation, et, en conséquence, la traduction du français vers le portugais.

La théorie est simple, mais la mettre en pratique c'est tout autre chose. En plus, faire des études dans le domaine des sciences humaines est un autre défi. Ce n'est pas la même chose que faire des études dans le domaine des sciences exactes. Le fait d'être relatif aux êtres humains, et ceux ne sont pas d'êtres statiques, au contraire, excessivement dynamiques, s'avère une témérité. D'une part, à cause de ce dynamisme qui rend difficile la saisie des données, d'autre part à cause de nos limitations intellectuelles. Nous n'avions pas les fondements théoriques de la linguistique, ni ceux de la traductologie. Nous n'avions que notre expérience de traductrice dans une entreprise d'hélicoptères, et d'enseignante de

langue étrangère. La question que nous nous posions tout au long de ce travail était la suivante « *est-ce que je comprends*? » Parfois nous avons été tellement découragée, qui sans l'appui indéfectible de M. Richard Patry, notre co-directeur de recherche, on aurait sûrement abandonné le projet. Outre la quantité exagérée de théories, car tous, linguistes et traductologues, trouvent qu'ils ont quelque chose de nouveau à dire là-dessus, c'était le changement de perspective des auteurs conséquent du caractère éphémère des théories qui était notre grand cauchemar.

Nous avons mis en évidence l'évolution de la théorie de *l'argumentation dans la langue*, où l'un des principaux défenseurs de ce courant a avoué, après une vingtaine d'années d'études portant sur ce sujet, qu'il s'était trompé de recherche, et que sa théorie devrait s'appeler maintenant *théorie de la non argumentation*. Ce sont les contre-arguments venus de toutes directions qui ont fait éclater cette approche. Oswald Ducrot avoue qu'à la suite des travaux de Marion Carel (1995) portant sur le connecteur pragmatique *pourtant*, il a compris que c'était un *abus de langage ou au moins un glissement de sens* l'usage des termes *argument* et *conclusion* de la rhétorique pour nommer les deux segments argumentatifs. Rappelons-les, le posé et l'inféré dans un énoncé. Il a affirmé aussi qu'il doit à Alexis Kalokerinos (1988) le fait de remettre en cause la notion de degré, de gradualité des topoï. Dans une interview lors de son voyage au Brésil, Ducrot avoue à Moura (1997) que le rapprochement de cette notion à celle de topos d'Aristote a été une équivoque. Actuellement, il considère que dans l'énoncé il y a un *paquet de topoï* qui sont des *sources discursives*.

Pourquoi nous avons cité ces aspects négatifs de la recherche dans le paragraphe précédent? Pour mettre en relief les difficultés avec lesquelles nous avons été confrontée en choisissant de faire une thèse dans le domaine de sciences humaines et sociales. C'est dans cette mouvance de pensée qui nous avons construit ce travail. Gémar (1995 a b) affirme que la recherche de la perfection est inhérente à l'être humain, que les changements sont positifs, car ils révèlent la quête de la vérité. Lui aussi, dans le premier volume de son ouvrage *Traduire ou l'art d'interpréter*, sous titré *principes* avait proposé *une méthode d'interprétation du texte* contenant cinq étapes. Cependant, dans le deuxième volume, sous titré *applications*, il en propose une, mais en trois étapes. En fait, notre analyse a démontré quelquefois la difficulté de faire une distinction nette entre les différents aspects linguistiques prévisibles dans le texte. Une expression langagière concerne à la fois à la syntaxe, à la sémantique, au lexique, à la stylistique, sans compter les aspects extra-linguistiques non prévisibles du texte. Ce sont ces difficultés de classement qui font que les approches intégratives prennent de l'essor aujourd'hui.

Les difficultés rencontrées nous ont motivée à vouloir les surmonter, et nous l'avons fait. Nos espérons avoir apporté une modeste contribution aux études qui touchent, au moins, les domaines de la linguistique du texte, de la traductologie et de leur enseignement.

1.2.1. Une contribution du point de vue linguistique

Nous espérons que cette étude contribue à renforcer les arguments en faveur du développement d'une linguistique du texte. Dans plusieurs phases de l'étude, nous avons démontré qu'une analyse au niveau de la phrase était insuffisante, qu'il fallait aller au-delà de la phrase, voire aller au paragraphe, à l'ensemble du texte, et même, au-delà de celui-ci. Le traducteur professionnel ne peut pas ignorer les aspects syntaxiques, grammaticaux du texte, autant qu'il ne peut pas ignorer les aspects extra-linguistiques dont le texte est porteur. L'ordre des mots ainsi que le contexte où ils sont employés jouent un rôle important dans la compréhension du message.

L'étude des connecteurs pragmatiques nous a permis de mettre en relief trois dimensions du langage : l'argumentation, l'interprétation et la pragmatique. Nous avons tenté démontrer que ces dimensions sont indissociables si l'on veut effectivement comprendre un texte. L'argumentation du locuteur dépend de l'interprétation de l'interlocuteur, et ces deux dépendent d'une situation socio-contextuelle commune.

L'étude contrastive des connecteurs pragmatiques dans des textes écrits en français et dans des textes traduits en portugais du Brésil nous a permis de faire ressortir que le connecteur pragmatique *mais* ainsi que son équivalent canonique *mas* sont les plus fréquents dans le corpus dépouillé, indépendamment des langues en question, et du caractère fictionnel ou non des textes analysés. Dans le chapitre premier, section 1.3.3. nous avons souligné que le connecteur *mais* était moins problématique, par exemple, que

le connecteur *pourtant*, car étant polyvalent, il servait à établir une relation directe ou indirecte des inférences, selon la terminologie de Moeschler (1989), ou un topos intrinsèque ou extrinsèque, d'après Anscombre (1995 a), Anscombre et Ducrot (1983). Ce qui nous semble bien être le cas également pour le connecteur pragmatique *mas* du portugais du Brésil. Proportionnellement, les connecteurs pragmatiques *enfin* et *donc* ont des équivalents pragmatiques plus diversifiés que le connecteur *mais*. Celui-ci répertorié en 68 occurrences a été traduit par 8 connecteurs pragmatiques différents, tandis que les 16 occurrences de *donc* ont été traduites par 4 connecteurs différents, et les 9 connecteurs pragmatiques *enfin* ont été traduits de 4 manières différentes. Nous avons observé une tendance des traducteurs à employer d'autres connecteurs qu'*enfim* pour traduire *enfin* dans une séquence énumérée. Des études avec un corpus plus étendu pourraient confirmer cette tendance qu'intuitivement nous n'avons que signalé. Le connecteur pragmatique *enfim* est d'usage plus fréquent, pour exprimer le soulagement. Quant au connecteur *donc*, nous avons mis en évidence qu'il peut être traduit par quatre connecteurs différents. Nous n'avons pas remarqué des tendances à l'emploi de connecteur spécifique pour traduire *donc*, ce qui nous permet de croire que le traducteur n'a qu'à faire le choix des synonymes.

1.2.2. Une contribution du point de vue traductologique

De nombreux chercheurs en traductologie posent que pour traduire, il faut interpréter, mais rares sont ceux qui explicitent comment interpréter. D'un côté, pour les germanophones, il y a Nord (1991) qui propose un modèle d'analyse qui contemple à la

fois les aspects d'interdépendance intra- et extra- textuels. Elle classe comme des aspects intra-textuel *le contenu, les présuppositions, les éléments non verbaux, la forme de présentation du texte, les aspects stylistiques* etc., et comme des aspects extra-textuels *le locuteur, l'intention, le récepteur, le médium, la situation, le temps, la fonction du texte,* etc (ib. 138).

De l'autre côté, pour les francophones, il y a Gémar (1995 a b), qui propose un modèle simple et efficace qui guide objectivement l'interprétation du traducteur. Nous l'avons présenté en détail dans le chapitre premier, section 4. C'est le modèle que nous avons retenu pour faire notre analyse interprétative de quelques fragments du texte entourant les connecteurs pragmatiques *mais, enfin, donc*. Ainsi nous avons pu remarquer que l'analyse des aspects au niveau linguistique facilitait celle des niveaux non linguistiques. Cette démarche méthodique est fort intéressante, car elle permet d'examiner le texte sous plusieurs angles. Du point de vue de la syntaxe, nous avons pu déceler, par exemple, une occurrence où le traducteur a restitué une proposition circonstancielle du texte original « *si l'on veut* », par un syntagme adverbial « *praticamente* ». Dans une autre occurrence, par exemple, du point de vue de la stylistique, le traducteur a utilisé deux connecteurs pragmatiques synonymes, *por fim* et *finalmente*, alors que l'auteur n'en a employé qu'un seul, *enfin*.

En utilisant ce modèle original de Gémar *d'interprétation du texte* dans notre thèse, nous espérons avoir mis en relief que l'interprétation n'est qu'un processus intuitif que tout

le monde sait faire, mais que dans le domaine de la traductologie, tout au moins, elle peut se faire *objectivement*. Nous avons insisté dans notre analyse en répétant pour chaque occurrence de connecteur, l'application des trois niveaux d'analyse du texte, ce qui a rendu l'analyse monotone, mais didactiquement correcte. Rappelons que nous souhaitons appliquer cette méthode d'interprétation dans notre travail de traductrice, et éventuellement, dans des cours d'enseignement des théories de la traduction.

Nous avons fait une grille de ces étapes pour mettre en relief les cinq niveaux d'analyse proposés dans le volume 1 de Gémar (1995 a).

Au niveau de la sémantique	
Français	Portugais
"Je ne suis pas triste de nature, c'est un état passager" (Boisvert 1971).	"Você é triste, Bié?" "Sô não, só tô" (Amado 1958).

Au niveau du mot au terme	
Espagnol	Français
« *las mariposas de Muzo* », « *jacarandá* » (Balcerzan 1970 : 9)	« *les bleus papillons de Muzo* », « *l'arbre violet de jacarandá* » (Balcerzan 1970 : 9)

Au niveau de la syntaxe	
Français	Portugais
"Il s'est fait connaître et il m'a dit: Je vous connais depuis toujours" (Duras 1984 : 9).	"Apresentou-se e disse: Eu a conheço há muito, muito tempo" (Rodrigues 1985 : 7).

Au niveau de la grammaire du texte	
Français	Portugais
"Jorge *quitta* Isabel à midi: il ne la *reverra* plus jamais" (Teyssier 1976 : 205).	"Jorge ***deixou*** Isabel ao meio dia: nunca mais a ***tornaria*** a ver" (Teyssier 1976 : 205).

Au niveau du style, de la forme et du sens	
Français	Portugais
Du style	
"[...] si elles sont employées alternativement par les mêmes personnes" (Mounin 1963 : 3).	"[...] quando são empregadas alternativamente pelas mesmas pessoas" (Dantas 1963).
De la forme	
C'est ma très grave faute d'orthographe Voilà comme j'écris Giraffe (Prevert 1985 : 38-39).	Mea culpa [...] Minha máxima culpa em ortografia Veja como escrevi Bassia (Laranjeira 1996 : 221).
Du sens	
« Vase sacré », « calice », « tais-toi »	« Cálice » "Como é difícil, pai, abrir a porta. Essa palavra presa na garganta". (Ch. Buarque et F. Himel, cité par Adam 1990).

Tableau XI : Grille d'interprétation du texte selon Gémar (1995 a)

Théoriquement ces cinq étapes sont très intéressantes, mais elles ne sont pas opérationnelles dans la pratique, car soit l'on répète les exemples à tous les niveaux, soit

on les range, comme nous l'avons fait, dans un seul niveau. Dans ce cas, le lecteur peut, par exemple, être en désaccord avec le modèle au *niveau du mot au terme* en disant qu'il pourrait aussi bien être rangé au *niveau de la sémantique*, et même au *niveau du style, de la forme et du sens*.

Nous avons fait plusieurs hypothèses qui ont jalonné notre recherche. Nous croyons avoir démontré que les connecteurs pragmatiques ne sont que des *mots vides*, que le traducteur, soit les emploie à son gré, soit des contraintes sémantico-pragmatiques l'obligent à faire une option pour rendre de façon optimale la signification dont ils sont l'un des porteurs. Nous n'avons fait qu'esquisser, dans la présente étude, l'hypothèse qu'une d'interprétation *objective* facilite le processus de traduction, et que ce processus une fois maîtrisé peut signifier un gain de temps pour le traducteur, puisque notre démonstration n'a porté que sur des traductions faites. Pour vérifier effectivement son efficacité, il faudrait l'appliquer, plusieurs fois, dans une situation authentique de traduction, par exemple, dans un cours de traduction, d'un texte original en français vers le portugais du Brésil.

CONCLUSION

Conclusion générale

Notre recherche portant sur la traduction des quelques connecteurs pragmatiques du français vers le portugais brésilien avait comme objectif principal démontrer qu'une interprétation unique était possible malgré les approches multiples. Dans cette perspective, le *plan d'interprétation du texte* (Gémar 1995 a b) s'est avéré particulièrement pertinent, car il nous a permis de faire ressortir les phénomènes linguistiques et non linguistiques du corpus analysé.

Quant à l'analyse en termes des valeurs argumentative des connecteurs, nous avons le sentiment de ne pas avoir fait ressortir toute la richesse et profondeur de cette question, car le modèle d'analyse d'Anscombre et Ducrot (1988), conçu pour l'argumentation *dans la langue*, ne tenait pas compte des phénomènes langagiers au-delà des propositions. Le modèle proposé est valable pour les études linguistiques, mais insuffisant pour l'étude de la traduction. Cette dernière ne comprend pas que les aspects linguistiques du texte, comme nous l'avons répété avec insistance tout au long de notre thèse.

L'étude minutieuse des connecteurs pragmatiques dans le texte de départ, et de ceux dans le texte traduit ont confirmé nos hypothèses que les traducteurs emploient largement en portugais du Brésil le connecteur *mas* comme *équivalent pragmatique* et *linguistique* du connecteur *mais*; que malgré la parenté linguistique des deux langues, ils ont utilisé des connecteurs différents morphologiquement tels que *contudo, entretanto,*

antes, porém, apenas. Cependant, ces connecteurs ont été employés de façon sporadique et dans des cas précis. Quant aux connecteurs *enfin* et *donc*, la diversité de connecteurs *équivalents pragmatiques* utilisés par les traducteurs nous amène à conclure qu'il n'existe pas une forme canonique pour les traduire dans notre langue. Nous avons signalé qu'ils sont moins fréquents dans le texte de départ, et en conséquence dans le texte traduit. Ils ont été traduits par des connecteurs différents tels que *enfim*, *por fim*, *finalmente* et *pois*, *portanto*, *então*, *por conseguinte* respectivement. Ceci confirme une autre hypothèse selon laquelle la portée de sens des propositions ayant des valeurs différentes dans les deux langues, l'emploi de connecteurs dépend souvent d'une contrainte pragmatique que d'un choix libre du traducteur. Des études plus approfondies en linguistique du texte pourront confirmer ou nier cette tendance que nous avons observée par rapport à la traduction des connecteurs pragmatiques *enfin* et *donc*.

Nous avons remarqué que les marques stylistiques de l'auteur étaient le plus souvent restituées par les traducteurs. Parfois la répétition d'une expression équivalente ne se trouvait pas au même endroit que celle du texte original, mais elle était restituée quand même quelque part, ce qui nous a amenée à comparer les deux textes, l'original et le traduit, comme un *puzzle*, mais avec des morceaux différemment assemblés.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

ADAM, J-M. (1990) *Éléments de linguistique textuelle*, Liège, Mardaga, 265 p.

AMADO, G. (1958) *Gabriela, cravo e canela*, São Paulo, Livraria Martins Editora, traduit par BOISVERT, G. (1971) *Gabriela, girophe et cannelle*, Paris, Stock.

ANSCOMBRE, J-C. (éd.) (1995) *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, 223 p.

ANSCOMBRE, J-C. (1995 a) "Topique *or not* topique formes topiques intrinsèques et formes topiques extrinsèques", dans *Journal of Pragmatics* 24 (1995) 115-141.

ANSCOMBRE, J-C. et DUCROT, O. (1977) "Deux *mais* en Français?" dans *Lingua*, 43, 23-40.

ANSCOMBRE, J-C. [1983] (1988) *L'argumentation dans la langue*, 2e édition, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, 184 p.

ANSCOMBRE, J-C. (1986) "Pour soigner le minimalisme", dans *Journal of Pragmatics* 10 (1986) 435-440.

ARNAULT, A., et LANCELOT, C. [1660] (1969) *Grammaire Générale et raisonnée*, Paris, Republications Paulet.

AUSTIN, J.L. (1970) *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.

BAKHTINE, M. (1977) *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit.

BAKHTINE, M. (1978) *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BALCERZAN, E. (1970) "La traduction, art d'interpréter" dans HOLMES, J. S. (éd.) (1970) *The nature of translation, essays on the theory and practice of literary translation*, Bratislava, Publishing House of the Sloval Academy of Sciences, 3-22.

BALLARD, M. (éd.) (1995) *Relations discursives et traduction*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 297 p.

BANFIED, A. (1982) *Unspeakable Sentences. Narration and Representation in the Langage of fiction*, Londres, Routhedge & Kegan Paul.

BARBIZET, J. (1964) *Études sur la mémoire, Première Série*, Paris, Expansion scientifique française, 52 p.

BARBIZET, J. (1966) *Études sur la mémoire, Deuxième Série*. Paris, Expansion scientifique française, 59 p.

BARTHES, R. (1964) *Éléments de sémiologie*, Seuil, Paris, 3 édition, traduit par BLINKSTEIN, I. (1969) *Elementos de semiologia*, Editora Cultrix, 110 p.

BARTHES, R. (1964) "L'activité structuraliste" dans *Essais Critiques*, Paris , Seuil, 213-220.

BASTIN, G. L. (1998) *Traducir o interpretar*, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 208 p.

BELANGER, G. (1992) "Étude des relations cohésives grammaticales; perspectives traductologique et typologique", Thèse de doctorat, Université de Montréal.

BELL, R. (1991) *Translation and translating : theory and pratice*, Londres, Longman.

BENVENISTE, É. (1966) *Problèmes de linguistique générale*, vol.1, Paris, Gallimard, 356p.

BENVENISTE, É. (1974) *Problèmes de linguistique générale*, vol. 2, Paris, Gallimard, 288p.

BERMAN, A. (1984) *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 311 p.

BERMAN, A. (1995) *Pour une critique des traductions de John Donne*, Paris, Gallimard, 275 p.

BERRENDONNER, A. (1981) *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

BRONCKART, J.P. (1977) *Théories du langage*, Bruxelles, Pierre Madarga, 361 p.

BÜHLER,K. (1985) *Teoría del lenguaje*, Madrid.

CADIOT, A. DUCROT, O. FRADIN, B. et NGUYEN, T.B. (1985) "Enfin, marqueur métalinguistique", dans *Journal of Pragmatics* 9, 199-239.

Cahiers de Linguistique Française (CLF 1-20), (1980-1998) Genève, Université de Genève.

CAREL, M. (1995) "*Pourtant* : Argumentation by exception", dans *Journal of Pragmatics* 24(1/2) :167-188.

CARREL, P. (1982) "Cohesion is not Coherence", dans *Tesol Quartely* 16, 479-489.

CARR, M.S. (1995) "*« But mais »* dans l'analyse du discours. Note sur la traduction de *« but »*", dans BALLARD, (éd.) (1995) *Relations discursives et traduction*, Lille Presses Universitaires de Lille, 186-200.

CATFORD, J.C (1965) *A linguistic theory of translation*,Oxford University Press, 123 p.

ČERMÁK, J. (1970) "La traduction du point de vue de l'interprétation" dans HOLMES, J. S. (éd.) (1970) *The nature of translation, essays on the theory and practice of literary translation*, Bratislava, Publishing House of the Sloval Academy of Sciences, 23-42.

CERVONI, J. [1987] (1992) *L'énonciation*, Paris, Presses Universitaires de France, 128p.

CHARAUDEAU, P.(1992) *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 927 p.

CHAROLLES, M. (1978) "Introduction aux problèmes de la cohérence des textes", dans *Langue Française* 38, 7-41.

CHOMSKY, N. (1969) *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.

CHOMSKY, N. (1987) *La nouvelle syntaxe*, Paris, Seuil.

COMBETTES, B. (1988) *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles/Paris, De Boeck-Duculot, 139 p.

COSERIU, E. (1977) *Principios de semántica estructural*, Madrid, Credos, 246 p.

COSERIU, E. (1981) *Textlinguistik. Eine einführung*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, IX, 178 p.

CULIOLI, A. (1973) "Sur quelques contradictions en linguistique", dans *Communications*, 20, Paris, Seuil, 83-91.

CUNHA et CINTRA (1985) *Nova Gramática do Português Contemporâneo*, São Paulo, Editora Nova Fronteira, 724 p.

DANCETTE, J. (1995) *Parcours de traduction*, Lille, P.U.L. 254 p.

DE BEAUGRANDE, R. et DRESSLER, W. (1981) *Introduction to text linguistics*, London, Longman, 270 p.

DELISLE, J. (éd.) (1981) *L'enseignement de la traduction et de l'interprétation. De la théorie à la pédagogie*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 294 p.

DELISLE, J. (1984) *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 282 p.

DESCARTES, R. (1983) *Discours de la méthode*, Paris, Éditions Sociales, 158 p.

DUARTE, S. N. (1999) "A dica" dans le *Jornal do Brasil*, section *Língua Viva*, (23/05/1999). Site web : www.jb.com.br

DUCROT, O. et VOGT, C. (1979) "De magis à mais une hypothèse sémantique", *Revue linguistique romane*, 43, 317-341.

DUCROT, O. (1980) *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 241 p.

DUCROT, O. (1982) "Note sur l'argumentation et l'acte d'argumenter", CLF 4, 143-164.

DUCROT, O. (1983) "Opérateurs argumentatifs et visée argumentative", CLF 5, 7-36.

DUCROT, O. (1984) *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 267 p.

DUCROT, O. (1993) "Les topoï dans la "Théorie de la l'argumentation dans la langue" dans PLANTIN, C. (éd.) (1993) *Lieux communs*, topoï, *stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, 233-248.

DUCROT, O. (1995) "Les modificateurs déréalisants", dans *Journal of Pragmatics* 24 (1995) 145-165.

DURAS, M. (1984) *L'amant*, Paris, Minuit, traduit par RODRIGUES, A. S. (1985) *O amante*, Editora Nova Fronteira, 142 p.

FAUCONNIER, G. (1976) "Remarques sur la théorie des phénomènes scalaires", *Semantikos*, I, 1976, n° 3, 13-36.

FODOR, J. L (1986) *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.

FOUCAULT, M. (1965) *Archéologie du savoir*, Paris, Seuil, traduit par NEVES, L.F.B. (1995) *A Arqueologia do Saber*, 4e édition, RJ, Forense Universitária.

FUCHS, C. & LE GOFFIC, P. (1992) *Les linguistiques contemporaines*, Paris, Hachette 158 p.

GALLAGHER, J..D.. (1995) "L'effacement des connecteurs adversatifs et concessifs en français moderne", dans BALLARD (éd.) (1995) *Relations discursives et traduction*, Presses Universitaires de Lille, 201-220.

GAZDAR, G. (1979) *Pragmatics, Implicature, Presupposition and Logical form*, NY, Academic Press.

GÉMAR, J-C. (1995 a) *Traduire ou l'art d'interpréter*, tome I, principes. Sainte Foy, Presses de l'université du Québec, 257 p.

GÉMAR, J-C. (1995 b) *Traduire ou l'art d'interpréter*, tome II, applications. Sainte Foy, Presses de l'université du Québec, 232 p.

GOFFMAN, E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, vol. II.

GOFFMAN, E. (1981) *Forms of talk*, Oxford, Blackwell.

GOUTHIER, H. (1955) "La résistance au Vrai et le problème cartésien d'une philosophie sans rhétorique" - Atti Congresso Internazionale di Studi Umanistici, Roma, Fratelli bocca, (1955), 85-97, cité par Perelman, (1970), p16.

GREIMAS, A. J. (1986) *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France, 256 p.

GREVISSE, M.(1980) *Le bon usage*, Paris, Duculot, 1462 p.

GRICE, H.P. (1979) "Logique et conversation", dans *Communications* 30 57-72.

GRICE, H.P. (1989) *Studies in the Way of Words*, Cambridge (Mass.) Harvard University Press.

GRIZE, J.B. (1982) *De la logique à l'argumentation*, Genève, Droz.

GUIMARAES, E. (éd.) (1989) *História e oditnes na linguagem*, Campinas, Pontes Editores, 163 p.

GUTT , E.-A. (1991) *Translation and relevance cognition and context*, Oxford, Blackwell, 222 p.

GUTWINSKY, W (1976) *Cohesion in Literary Texts*, The Hague, Mouton.

HALLIDAY, M. et HASAN, R. (1976) *Cohesion in english*, London, Longmam.

HASAN, R. (1984) "Coherence and Cohesive Harmony", dans FLOOD, J. (éd.) (1984) *Undestanding Reading Comprehension: Cognition, Langage and Structure of Prose Newmark*, International Reading Association.

HORN, L.R. (1984) "Towards new taxonomy for pragmatic inference : Q-based and R-based implicature", dans SCHIFFRIN, D. (éd.) (), *Meanings Form and Use in Context* (GURT 84) , Washington, Georgetown University Press.

KALOKERINOS, A. (1988) "Esquisse d'une étude diachronique de la faible quantité en grec". Mémoire de DEA, de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

KARTTUNEN, L., PETERS, S. (1979) "Conventionnel implicature", dans Oh, C.K. et Dinneen, D.A. (éds.) *Syntaxe and Semantics 11: Presupposition*, NY, Academic Press, 1-56.

KHAN, C.H. (1987) "L'argumentation de Platon dans les dialogues socratiques", dans LEMPEREUR, A. *et al.* (1987) *L'Argumentation*, colloque de Cerisy, Liège, Mardaga, 19-30.

KOCH, I. G. V. (1996) *Argumentação e Linguagem*, São Paulo, Editora Cortez, 240 p.

HAGÈGE, C. (1985) *L'homme de paroles*, Folio/Essais, Paris, 406 p.

HOUSE, J. (1977) *A model for translation quality assessment*, Tuebingen : Narr.

LADMIRAL, J-R. (1979) *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 276 p.

LAPA, M. R. (1970) *Estilística da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro, Livraria Acadêmica, 220 p.

LAPLACE, C. (1994) *Théorie du langage et théorie de la traduction, les concepts-clefs de trois auteurs . Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Didier érudition, 313 p.

LARANJEIRA, M. (1996) "Sens et signifiance dans la traduction poétique", dans *Meta*, vol.41, n.2, juin 1996, 217-222.

LAROSE, R. (1992) *Théories contemporaines de la traduction*, Sillery, PUQ, 336 p.

LEDERER, M. (1987) "La théorie interprétative de la traduction", dans *Le français dans le monde*, n° spécial août-septembre 1987, 11-17.

LEMPEREUR, A. (1987) "Présentation Colloque de Cerisy Aspects actuels de l'Argumentation", dans LEMPEREUR, A. *et al.* (1987) *L'Argumentation*, colloque de Cerisy, Liège, Mardaga, 9-16.

LUSCHER, J.M. (1994) "Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation", dans MOESCHLER, J. (éd.) (1994) *Langage et Pertinence, reference temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore* Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 175-227.

LUX, F. (1981) *Text, Situation, Textsorte. Probleme der Textsortenanalyse, dargestellt am Beispiel der bristischen Registerlinguistik, Mit einem Ausblick auf eine adäquate*

Textsortentheorie, (thèse de doctorat, Bochum, 1980), Tubinga, 1981 (= Tübinger Beiträge zur Linguistik, 172).

NEVERT, M., NESPOULOUS, J., LECOURS, A. R. (1984) "Approches psychologiques du discours psychotique", dans *Communiquer demain*, Actes du Congrès International de la Fédération des Orthophonistes Français.

NIDA, E.A. et TABER, CH. (1969) *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, E.J. Brill, traduit en français, (1971) *La traduction : théorie et méthode*, Londres, Alliance biblique universelle.

NØLKE, H. (1994) *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain, Peeters, 303 p.

NORD, C. (1991) *Text analysis in translation, theory, methodology, and didactic application of a model for translation-oriented text analysis*, Amsterdan, Rodopi, 250 p.

NOUSS, A. (1995) *La Modernité*, Paris, PUF coll. Que sais-je, 128 p.

MacNAMARA, M. (1995) "Some French intersentence connectors in a journalist corpus and their English translation", dans BALLARD, (éd.) (1995) *Relations discursives et traduction*, Lille Presses Universitaires de Lille, 141-155.

MAINGUENEAU, D. (1991) *Analyse du discours une introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 268 p.

MAUROIS, A. (1962) *Histoire d'Angleterre*, Paris, Coll. le livre de Poche, Fayard.

MESCHONNIC, H. (1994) "Poétique et politique du traduire", dans *Équivalences*, vol.24/1, 1994, 14 p.

MÉTRAL, J. (1982) "A partir de AGORA - Quelques reflexions", CLF. 4, 1982, 219-227.

MICHEL, A. (1987) "Rhétorique et philosophie dans le monde romain les problèmes de l'argumentation", dans LEMPEREUR, A. *et al.* (1987) *L'Argumentation*, colloque de Cerisy, Liège, Mardaga, 37-51.

MOESCHLER, J. (1982) *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation*, Berne, Lang.

MOESCHLER, J. (1989) *Modélisation du dialogue, représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès 266 p.

MOESCHLER, J. (1992) "Une, deux ou trois négations?", *Langue française* 94, 8-25.

MOESCHLER, J. (1996) *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Paris, Armand Colin, 255 p.

MOESCHLER, J. et SPENGLER (1982) "La concession ou la réfutation interdite", CLF 4, (Concession et consécution dans le discours), Université de Genève.

MOESCHLER, J., REBOUL, A., LUSCHER, J-M., JAYEZ, J. (1994) *Langage et pertinence, reference temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 301 p.

MOESCHLER, J. et AUCHLIN, A. (1997) *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, 192 p.

MOUNIN, G.(1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, traduit par DANTAS, H. de L. (1963) *Os problemas teóricos da tradução*, Editora Cultrix, 297 p.

MOURA, H. M. de M. (1997) "Semântica e argumentação : diálogo com Oswald Ducrot (Semantics and Argumentation : Dialogue with Oswald Ducrot, 1-11. Site web : http://www.scielo.br/delta-p.html

OLIVEIRA, L. (1989) *Gramática renovada da língua portuguesa*, Guarulhos, editora Parma, 399 p.

OSAKABE, H. (1979) *Argumentação e discurso político*, São Paulo, Kairós Livraria e Editora, 200 p.

PAES, J. P. (1990) *Tradução: a ponte necessária*, São Paulo, Editora Atica, 127 p.

PATRY, R., MENARD, N. (1985) "Spécificité du lexique dans l'analyse de la cohésion : problématique et perspectives d'applications", *Bulletin de l'Association Canadienne de Linguistique appliquée* 7, 167-179.

PATRY, R. (1990) "La synonymie de la langue est-elle celle du discours? La synonymie dans l'analyse de la cohésion textuelle" dans *La Linguistique*, vol. 26, fasc. I, Université de Montréal, Centre de Recherche du Centre Hospitalier Côtes-des-Neiges, 29-42.

PATRY, R., MÉNARD, N. et POISSON, M. (1990) "Peut-on étudier le discours en ignorant la langue?" *Actes 21e Colloque annuel de l'Association canadienne de linguistique*, Collège Universitaire de Saint-Boniface, vol. 12 n° 2, 103-123.

PATRY, R. (1993) "Analyse de niveau discursif en linguistique", dans NESPOULOUS (éd.)(1993) *Tendances actuelles en linguistique générale*, Lausanne, Delachaux et Niestlé,, 109-143.

PATRY, R., MÉNARD, N. et LEVEILLÉ, M. (1994) "Méthodologie d'analyse du texte

écrit format de segmentation et de présentation", *Actes 25e Colloque annuel de l'Association canadienne de linguistique*, à Vancouver, vol. 16 n° 2, 105-118.

PERELMAN, C. et OLBRECHTS-TYTECA, L. (1958) *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*, Paris, PUF.

PERELMAN, C (1970) *Le champ de l'argumentation*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 408 p.

PERELMAN, C. (1977) *L'empire rhétorique, rhétorique et argumentation*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 193 p.

PERGNIER, M.(1993) *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*, Lille, Presse Universitaire de Lille, 282 p.

PLANTIN, C. (1990) *Essais sur l'argumentation*, Paris, Kimé, 351 p.

PLANTIN, C. (1996) *L'argumentation*, Paris, Seuil, 93 p.

PLANTIN, C. (éd.) (1993) *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, 522 p.

PRÉVERT, J. (1985) *Poemas*, sélection et traduction de SANTIAGO, S., RJ., Nova Fronteira.

PIKE (1967) *Langage in relation to unified theory of human behavior*, La Haye, Mouton.

POTTIER, B. (1991) *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France, 237 p.

RACCAH, P.Y. *et al.* (1992) *L'Argumentation dans le langage*, Gent, Communication et cognition, C.I.P. Bibliothèque Royale Albert 1er.,156 p.

RÓNAI, P. (1987) *Escola de tradutores*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira S.A, 6ª. édition, 171 p.

REISS, K. et VERMEER, H.J. (1996) *Fundamentos para una teoria funcional de la traduction*, traduit par REINA, S. G. et LÉON, C. M., Madrid, Akal, 203 p.

RESWEBER (1979) *La philosophie du langage*, PUF "Que sais-je", traduit par TOLEDO, Y. et PAES, J.P. (1982) *A filosofia da linguagem*, Editora cultrix, SP, 102 p.

ROSSARI, C. (1989) "Des apports de l'analyse contrastive à la description de certains connecteurs reformulatifs du français et de l'italien", CLF 10, 193-213.

ROULET, E. *et al.* (1987) *L'articulation du discours en français contemporain*, 2è édition, Berne, Peter Lang, 273 p.

ROULET, E. (1972) *Théories grammaticales descriptions et enseignement de langues*, Paris, F. Nathan, traduit par CINTRA, G. (1978) *Teorias linguísticas, gramáticas e ensino de línguas*, Editora Pioneira, 125 p.

ROULET, E. (1990) "Et si, *après tout*, ce connecteur pragmatique n'était pas un marqueur d'argument ou de prémisse impliquée?" CLF 11, 329-343.

ROULET, E. (1991) "Vers une approche modulaire de l'analyse du discours", CLF 12, 53-81.

ROULET, E. (1995) "Étude des plans d'organisation syntaxique, hiérarchique et référentiel du dialogue autonomie et interrelations modulaires", CLF 17, 123-139.

ROULET, E. (1996) "Une description modulaire de l'organisation topicale d'un fragment d'entretien", CLF 18, 11-32.

ROULET, E. (1997) "L'organisation polyphonique et l'organisation inférentielle d'un dialogue romanesque", CLF 19, 149-179.

RUBATTEL, C. (1982) "De la syntaxe des connecteurs pragmatiques", CLF 4, 37-61.

RUDOLPH, E. (1988) "Connective relations - connective expressions - connective structures", dans PETÖFI. J.S (éd.) (1988) *Text and Discursive Constitution, empirical aspects, theoretical approaches.*, Berlin, WdeG, 97-133.

SACHTEBER, S. (1994) "Les styles pragmatiques d'un genre de texte", dans MOIRAND, S. et COLLINOT, A. (éd.) (1994) *Parcours Linguistiques de discours spécialisés*, Paris, Peter Lang, 242-248.

SACKS, H. et SCHEGLOFF, E.A. (1979) "Two references in the organisation of reference to persons in conversation and their interaction", dans PSATHAS, G. (éd.), 15-21.

SANCHEZ, I. S. (1994) "Étude de la cohésion textuelle dans la traduction de quatre textes philosophiques du français à l'espagnol", thèse de doctorat, Université de Montréal, 240p.

SAPIR, E. (1968) *Linguistique*, Paris, Minuit.

SAUSSURE, F. de (1985) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 520 p.

SEARLE, J.R. (1972) *Les actes du langage*, Paris, Hermann, traduit de l'anglais *Speech Acts* (1969), Cambridge,

SEARLE, J.R. (1982) *Sens et expression*, Paris, Minuit.

SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (1993) *Interpréter pour traduire*, 3e édition, Paris, Publications de la Sorbonne, Didier Érudition, 311 p.

SINCLAIR, J.M. et COULTHARD, R.M. (1975) *Towards an analysis of discourse*, Oxford, University Press.

SNELL-HORNBY, M. (1988) *Translation Studies : an integrated approach*, Amsterdam, John Benjamins.

SPENGLER, N. de (1980) "Première approche des marqueurs d'interactivité", CLF 1, 128-148.

SPERBER, D. et WILSON, D. (1989) *La pertinence, communication et cognition*, Paris, Minuit, 397 p.

SPERBER, D. et WILSON, D. (1978) "Les ironies comme mention", *Poétique* 36, 399-412.

TEYSSIER, P. (1976) *Manuel de langue portugaise Portugal - Brésil*, Paris, Klincksieck, 322 p.

TOBIN, Y. (1986) "Discourse variation in the use of selected "contrastive conjonction" in modern hebrew theoretical hypotheses and pratical applications with regard to translation", dans HOUSE, J. BLUM-KULKA S. (éd.) (1986) *Interlingual and intercultural communication*,, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 61-77.

TOULMIN, S.E. (1993) *Les usages de l'argumentation*, Paris, PUF, traduit de l'anglais par Philippe De Brabanter, *The Uses of Argument* (1958), 324 p.

VAN DIJK T. A. (1980) *Text and Context : Exploration in the Semantics and Pragmatics of Discursive*, London, Longman.

VAN DIJK T. A., KINTSCH, W. (1983) *Stratégies of discursive comprehension*, NY, Academic Press, 418 p.

VIEIRA, E.R.P. (éd.) (1996) *Teorizando e contextualizando a tradução*, Belo Horizonte, FALE/UFMG, 280 p.

VINAY, J-P. et DARBELNET, J. (1971) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal / Paris, Beauchemin / Didier, 331 p.

VOGT, C. (1977) *O intervalo semântico*, São Paulo, Editora Atica, 282 p.

VOGT, C. (1989) *Linguagem Pragmática e Ideologia*, São Paulo, Editora Hucitec, 2e édition, 215 p.

WEINREICH, U. (1953) *Langage in contact*, New York, Publications of the Linguistic Circle of NY, [Langages], XII-148 p.

WEINRICH, H.(1989) *Grammaire textuelle du français*, Paris, Hatier / Didier, 671 p.

ZÉNONE, A (1982) "La consécution sans contradiction : donc, par conséquent, alors, ainsi, aussi" (première partie), CLF 4, 107-142.

Dictionnaires

Dicionário Eletrônico Aurélio, Editora Nova Fronteira.

DUCROT, O., SCHAEFFER, J-M. (1995) *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.

Encyclopédie Générale Larousse, tome 1, *Grammaire* 545-596, Paris.

GREIMAS, A. J. (1979) *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 422 p.

KOOGAN et HOUAISS (1994) *Enciclopédia e dicionário ilustrado*, Rio de Janeiro, Edições Delta.

Le petit glossaire du sémanticien Netscape, site web : http://.msh-paris.fr/texto/gloss.html

Lexis (1979) Paris, Librairie Larousse.

MOESCHLER, J. et REBOUL, A. (1994) *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris, Seuil, 562 p.

ROBERT, P. (1995) *Le nouveau petit Robert Électronique*, Dictionnaires Robert, Paris.

ANNEXE

Annexe I

I Un exemple du corpus en français extrait de l'ouvrage *Les problèmes théoriques de la traduction* de Mounin (1963)

La traduction comme contact de langues

I Selon Uriel Weinreich,« deux ou plusieurs langues peuvent être dites en contact si elles sont employées alternativement par les mêmes personnes ». Et le fait, pour une même personne, d'employer deux langues alternativement est ce qu'il faut appeler, dans tous les cas, bilinguisme.

Selon Weinreich aussi, du seul fait que deux langues sont en contact dans la pratique alternée d'un même individu, on peut généralement relever dans le langage de cet individu des « exemples d'écart par rapport aux normes de chacune des deux langues », écarts qui se produisent en tant que conséquence de sa pratique de plus d'une langue. Ces écarts constitueront les interférences des deux langues l'une sur l'autre dans le parler de cet individu. Par exemple, ayant comme langue première le français, qui dit : un simple soldat, cet individu transférera le même concept en anglais sous la forme : *a simple soldier*, au lieu de la forme anglaise existante : *a private*.

Weinreich insiste sur ce point, que le lieu de contact de langues, c'est-à-dire le lieu où se réalisent des interférences entre deux langues - interférences qui peuvent se maintenir, ou disparaître - est toujours un locuteur idividuel.

L'observation du comportement des langues dans des situations de contact, à travers les phénomènes d'interférence (« et leurs effets sur les normes de chacune des deux langues exposées au contact ») offre une méthode originale pour étudier les structures du langage. Pour vérifier, notamment, si les systèmes - phonologiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques - constitués par les langues sont bien des systèmes, c'est-à-dire des ensembles tellement solidaires en toutes leurs parties que toute modification sur un seul point [toute interférence, ici] peut, de proche en proche, altérer tout l'ensemble. Ou pour vérifier, de plus, si tels ou tels de ces systèmes, ou parties de système, la morphologie par exemple, sont impénétrables les uns aux autres de langue à langue.

II Pourquoi étudier la traduction comme un contact de langues? Tout d'abord, parce que ce n'en est qu'un.

Bilingue par définition, le traducteur est bien, sans contestation possible, le lieu d'un contact entre deux (ou plusieurs) langues employées alternativement par le même individu, même si le sens dans lequel il « emploie » alternativement les deux langues est, alors, un peu particulier. Sans contestation possible non plus, l'influence de la langue qu'il traduit sur la langue dans laquelle il traduit peut être décelée par des interférences particulières, qui, dans ce cas précis, sont des erreurs ou fautes de traduction , ou bien des comportements linguistiques très marqués chez les traducteurs : le goût des néologismes étrangers, la tendance aux emprunts, aux calques, aux citations non traduites en langue étrangère, le maintien dans le texte une fois traduit de mots et de tours non-traduits.

III La traduction, donc, est un contact de langues, est un fait de bilinguisme. Mais ce fait de bilinguisme très spécial pourrait être, à première vue, rejeté comme inintéressant parce qu'aberrant. La traduction, bien qu'étant une situation non contestable de contact serait décrite comme le cas-limite : celui, statistiquement très rare, où la résistance aux conséquences habituelles du bilinguisme est la plus consciente et la plus organisée; le cas où le locuteur bilingue lutte consciemment contre toute déviation de la norme linguistique, contre toute interférence - ce qui restreindra considérablement la collecte de faits intéressants de ce genre dans les textes traduits.

Martinet cependant souligne, concernant les bilingues qu'on pourrait appeler « professionnels » , en général, cette rareté du phénomène de résistance totale aux interférences : « Le problème linguistique fondamental qui se présente, eu égard au bilinguisme, est de savoir jusqu'à quel point deux structures en contact peuvent être maintenues intactes, et dans quelle mesure elles influeront l'une sur l'autre [...]Nous pouvons dire qu'en règle générale, il y a une certaine quantité d'influences réciproques, et que la séparation nette est l'exception. Cette dernière semble exiger de la part du locuteur bilingue une attention soutenue dont peu de personnes sont capables, au moins à la longue».

Martinet oppose également par un autre caractère aberrant ce bilinguisme « professionnel » - gui inclut les traducteurs - au bilinguisme courant (lequel est toujours la pratique collective d'une population). Le bilingue professionnel est un bilingue isolé dans la pratique sociale : « Il apparaît que l'intégrité des deux structures a plus de chances d'être préservée quand les deux langues en contact sont égales ou comparables en

fait de prestige, situation qui n'est pas rare dans des cas que nous pouvons appeler bilinguisme ou plurilinguisme individuels ».

Il revient à la même idée dans sa Préface au livre de Weinreich, où il met à part encore une fois le cas de « ces quelques virtuoses linguistiques qui, à force de constant exercice, parviennent à maintenir nettement distincts leurs, deux (ou multiples) instruments linguistiques ». « Le conflit, dans le même individu, de deux langues de semblable valeur culturelle et sociale, poursuit-il, peut être psychologiquement tout à fait spectaculaire, mais, à moins que nous n'ayons affaire à quelques génie littéraire, les traces linguistiques permanentes d'un tel conflit seront nulles ». L'étude de la traduction comme contact de langues risquerait donc bien d'être inutile parce que pauvre en résultats.

Cette opinion se voit corroboré par celle de Hans Vogt, spécialiste lui aussi des études sur les contacts de langues : « On peut aller jusqu'à se demander s'il existe un bilinguisme total, à cent pour cent; cela signifierait qu'une personne puisse employer chacune de ses deux langues, dans n'importe quelle situation, avec la même facilité, la même correction, la même capacité que les locuteurs indigènes. *Et si de tes cas existent, il est difficile de voir comment ils pourraient intéresser le linguiste, parce que les phénomènes d'interférence se trouveraient alors exclus par définition* ».

IV Mais si Martinet écarte - et Vogt après lui - l'étude de ces faits de bilinguisme individuel parce qu'ils n'offrent qu'une matière d'interêt secondaire, c'est d'un point de vue qui n'est pas le seul possible, et qui n'est pas celui où l'on se propose, ici, de se placer.

Ce qui intéresse les deux linguistes, c'est que l'étude du bilinguisme - outre que celui-ci est une réalité linguistique - est un moyen particulier de vérifier l'existence et le jeu des structures dans les langues. Notons que les bilinguismes individuels, quelque secondaires qu'ils soient, restent à cet égard un fait digne d'étude aux yeux de Martinet : « Ce serait une erreur de méthode, écrit-il, que d'exclure de telles situations dans un examen des problèmes soulevés par la diffusion des langues ». Cette atténuation de son jugement sur l'intérêt des bilinguismes individuels se trouve aussitôt délimitée, toutefois, par l'exemple donné : « Le fait que Cicéron était un bilingue latin-grec a laissé des traces indélébiles dans notre vocabulaire moderne ».

On admettra donc, ici, que la traduction, considérée comme un contact de langues dans des cas de bilinguisme assez spéciaux, n'offrirait sans doute au linguiste qu'une moisson maigre d'interférences, en regard de celle que peut apporter l'observation directe de n'importe quelle population bilingue.

Mais au lieu de considérer les opérations de traduction comme un moyen d'éclairer directement certains problèmes de linguistique générale, on peut se proposer l'inverse, au moins comme point de départ : que la linguistique - et notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionnelle - éclaire pour les traducteurs eux-mêmes les problèmes de traduction. Au lieu de récrire (toutes proportions gardées) un traité de linguistique générale à la seule lumière des faits de traduction, on peut se proposer d'élaborer un traité de traduction à la lumière des acquisitions les moins contestées de la linguistique la plus récente.

Un tel projet se justifie au moins pour trois raisons :

1. L'activité traduisante, activité pratique, importante, augmente rapidement dans tous les domaines, ainsi qu'en témoignent les chiffres publiés, particulièrement depuis 1932 par l'Institut de coopération intellectuelle, et depuis 1948 par l'U.N.E.S.C.O. dans son *Index Translationum* annuel. Il serait paradoxal qu'une telle activité, portant sur des opérations de langage, continue d'être exclue d'une science du langage, sous des prétextes divers, et qu'elle soit maintenue au niveau de l'empirisme artisanal.

2. L'utilisation des calculatrices électroniques comme possibles machines à traduire pose et va poser des problèmes linguistiques liés à l'analyse de toutes les opérations de traduction considérées comme telles.

3. L'activité traduisante pose un problème théorique à la linguistique contemporaine : si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible. Mais les traducteurs existent, ils produisent, on se sert utilement de leurs production. On pourrait presque dire que l'existence de la traduction constitue le scandale de la linguistique contemporaine. Jusqu'ici l'examen de ce scandale a toujours été plus ou moine rejeté. Certes l'activité traduisante, implicitement, n'est jamais absente de la linguistique: en effet, dès qu'on décrit la structure d'une langue dans une autre langue, et dès qu'on entre dans la linguistique comparée, des opérations de traduction sont sans cesse présentes ou sous-jacentes; mais, explicitement, la traduction comme opération linguistique distincte et comme fait linguistique *sui generis* est, jusqu'ici, toujours absente de la science linguistique enregistrée dans nos grande traités de linguistique.

On n'imaginait peut-être qu'une alternative : ou condamner la possibilité théorique de l'activité traduisante au nom de la linguistique (et rejeter ainsi l'activité traduisante dans la zone des opérations approximatives, non scientifiques, en fait de langage); ou mettre en cause la validité des théories linguistiques au nom de l'activité traduisante. On se propose, ici, de partir d'un autre point : qu'on ne peut pas nier ce

qu'apporte la linguistique fonctionnelle et structurale, d'une part; et qu'on ne peut pas nier non plus ce que font les traducteurs, d'autre part. Il faut donc examiner ce que veut dire et ce que dit exactement la linguistique quand elle affirme, par exemple, que « les systèmes grammaticaux sont [...] impénétrables l'un à l'autre ». Examiner aussi ce que font exactement les traducteurs quand - traduisent : examiner quand, comment et pourquoi la validité de leurs traductions n'est pas réellement mise en cause par la pratique sociale alors que - théoriquement - la linguistique tendrait à la récuser.

II Un exemple du texte en portugais brésilien extrait de l'ouvrage *Os problemas teóricos da tradução*, traduit par Dantas (1963).

A tradução como contato de línguas

I Segundo Uriel Weireich, "pode-se dizer que duas ou mais línguas estão em contato quando são empregadas alternativamente pelas mesmas pessoas. E o fato de uma mesma pessoa empregar duas línguas alternativamente constitui o que deve ser denominado, em todos os casos, bilingüismo.

De acordo ainda com Weireich, pelo simples fato de duas línguas estarem em contato na prática alternada de um mesmo indivíduo, torna-se em geral possível apontar na linguagem desse indivíduo "exemplos de desvios com relação às normas de cada uma dessas duas línguas", desvios produzidos em conseqüência de sua prática de mais de uma língua. Esses desvios constituem as interferências recíprocas das duas línguas no falar desse indivíduo. Por exemplo, tendo como línguas materna o francês, que diz un *simple soldat* (um soldado raso, em português), esse indivíduo transferirá o mesmo conceito para o inglês sob a forma *a simple soldier*, em vez da forma inglesa existente: *a private*.

Weireich insiste em afirmar que o *lugar de contato* das línguas, isto é; o lugar onde se realizam as interferências entre duas línguas -as quais podem persistir ou desaparecer - é sempre um falante individual.

A observação do comportamento das línguas em situações de contato, através dos fenômenos de interferência ("e seus efeitos sobre as normas de cada uma das duas línguas expostas ao contato") proporciona um método original para o estudo das estruturas da linguagem. Para verificar, sobretudo, se os sistemas - fonológicos, léxicos, morfológicos, sintáticos - constituídos pelas línguas são realmente sistemas isto é conjuntos cujas partes são todas de tal forma solidárias que qualquer modificação num único ponto (qualquer interferência, no caso presente) é susceptível de alterar, gradualmente, todo o conjunto. Ou para verificar, além disso, se estes ou aqueles sistemas, ou partes do sistema, a morfologia, por exemplo, são impenetráveis uns aos outros de língua para língua.

II Por que estudar a tradução como um contato de línguas? Antes de tudo por ser um contato de línguas.

Bilíngüe por definição, o tradutor é real e incontestavelmente o lugar de um contato entre duas (ou mais) línguas empregadas alternativamente pelo mesmo indivíduo, mesmo que o sentido em que "emprega" alternativamente as duas línguas seja, então, algo peculiar. Também incontestavelmente, a influência da língua por ele traduzida sobre a língua para a qual traduz pode ser identificada graças a interferências particulares que, neste caso preciso, constituem erros ou falhas de tradução, ou então por alguns comportamentos lingüísticos bastante acentuados entre os tradutores : o gosto pelos neologismos estrangeiros, a tendência a empréstimos, a decalques, a citações não traduziadas, em língua estrangeira, a preservação no texte traduzido de palavras e fraseados não traduzidos.

III A tradução é, por conseguinte, um contato de línguas, um fato de bilingüismo. Mas esse fato de bilingüismo muito especial poderia ser, à primeira vista, recusado e tachado de desinteressante por ser aberrante. Embora represente uma situação incontestável de contato de línguas, a tradução poderia ser descrita como um caso-limite: um caso, estatisticamente muito raro, em que a resistência às conseqüências habituais do bilingüismo é extremamente consciente e organizada; um caso em que o falante bilíngüe luta conscientemente contra qualquer desvio da norma lingüística, contra qualquer interferência - o que irá restringir consideravelmente a coleta de fatos interessantes deste gênero nos textos traduzidos.

Entretanto, referindo-se aos bilíngües que poderiam ser designados como "profissionais" em geral, aponta Martinet a raridade do fenômeno de uma resistência total às interferências: "O problema lingüístico fundamental que se apresenta, com relação ao bilingüismo, é saber *até que ponto dus estruturas em contato podem se manter intactas* e em que medida elas influirão uma sobre a outra (...) Podemos dizer que, de um modo geral, existe uma certa quantidade de influências recíprocas, e que a *separação nítida constitui exceção*. Ao que parece, esta última exige do falante bilíngüe *uma atenção contínua de que poucas pessoas são capazes*, pelo menos a longo prazo."

Martinet contrapõe igualmente através de um outro caráter aberrante esse bilingüismo "profissional" - onde ficam incluídos os tradutores - ao bilingüismo corrente (o qual é sempre a prática coletiva de uma população). O bilíngüe profissional é um bilíngüe isolado na prática social. "Parece que a integridade das duas estruturas tem maiores probabilidades de ser preservada quando as duas línguas em contato são iguais ou comparáveis em termos de prestígio, situação que não é rara nos casos que podemos designar como bilingüismo ou plurilingüismo *individuais*."

Retorna ele a esta mesma idéia em seu *Prefácio* ao livro de Weinreich onde realça mais uma vez o caso "desses poucos virtuoses lingüísticos que, à custa de um constante exercício, conseguem manter nitidamente distintos os seus dois (ou vários) instrumentos lingüísticos". E continua: "O conflito num mesmo indivíduo entre duas línguas de valor cultural e social semelhante pode ser, psicologicamente, espetacular, porém, salvo se estivermos lidando com algum gênio literário, serão nulos os vestígios lingüísticos permanentes desse conflito." Por conseguinte, o estudo da tradução como contato de línguas poderia muito bem ser inútil devido à pobreza dos resultados.

Esta opinião é corroborada pela de Hans Vogt, outro especialista em estudos sobre contatos de línguas: "Podemos chegar a nos perguntar se existe um bilingüismo total, cem por cento; isto significaria que uma pessoa é capaz de empregar as suas duas línguas em toda e qualquer situação, e com a mesma capacidade, a mesma facilidade e correção que os falantes nativos. *E, existindo casos desta ordem, é difícil perceber de que maneira eles poderiam interessar ao lingüista, visto como os fenômenos de interferência ficariam então excluídos por definição.*

IV Contudo, embora Martinet deixe de lado - e depois dele Vogt - o estudo desses fatos de bilingüismo individual por só oferecerem interesse secundário, trata-se de um ponto de vista que não é o único possível e que não representa aquele em que tencionamos nos colocar aqui.

O que interessa aos dois lingüistas é que o estudo do bilingüismo - além de ser este uma realidade linguística - constitui uma maneira particular de verificar a existência e o jogo das estruturas nas línguas. Deixemos claro que os bilingüismos individuais, embora secundários, não deixam de representar aos olhos de Martinet, sob esse aspecto, um fato digno de estudo: "Seria um erro metodológico, escreve ele, excluir essas situações de um exame dos problemas suscitados pela difusão de línguas." esta atenuação do julgamento por ele formulado quanto ao interesse dos bilingüismos individuais fica, entretanto, imediatamente delimitada pelo exemplo apresentado: O fato de ter sido Cícero um bilíngüe latino-grego deixou marcas indeléveis em nosso vocabulário moderno.

Admitiremos, portanto, aqui que a tradução, encarada como um contato de línguas em casos bastante especiais de bilingüismo, ofereceria sem dúvida ao lingüista apenas um reduzido cabedal de interferências, frente ao que pode proporcionar a observação direta de qualquer população bilíngüe.

Contudo, em lugar de considerar as operações de tradução como uma maneira de esclarecer diretamente certos problemas de lingüística geral, é possível propor o inverso, pelo menos como ponto de partida: que a lingüística - e particularmente a lingüística contemporânea, estrutural e funcional - esclarece para os próprios tradutores os problemas de tradução. Ao invés de reescrever (guardadas as devidas proporções) um tratado de lingüística geral apenas à luz dos fatos de tradução, pode-se propor a elaboração de um tratado de tradução à luz das aquisições menos contestadas da lingüística mais recente.

Um projeto desta ordem se justifica pelo menos por três motivos :

1. A atividade de tradução, atividade prática, importante, aumenta rapidamente em todos os domínios, como demonstram os números divulgados sobretudo a partir de 1932 pelo Instituto de Cooperação Intelectual, e a partir de 1948 pela UNESCO em seu *Index Translationum* anual. Seria paradoxal se uma atividade excluída de uma ciência da lingugagem, sob diversos pretextos, e mantida ão nível do empirismo artesanal.

2. O emprego de máquinas eletrônicas de calcular como possíveis máquinas de traduzir propõe e continuará a propor problemas lingüísticos associados à análise de todas as operações de traduções como tal encaradas.

3. A atividade de tradução suscita um problema teórico para a lingüística contemporânea : se aceitarmos as teses correntes a respeito da estrutura dos léxicos, das morfologias e das sintaxes, seremos levados a afirmar que a tradução deveria ser impossível. Entretanto, os tradutores existem, eles produzem, recorremos com proveito produções. Seria quase possível dizer que a existência da tradução constitui o escândalo da lingüística contemporânea. Até hoje, o exame desse escândalo tem sido sempre mais ou menos recusado. Por certo, implicitamente, essa atividade jamais está ausente da lingüística, com efeito, logo que se passa a descrever a estrutura de uma língua em uma outra língua, ou que se envereda pela lingüística comparada, as operações de tradução estão sempre presentes ou subjacentes; explicitamente, porém, como operação distinta e como fato lingüístico *sui generis*, a tradução tem estado até agora sempre ausente da ciência lingüística registrada em nossos grandes tratados de lingüística.

Talvez só se imaginasse uma alternativa : condenar a possibilidade teórica da atividade de tradução em nome da lingüística (relegando assim essa atividade para a zona das operações aproximativas não científicas em questão da linguagem); ou então questionar a validade das teorias lingüísticas em nome da atividade de tradução. Nós nos propomos, aqui, adotar outro ponto de partida : não se pode negar, por um lado, a

contribuição da lingüística funcional e estrutural; e, por outro lado, também não se pode negar o que fazem os tradutores. É preciso, portanto, examinar o que quer dizer, e o que diz realmente a lingüística quando afirma, por exemplo, que "os sistemas gramaticais são (...) impenetráveis entre si." Assim como examinar o que fazem exatamente os tradutores quando traduzem : examinar quando, como e por que a validade de suas traduções não é realmente discutida pela prática social quando - teoricamente - a lingüística renderia a recusá-la.